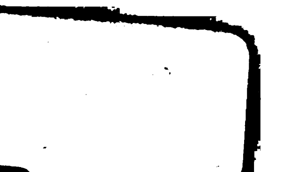


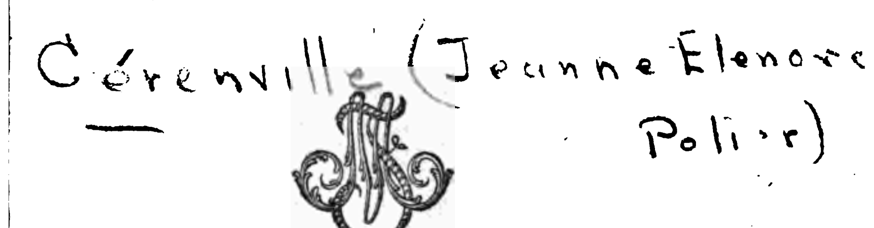
VIE

DU PRINCE POTEMKIN.

VIE
DU PRINCE POTEMKIN,
FELD-MARÉCHAL

AU SERVICE DE RUSSIE SOUS LE RÈGNE DE CATHERINE II,

Rédigée d'après les meilleurs ouvrages allemands et français qui ont paru sur la Russie à cette époque.



PARIS,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, CHEZ H. NICOLLE,
rue des Petits-Augustins, n° 15.

DE L'IMPRIMERIE DES FRÈRES MAME,
rue du Pot-de-Fer, n° 14.
1808.

AVANT-PROPOS.

La Russie est un Empire tout nouveau, et cette puissance, maintenant si formidable, étoit à peine connue il y a un siècle dans les relations politiques de l'Europe. Pour s'être développée avec une rapidité si prodigieuse, il faut qu'elle ait produit, dans un si court espace, une foule d'hommes supérieurs, et qu'elle ait été le théâtre d'une multitude d'évènements extraordinaires. Telle est la réflexion qui doit se présenter d'abord à tout homme de sens, qui, ne connoissant point les annales de la Russie, et sachant seulement de quel point elle est partie à l'avènement de Pierre-le-Grand, considèreroit ensuite la haute et solide puissance à laquelle elle est maintenant parvenue; et

sans doute une telle réflexion feroit naître en lui le désir de s'instruire d'une histoire qui, sans contredit, parmi toutes les histoires modernes, est la plus curieuse et la plus dramatique. Ce règne de Pierre, déjà si rempli de merveilles, fut suivi de règnes non moins féconds en grandes entreprises; et les hommes rares qu'il avoit rassemblés autour de son trône achevèrent les travaux étonnants que son génie avoit commencés. En effet, après la mort de ce souverain législateur, l'Empire fut presque toujours soumis à des femmes, et ce fut un bonheur; car, suivant la réflexion si juste et si profonde de Montesquieu, les hommes gouvernèrent alors plus que jamais, et comme nous l'avons dit, presque tous ces hommes avoient été formés à l'école de Pierre-le-Grand.

Catherine, la dernière de ces souveraines, monta sur le trône de Russie au moment où les derniers compagnons de ce héros alloient finir leur carrière; elle se trouvoit entourée d'hommes nouveaux, dont le ca-

ractère devoit avoir sur elle une influence salutaire ou funeste, suivant qu'il seroit bon ou mauvais : car bien qu'elle eût le germe des plus grandes vertus politiques, elle étoit femme, et il falloit l'ame active et l'esprit vigoureux d'un grand ministre pour les développer. Elle eut le bonheur de rencontrer ce précieux trésor dans la personne de Potemkin, et elle eut le mérite, si digne d'éloges, de savoir en reconnoître tout le prix, et de persévérer dans le choix qu'elle en avoit fait, malgré toutes les intrigues d'une cour jalouse, et souvent même contre les mouvements de ses propres passions. C'est la vie de cet homme célèbre que nous offrons au public. Nous osons dire qu'elle est faite pour exciter la plus vive curiosité, puisqu'elle se lie aux plus grands évènements d'un des plus grands Empires du monde, à toutes les opérations militaires et politiques qui ont consolidé son existence, et assuré son influence désormais prépondérante dans les affaires de l'Europe. Nous avons puisé à des sources au-

thentiques, et si nous n'avons pas le talent qu'il auroit fallu pour présenter dans tout leur éclat des matériaux si variés et si brillants, nous avons l'espérance qu'ils pourront plaire encore par leur propre valeur.

VIE
DU FELD-MARÉCHAL
PRINCE DE POTEMKIN.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance et éducation de Potemkin. Commencement de sa fortune. Causes de son élévation.

La famille de Potemkin est originaire de Pologne, mais depuis long-temps établie et naturalisée en Russie. Quoique ancienne, cette famille n'est point dans la classe de la haute noblesse de l'Empire russe, et aucun personnage de ce nom, avant celui qui est le héros de cette histoire, n'avoit figuré dans les charges importantes de l'Etat. L'un d'eux cependant avoit été choisi par Pierre Ier pour l'ambassade d'Angleterre ; mais il remplit cette mission sans qu'elle le conduisît

aux honneurs, ni même à la fortune ; et en effet il n'en rejaillit par la suite aucun lustre sur sa race.

Alexandre Potemkin, père de celui dont nous écrivons l'histoire, vécut aussi obscurément qu'avoient fait ses aïeux. Il servit dans un régiment de milice destiné à former constamment la garnison d'une ville ou d'une province. Ces corps, en Russie comme ailleurs, ne jouissent pas d'autant de considération que les régiments de ligne. Alexandre ne parvint qu'au grade de capitaine. Au bout de trente ans de service il se retira, et vécut de son modique revenu, tantôt à Moscou, tantôt dans une petite terre qu'il avoit à vingt verstes (1) de Smolensko. Sa femme n'étoit pas d'une naissance plus illustre que la sienne ; son nom même est inconnu. Voilà tout ce qu'on sait de relatif aux parents de Potemkin. Mais s'il n'a point de généalogie fastueuse, l'histoire de sa vie peut suffire à sa gloire : le nombre, l'importance et l'éclat des évènements dont elle est remplie peuvent compenser l'obscurité de celle de ses aïeux.

Grégoire-Alexandrovitch Potemkin naquit au mois de septembre 1736, dans la terre de

(1) La verste est d'un quart de lieue ou six cents toises.

son père. Il eut deux sœurs; la première épousa un M. Samoilof, officier russe, la seconde un gentilhomme allemand nommé Enguelhart. Il sera fait mention de leur postérité dans la suite de cette histoire.

Potemkin passa son enfance dans la maison de son père; il y reçut une éducation fort simple; et comme ses parents n'avoient point de fortune à lui laisser, ils le destinèrent de bonne heure à l'état ecclésiastique. A douze ans il fut envoyé à l'université de Moscou, qui ne renfermoit pas des professeurs très habiles. Cependant le jeune Potemkin y acquit des notions assez étendues de philosophie et de théologie; il conserva même toute sa vie, de ses premières études, du goût pour la controverse et un penchant à la dévotion. Il paroît qu'il fut assez bien dirigé dans l'étude des langues classiques, et qu'il s'occupa particulièrement de la littérature ancienne, car il devint assez versé dans le grec et dans le latin pour trouver du charme dans la lecture des meilleures poésies qui nous restent dans ces deux langues. Il aimoit aussi avec passion la poésie russe, et c'étoit une suite de son goût pour les poëtes anciens; en effet bien que la langue russe n'ait pas encore acquis le degré de perfection que d'heureux génies pour-

ront lui donner un jour, elle est néanmoins la plus riche, la plus simple, la plus pittoresque des langues de l'Europe, et sans comparaison celle qui offre les rapports les plus frappants avec ces belles et harmonieuses langues de l'antiquité (1).

Toutefois Potemkin ne possédoit que des connoissances superficielles, et n'avoit approfondi aucun sujet. Sa vivacité, ou plutôt l'emportement de son caractère, le rendoit incapable d'une véritable application, et fit juger à ses maîtres qu'il étoit plus propre au métier actif et périlleux des armes, qu'aux travaux sérieux et paisibles d'un ministre de l'évangile. Ils firent part à sa famille de leurs observations, et son père, réfléchissant que la profession d'officier dans un état purement militaire étoit effectivement la plus propre à conduire son fils à une fortune brillante, lui permit facilement de se

(1) C'est peut-être ce penchant décidé pour les langues abondantes en images, et hardies dans leurs expressions, qui avoit inspiré à Potemkin une sorte d'aversion pour la poésie française, qu'il appeloit très mal à propos de la prose symétrique. Il savoit cependant assez bien le français; car dès sa jeunesse il avoit appris cette langue dont l'étude, depuis Pierre-le-Grand, a toujours fait partie de l'éducation de toute la noblesse russe.

livrer au penchant qui l'entraînoit. D'après ces nouvelles dispositions, Potemkin fut retiré de l'université de Moscou, et envoyé à Pétersbourg pour y suivre un cours d'instruction plus convenable au nouvel état qu'il vouloit embrasser.

A la recommandation de quelques personnes en place, Potemkin ne tarda pas à obtenir un emploi dans le régiment des gardes à cheval (1). Obligé de faire lui-même son service de tous grades, parcequ'il n'avoit pas, comme bien d'autres, le moyen de se faire remplacer, il s'acquitta de ses devoirs avec exactitude ; mais satisfait d'éviter le blâme, il ne mit pas d'ailleurs beaucoup d'empressement à se distinguer. Il aimoit le plaisir avec ardeur : cette disposition l'entraînoit souvent dans la mauvaise compagnie. Il y contracta un dérèglement de mœurs et une dépravation d'esprit dont il ne s'est jamais entièrement défait, et qui ont eu de l'influence sur le reste de sa vie.

(1) Dans tous les temps, mais peut-être plus encore sous le règne de Catherine II, la noblesse russe ne négligeoit rien pour faire inscrire, dès le berceau, ses enfants dans les régiments des gardes. Indépendamment de l'avancement rapide qui en résultoit pour eux, ils avoient l'avantage, dans ce corps, d'être sous les yeux du souverain, et l'espoir de parvenir à fixer son attention.

Cependant cette vie dissipée le mit en relation avec une foule de jeunes gens, dans le nombre desquels il s'en trouvoit qui appartenoient à des familles puissantes, ce qui lui donna des protections et des moyens de travailler à sa fortune. Il fut fait major, sans que l'ancienneté ni le mérite de ses services l'eussent encore rendu digne de cet avancement; mais ces exemples de fortune, due à la faveur, qui se retrouvent partout, sont plus communs encore dans les grands empires. Potemkin étoit né heureux : ce mot n'est pas vide de sens, et l'expérience le prouve trop, pour que la raison ne soit pas forcée d'en convenir, même sans pouvoir en expliquer la cause. La vie de Potemkin nous en fournira par la suite des preuves nombreuses et frappantes. Nous allons trouver la première dans l'histoire de la révolution qui mit Catherine II sur le trône, révolution à laquelle Potemkin eut précisément autant de part qu'il en falloit pour qu'elle servît à son élévation, sans qu'il eût d'ailleurs essentiellement contribué à en décider l'issue.

Parmi les jeunes gens qui l'avoient admis au nombre de leurs compagnons de plaisir (on peut même dire de débauche) se trouvoient les frères Orlof avec lesquels il s'étoit intimement lié. Ces

personnages furent les principaux agents de la révolution fameuse qui précipita Pierre III du trône de Russie pour y élever sa femme, dont Grégoire, l'aîné des deux frères, étoit l'amant secret. Adroits et zélés courtisans, les Orlof ne perdoient aucune occasion, même au milieu des plaisirs, de faire des partisans à celle dont ils avoient résolu de faire leur souveraine. Ayant remarqué dans le jeune Potemkin des dispositions qui pouvoient être utiles à leurs vues, ils s'étoient attachés à le gagner, et n'avoient pas eu beaucoup de peine à y parvenir. Potemkin avoit vu plusieurs fois Catherine, et en avoit été enchanté : ce sentiment, l'attrait de la nouveauté, mais sur-tout la voix secrète de l'ambition, tout concourut à décider un jeune homme que les principes rigoureux du devoir n'étoient pas capables de retenir. Il consentit avec joie à entrer dans la conspiration tramée contre l'empereur. Avoit-il déjà, comme plusieurs personnes l'ont soupçonné, quelque pressentiment de la haute faveur à laquelle il est parvenu depuis auprès de la princesse dont il embrassoit alors les intérêts ? C'est ce que nous ne sommes pas en état de décider affirmativement. Du moins est-il certain que son activité et son zèle contribuèrent beaucoup à augmenter le nombre des

partisans de Catherine; et quoiqu'il n'ait eu aucune part au plan primitif de la révolution, et qu'il n'ait joué dans l'exécution qu'un rôle secondaire, il n'en est pas moins vrai qu'il fit dans une situation subalterne tout ce qu'il étoit possible d'attendre de lui pour assurer le succès de l'entreprise.

Dans la nuit qui précéda le jour où la conspiration devoit éclater, Potemkin rassembla ses amis, les harangua avec vivacité, et leur inspira le feu dont il brûloit lui-même pour les intérêts de Catherine, ainsi que la confiance dont il étoit pénétré. Cette confiance, qui étoit sans doute celle d'un jeune homme dont l'esprit impétueux ne doute pas d'un succès qu'il désire avec ardeur, pouvoit dans cette circonstance être avouée par la réflexion; car la faction de Catherine étoit si nombreuse et si forte, sa partie si bien liée, que l'on n'avoit rien à redouter de son foible, imprévoyant et malheureux époux.

Ce fut le 28 juin 1762, à la pointe du jour, que l'impératrice parut dans la cour des casernes des gardes d'Ismaïlof avec une suite considérable. Elle y fut reçue aux acclamations de son parti; et ce parti faisoit le grand nombre. Tous lui prêtèrent serment de fidélité et la portèrent

comme en triomphe vers les autres régiments qui composoient la garde impériale; par-tout elle fut accueillie avec les mêmes transports.

Suivant le plan qu'avoit conçu le comte Panin (1), et qui, après de mûres délibérations, avoit été d'abord adopté, et par les conjurés, et par l'impératrice elle-même, l'objet de la conspiration devoit être uniquement de déclarer Catherine tutrice de ses enfants, et régente pendant leur minorité. Mais quelle fut la surprise du comte, lorsqu'au milieu de l'église de Casan, où Catherine, suivie d'un nombreux cortège de

(1) Le comte Panin, grand-maître de la cour, étoit un seigneur d'un mérite distingué. Il avoit un jugement exquis; il étoit d'une probité scrupuleuse, d'un secret impénétrable. Toutes ces qualités l'eussent rendu très propre au ministère, s'il eût eu dans le caractère moins d'indolence et de foiblesse. Un esprit agréable et vif, beaucoup d'urbanité, une grande douceur, rendoient sa société aimable et attrayante. C'est avec regret que l'on trouve dans la vie de ce ministre estimable une tache suffisante pour obscurcir mille vertus: il est notoire qu'il consentit à la déposition et ensuite à la mort de son maître. Ce fut sans doute en réparation de cette faute grave qu'il s'attacha particulièrement au grand-duc (depuis Paul Ier) dont il étoit gouverneur, et qu'en toute circonstance il prit son parti et soutint ses intérêts avec un zèle inaltérable.

soldats, venoit d'arriver en sortant des casernes, il entendit Orlof proclamer cette princesse impératrice régnante et souveraine de toutes les Russies! Sa douleur fut d'autant plus vive qu'il se trouvoit dans ce moment hors d'état de réclamer contre cette usurpation inattendue; car à la voix d'Orlof se mêlèrent à l'instant les applaudissements de tous ses amis et des partisans de Catherine, parmi lesquels Potemkin se fit remarquer. Les gardes entraînés par ces acclamations, et le peuple séduit par l'exemple, se levèrent tumultueusement; l'enthousiasme devint universel, et Catherine fut déclarée seule impératrice par un cri unanime.

L'entreprise ayant été suivie d'un succès aussi heureux qu'on pouvoit le désirer, Potemkin, qui pouvoit se flatter de n'y avoir pas été inutile, pensa à en retirer quelque avantage. Il chercha à se produire, il épia les occasions de se présenter chez l'impératrice, et n'épargna rien pour se rendre utile et se faire remarquer.

Dès le soir même de ce jour mémorable, Catherine s'étoit mise en marche à la tête de la garnison de Pétersbourg, qui formoit une petite armée, pour aller à Péterhof, palais de plaisance sur les bords de la Néva, où devoit être son époux. Potemkin fut du nombre de ceux

qui l'accompagnèrent; et toujours empressé de montrer son zèle pour le service de l'impératrice, il suivit le lendemain le chambellan Ismaïlof et Grégoire Orlof, déjà connu pour être l'amant de la souveraine, à Oranienbaum où s'étoit retiré le malheureux Pierre III. Ce fut là que ce prince pusillanime se vit forcé de renoncer par un acte formel et authentique à la couronne qu'il n'avoit pas eu la force de porter, et d'abandonner à une étrangère l'héritage qu'il tenoit directement de son illustre aïeul. Cette mesure, que Panin n'avoit jugée nécessaire ni à la tranquillité intérieure de la Russie, ni aux intérêts de la politique extérieure, le perfide Ismaïlof eut la témérité de la prescrire à son maître, et l'audace de la lui faire exécuter. Aussitôt après cette abdication, Pierre fut mis dans un carrosse exactement fermé, et conduit à Péterhof où tout avoit été préparé pour le garder étroitement. Potemkin fut chargé de l'accompagner avec un corps de troupes suffisant pour prévenir toute rumeur.

Peu de jours après son avènement, Catherine, pour récompenser le zèle et l'activité de ce jeune officier, le nomma colonel dans le régiment des gardes de la couronne, le fit gentilhomme de la chambre, et lui assigna un traitement de deux

mille roubles. Paré de ces nouveaux titres, il fut envoyé en courrier à Stockholm pour annoncer au comte Osterman, ambassadeur de Russie, la révolution arrivée à Pétersbourg. Cette commission étoit de peu d'importance sans doute, puisque quelque temps après le prince Galitzin (1) se rendit en Suède pour notifier officiellement à cette cour l'avènement de Catherine II au trône impérial. Cependant par la

(1) Le prince Galitzin portoit, comme tous les autres membres de sa famille, le titre de *knies*, que nous traduisons toujours par celui de *prince*, parceque c'est le terme le plus rapproché de la signification de l'épithète russe. Cependant ce titre diffère essentiellement de celui de prince dans les autres États de l'Europe. A l'époque où la Russie n'étoit pas encore au rang des puissances de cette partie du monde, et n'avoit aucune relation avec ses voisins, le titre de *knies*, dans sa plus commune acception, ne signifioit pas autre chose qu'une classe de noblesse d'un rang éminent.

Parmi les maisons qui portent ce titre, il en est cependant que l'on peut assimiler à celles des princes allemands du second ordre. Ces familles, d'une origine vraiment distinguée, descendent les unes des Jagellons de Lithuanie, les autres de l'ancienne noblesse slave, et leurs membres n'ont pas cessé, de génération en génération, d'occuper des emplois illustres dans l'État. Plusieurs ont contracté des alliances, à diverses époques, avec la maison régnante. De ce nombre sont les Galitzin, les

suite Potemkin se plaisoit à rappeler cette circonstance, et citoit avec une sorte de prédilection des anecdotes de ce voyage. Apparemment qu'au milieu des honneurs dont il étoit en quelque sorte accablé, il aimoit à se rappeler un des premiers évènements qui, en le faisant sortir de la foule, l'avoient insensiblement élevé au faîte des grandeurs.

A son retour de Suède, Potemkin chercha tous les moyens de se lier intimement avec ceux qui approchoient le plus près de la personne de l'impératrice. Il avoit l'esprit insinuant, et quand il vouloit plaire, il possédoit parfaitement l'art de

---

Kurakin, les Nariskin, les Dolgorouki, les Valkouski et quelques autres.

Dans ces derniers temps, quelques familles considérables, qui ont eu l'honneur d'être alliées à la maison impériale actuelle, telles que celles des Apraxim, des Lapuxin, etc. ont refusé le titre de *knies* de nouvelle création, le regardant comme au-dessous d'elles; ce qui prouve que ce titre n'équivaut, dans l'opinion des Russes, à celui de prince, que lorsqu'il prend sa source dans une haute antiquité. L'impératrice Catherine II n'a jamais créé de prince. Lorsqu'elle vouloit décorer quelqu'un de ce titre, elle s'adressoit à l'empereur d'Allemagne. Paul I[er] s'est affranchi de cet usage, et a cru que, comme empereur, il avoit un droit égal à celui des souverains qui portoient le même titre que lui.

captiver ceux dont la protection pouvoit lui être utile. Il parvint à se rendre agréable, et même nécessaire, à tous les courtisans en faveur; il devint bientôt l'ame de leurs plaisirs, et réussit enfin à pénétrer dans le cercle intime de l'impératrice, à laquelle il fut annoncé comme un homme aimable et qui ne pouvoit que répandre infiniment de charme sur sa société.

Introduit sous des auspices aussi favorables, et doué par la nature d'une beauté mâle et fière, d'un esprit fin et souple, d'une imagination brillante, Potemkin reçut de sa souveraine un accueil si flatteur, qu'il se crut autorisé à lui faire la cour la plus assidue.

Catherine aimoit à se délasser des soins de l'Empire au sein d'une société particulière et choisie, où, déposant la majesté du trône, elle dispensoit ses élus de toute étiquette, et faisoit elle-même oublier sa supériorité par la grace de ses manières et la gaieté charmante qu'elle savoit répandre sur sa conversation. La parfaite liberté qui régnoit dans ces assemblées permettoit une plaisanterie décente. L'esprit, les talents et la politesse y donnoient seuls quelques prééminences, et l'on n'y étoit distingué qu'autant qu'on étoit aimable. Avec l'air de ne s'occuper, dans ces réunions, que de leurs plaisirs, la plu-

part des courtisans n'y oublioient pas sans doute les intérêts de leur ambition. Potemkin, entre autres, qui ne paroissoit qu'enjoué, galant, agréable, ne perdoit pas son objet de vue; et cependant il s'estimoit doublement heureux de parvenir aux honneurs par la route des plaisirs.

Soit que Catherine, frappée dès l'abord de la beauté noble et imposante de son nouveau courtisan, n'eût pas tardé à le distinguer, soit que la bienveillance qu'elle lui témoignoit ne fût que l'expression de son affabilité ordinaire, Potemkin crut apercevoir dans l'accueil dont elle l'honoroit quelque chose de particulier qui lui fit aussitôt concevoir les plus hautes espérances. L'excès de sa vanité ne lui permit pas de réfléchir que Catherine étoit douée d'une grace irrésistible qui se développoit naturellement et sans effort, et qui lui concilioit promptement l'affection de ceux mêmes qui l'approchoient avec prévention. Il se plut à croire qu'elle ne faisoit usage de ce don que pour lui seul; il ne vit plus dans cette princesse une souveraine, mais seulement une femme à qui il n'étoit pas impossible de plaire: c'est dès ce moment qu'il forma le projet de devenir un jour son favori. Dès-lors il ne cessa pas un seul

instant de tendre à ce but; et lorsqu'il paroissoit s'en éloigner, c'étoit pour prendre une voie détournée qui l'y ramenoit plus sûrement. Cependant à cette époque il ne pouvoit encore voir que dans l'éloignement l'accomplissement de ses desseins. L'empire que la reconnoissance, l'amour et l'habitude donnoient à Orlof sur le cœur de la souveraine, paroissoit trop affermi pour qu'il fût possible de lutter contre lui avec espoir de succès. Ce favori se nourrissoit alors de projets, et formoit des prétentions qu'il eût été dangereux de heurter (1). Ce n'étoit pas que l'impératrice ne témoignât souvent de la lassitude et de l'impatience du ton d'autorité qu'il affectoit, mais elle n'en étoit pas au point d'avoir la volonté ni la force de rompre ouvertement avec lui.

Potemkin crut devoir céder pour le moment à des obstacles que le temps ne pouvoit manquer d'affoiblir; mais la véhémence naturelle de son

(1) Le comte Grégoire Orlof, amant de l'impératrice, s'est flatté long-temps d'obtenir la main de cette princesse. D'autres favoris ont osé concevoir, par la suite, le même espoir, mais toujours en vain. Orlof mourut en 1780, depuis long-temps disgracié, et dans un égarement d'esprit que l'on attribua aux remords d'avoir été le premier moteur de la fin déplorable de son souverain.

caractère ne lui permit pas de se renfermer dans les bornes d'une discrétion que les circonstances rendoient nécessaire, et quelques marques nouvelles de faveur de la part de la souveraine ayant enflé son courage et ses espérances, il affecta d'avance les airs d'un homme préféré, parla haut et sans retenue, et prit, en un mot, des libertés qui choquèrent assez le favori en titre pour que celui-ci résolût de punir ces insolentes témérités.

Un jour Potemkin étant allé le voir, le trouva seul avec son frère Alexeï (1). L'air et le ton d'as-

---

(1) Alexeï Orlof, frère puîné de Grégoire, fut celui qui conduisit la flotte russe dans l'Archipel et brûla celle des Turcs à Tchesmé, d'où il prit le surnom de *Tchesmenskoï,* suivant l'usage adopté par Catherine, à l'imitation du peuple romain, de donner à ses généraux victorieux le nom des peuples qu'ils avoient vaincus. Alexeï eut une part active à la mort de Pierre III, et porta le premier la main sur son souverain. Il n'est mort que deux ans après l'avènement de Paul Ier au trône. Alexeï étoit à Pétersbourg lorsque Catherine mourut. Il fut un de ceux que l'empereur Paul désigna particulièrement pour former le cortège du cercueil de son père, lorsqu'il le fit transporter du couvent d'Alexandre Nevskì au palais impérial. Là, ce cercueil fut placé à côté du corps découvert de Catherine, et resta exposé six semaines avant d'être transporté au caveau de la forteresse, sépulture des souverains de Russie. Il est d'usage, dans cet empire, que les plus grands seigneurs passent successivement les jours

surance avec lesquels il les aborda accrurent la mauvaise humeur d'Orlof. Il jugea l'instant favorable pour faire sentir à cet audacieux les effets de son ressentiment. Un signe d'intelligence ayant mis son frère au fait de son projet, ils irritèrent exprès Potemkin par des propos piquants qui emportèrent bientôt celui-ci hors des bornes des égards que, du moins comme ses supérieurs, les Orlof avoient le droit d'attendre de lui; alors les deux frères, affectant de venger l'injure du moment, et se livrant à toute leur colère, maltraitèrent sans pitié le jeune présomptueux, qui non seulement se vit forcé de se résigner à supporter ce mauvais traitement comme étant le plus foible, mais encore n'osa dans la suite ni s'en plaindre ni s'en venger. Quelques personnes ont prétendu que ce fut dans cette occasion qu'il perdit un œil; mais il

---

et les nuits auprès du corps de leur souverain mort, pendant le temps de l'exposition. Les premiers qui doivent s'acquitter de ce devoir sont précisément les plus élevés en dignités. Ces veillées commencèrent la nuit du jour où les restes de Pierre III arrivèrent au palais. Alexeï Orlof étoit alors le plus ancien général en chef de ceux qui se trouvoient à Pétersbourg; il passa la première nuit auprès du cercueil de Pierre III. Quel champ de réflexion qu'une telle nuit!

paroît avéré que cet accident fut causé par l'atteinte d'une balle au jeu de paume.

Quoi qu'il en soit, cette aventure, qui étoit faite pour donner à Potemkin plus que du ridicule, eut des suites avantageuses pour lui. Catherine ne put se dissimuler la part qu'elle avoit à cette affaire : considérant Potemkin comme une victime de son admiration pour elle, cette princesse auroit voulu pouvoir lui donner des preuves consolantes de sa reconnoissance ; mais n'osant pas blesser à ce point Orlof qu'elle craignoit encore, elle prit le parti de suspendre les comités familiers où Potemkin n'auroit plus osé reparoître : ce fut ainsi qu'elle lui marqua son intérêt caché.

Quant aux Orlof, naturellement légers, ils oublièrent bientôt leurs inimitiés, et reprirent avec Potemkin leur manière d'être accoutumée. Celui-ci dissimula, et ajourna sa vengeance ; mais profitant de l'insouciance de ses rivaux, il osa de nouveau se rapprocher de sa souveraine, et faire éclater plus que jamais le vif désir qu'il avoit de lui plaire. La manière dont il fut accueilli le fortifia dans la pensée qu'il parviendroit un jour à la place où il aspiroit (1), et cette confiance

---

(1) Sous le règne de la dernière impératrice, le titre

fut telle, qu'il ne craignit pas même de s'en expliquer assez ouvertement. Loin que ces propos, qui parvinrent aux oreilles de l'impératrice, déplussent à cette princesse, elle trouva cette franchise piquante, et dès-lors elle ne cessa de donner chaque jour à Potemkin de nouvelles preuves de sa bienveillance. Il fut nommé chambellan (1) et capitaine en second de la garde à cheval. C'étoit au commencement de la première guerre des Turcs qui se déclara en l'année 1769 (2).

---

de favori désignoit une charge, puisqu'il y avoit des appointements annexés à cette place. Le favori, indépendamment de toutes les charges qu'il pouvoit réunir, et de sa grande influence, recevoit par mois un traitement de 12,000 roubles. Lorsqu'il étoit renvoyé, on lui faisoit une pension de 100,000 roubles par an.

(1) La charge de chambellan est distinguée à la cour de Russie, et recherchée des plus grands seigneurs. Elle donne le rang de général-major et le titre d'excellence. De plus, celui qui en est décoré ayant ses entrées partout, a l'avantage très important d'approcher fréquemment de la personne du souverain : or, dans un pays où il n'y a pas de corps dans le sein duquel un individu puisse trouver une existence et une considération indépendante de l'autorité suprême, la faveur du souverain est tout, et ce n'est que par elle qu'on peut se faire remarquer.

(2) Ce fut le grand-seigneur qui déclara cette guerre.

Le devoir de Potemkin le conduisit à l'armée; mais une autre raison encore précipita son départ. Occupé d'abord de sa souveraine comme d'un objet dont la faveur flattoit son orgueil et servoit son ambition, il avoit fini par éprouver le pouvoir de ses charmes (1). Il étoit devenu éperdument amoureux de Catherine, et les obstacles invincibles que la présence de rivaux trop puissants mettoit à son amour, l'avoient réduit au désespoir. Il partit donc pour l'armée, décidé à chercher la mort. L'impératrice daigna lui donner une lettre pressante, écrite de sa propre main et adressée au général Romanzof (2),

---

il avoit à se plaindre de ce que les confédérés polonais avoient été poursuivis par les troupes russes jusque dans ses États. Il étoit également mécontent que la liberté polonoise, à laquelle il s'intéressoit, eût été gênée par les Russes dans l'élection d'un roi. Cette guerre malheureuse pour les Turcs finit en 1774, par la paix de Kainardji.

(1) Bien des années après, et lorsque l'ambition chez lui avoit remplacé l'amour, il parloit encore de Catherine avec enthousiasme. Pour exprimer combien elle avoit été belle: *Quand cette femme charmante*, disoit-il, *entroit le soir dans un appartement sombre, elle l'éclairoit.*

(2) Le général feld-maréchal comte Romanzof fut un des meilleurs généraux de la Russie sous le règne de Catherine II, et peut-être le plus habile dans l'art si impor-

qui commandoit en chef les troupes russes, et elle lui permit de servir à l'armée comme adjudant-général.

Romanzof ne put pas faire autrement que de bien recevoir Potemkin ; mais il put se dispenser de lui accorder sa confiance, et il n'y manqua pas. Il ne donna au nouveau venu aucune commission importante; toutefois, en adroit courtisan qui pressentoit déjà la haute faveur où Potemkin devoit parvenir, il tira occasion de la bonne conduite que ce jeune officier montra dans plusieurs rencontres, pour rendre à la cour les témoignages les plus brillants de son zèle et de sa valeur. Catherine, enchantée d'avoir ce prétexte d'élever toujours davantage l'objet de sa complaisance secrète, fit Potemkin lieutenant-général. Cet avancement si rapide ne fut pour lui qu'un nouvel aiguillon qui l'excitoit à monter encore plus haut, et il chercha dans l'intrigue des

---

tant aujourd'hui d'approvisionner son armée, et d'être par conséquent toujours maître de lui faire faire tous les mouvements qu'on juge nécessaires. Il avoit le surnom de *Sadunorkoi*, de son brillant passage du Danube, en 1770. On accuse ce général d'avarice. Cela expliqueroit peut-être sa conduite souple avec les favoris de l'impératrice, et la patience avec laquelle il endura les hauteurs de Potemkin.

moyens plus sûrs d'achever ce qu'avoit commencé son courage.

Raccommodé, du moins en apparence, avec les Orlof qui étoient encore tout puissants à la cour, et les sachant brouillés avec le féld-maréchal prince Galitzin (1), dans le corps d'armée duquel il servoit alors, il affecta, dans une correspondance particulière avec Grégoire Orlof, de déprécier ce général estimable, et de blâmer ses opérations. Peut-être avoit-il le double but de plaire à Orlof et de faire rappeler Galitzin, qu'il auroit remplacé pour le reste de la campagne; mais cela ne lui réussit pas. Galitzin fut continué, et Potemkin acheva la campagne avec insouciance, et sans chercher davantage l'occasion de se distinguer. Il étoit dans son caractère de passer subitement d'une extrême activité à

(1) Le maréchal Galitzin étoit non seulement un excellent général, mais un homme d'une probité reconnue, et d'une loyauté qui ne lui permit jamais de se mêler dans les intrigues de cour. Sa femme, née princesse Gagarin, étoit la véritable cause de la brouillerie qui existoit entre son mari et les Orlof. Elle avoit autant d'esprit que de vertu. Ne craignant pas de dire son avis à la cour avec une fermeté et une liberté qui la faisoient respecter et craindre, c'étoit par cette noble franchise qu'elle avoit déplu aux Orlof.

une apathie extrême, et ce n'étoit pas toujours le défaut de succès dans ses entreprises qui déterminoit ce changement.

Cependant il apprit que l'impératrice, lasse enfin d'un joug que l'amour éteint ne lui permettoit plus de supporter, s'ennuyoit d'Orlof, et avoit résolu de se débarrasser de ce favori importun. Aussitôt il résolut de mettre tout en œuvre pour retourner à la cour le plus promptement possible; et trouvant le maréchal Romanzof assez disposé à avoir pour lui toutes les complaisances qui tendoient à l'éloigner, il obtint très facilement de ce général la promesse d'être envoyé à Pétersbourg en courrier, dès qu'on auroit un succès assez important pour mériter d'être annoncé par un officier de marque. Potemkin ignoroit que l'impératrice, qui avoit fait au comte Panin la confidence de son dégoût pour Orlof, avoit aussitôt reçu de la main de ce ministre un nouveau favori dans la personne de Vasilitchikof.

L'occasion que Potemkin avoit désirée se présenta bientôt, et Romanzof, en lui remettant ses dépêches, se recommanda à son souvenir. Mais Potemkin, qui apprit qu'après son départ le maréchal avoit témoigné la plus vive satisfaction d'être débarrassé d'un homme incommode, ne

se ressouvint de lui que pour lui vouer une haine qui a duré autant que sa vie.

Il fut parfaitement reçu à la cour, et l'accueil que lui fit l'impératrice auroit enchanté tout autre que lui ; mais la place de favori étoit occupée. Ce fut une vive affliction pour son cœur, et un terrible mécompte pour son ambition. Il ne put résister au besoin de témoigner son chagrin, et le fit avec beaucoup d'adresse. Après s'être d'abord montré fort assidu à la cour, tout d'un coup il n'y parut plus que par intervalles fort éloignés; dans ces rares apparitions il apportoit un air distrait et préoccupé, parlant peu, affectant un ton chagrin; enfin, après avoir parcouru avec art toutes les gradations par lesquelles il s'étoit proposé de parvenir le plus naturellement possible à l'excès du désespoir, et de toucher peut-être sa souveraine, il s'éloigna entièrement de la cour, vécut dans la plus profonde retraite, et fit courir le bruit qu'il pensoit à s'enfermer dans un cloître. Catherine, étonnée et fâchée de la disparition totale de Potemkin, fit des questions, et apprit peut-être avec plus de plaisir que de surprise « qu'une passion violente et « malheureuse causoit son désespoir et son projet « de reclusion, et que, dans cette situation mal- « heureuse, il pensoit que la prudence lui pres-

« crivoit de fuir l'objet qui faisoit son tourment,
« puisque la présence de cet objet adoré ne
« pouvoit qu'accroître des maux qui déjà lui
« étoient insupportables. »

Catherine ne parut pas douter de ce rapport qui lui fut fait par des personnes qui avoient sa confiance et celle de Potemkin; au contraire, elle sembla satisfaite d'inspirer un sentiment qui pouvoit justifier le choix vers lequel son penchant l'entraînoit.

« Je ne comprends pas, dit-elle à ses confi-
« dents, ce qui peut l'avoir jeté dans un tel dé-
« sespoir, puisque je ne me suis point déclarée
« contre lui. Je pensois, au contraire, que l'affa-
« bilité de ma réception auroit dû lui faire com-
« prendre que son hommage ne pouvoit me dé-
« plaire. » Cette explication fut fidèlement rendue à Potemkin dans sa retraite, et ses amis eurent soin d'ajouter que la faveur de Vasilitchikof n'étoit qu'apparente, et diminuoit de jour en jour.

Soit que Potemkin crût nécessaire, pour assurer le succès de ses vœux, de se laisser désirer plus long-temps, soit qu'il se plût à prolonger une situation qui flattoit sa vanité, il ne crut pas devoir se rendre à cet appel indirect; mais continuant son rôle et poussant l'artifice à

l'excès, il se retira au couvent d'Alexandre Nevski (1), se montra à ses amis, tantôt plongé dans la plus sombre mélancolie, et tantôt livré à des agitations qui paroissoient tenir de la démence. Il ne se proposoit rien moins, disoit-il, que d'entrer dans les ordres sacrés, et en attendant il prit l'habit de moine.

On peut faire ici une observation générale dont l'histoire offre plus d'un exemple; c'est que l'homme même, lorsqu'il se fait un plan formel et réfléchi de dissimulation, manifeste toujours involontairement le caractère qui le domine. Potemkin, malheureux sans doute, puisqu'il aimoit sans posséder l'objet de son amour, et voulant témoigner sa douleur par la démonstration la plus forte qu'il pût imaginer, feignit le projet de se faire moine. Par quelle singularité eut-il, dans le siècle et dans l'espèce de monde où il

(1) Alexandre *Nevski* vivoit dans le treizième siècle, et régna à Volodimer, sous le nom d'Alexandre Ier. Il étoit prince de Novogorod lorsqu'il remporta sur les Suédois une grande victoire aux bords de la Neva, d'où il fut surnommé *Nevski*. L'église de Russie a mis ce prince au rang de ses saints, et Pierre Ier a fait élever un monastère en son honneur à l'une des extrémités de Pétersbourg, à l'endroit même où Alexandre vainquit les Suédois.

vivoit, la pensée d'un tel dessein, et en regarda-t-il l'accomplissement comme le signe du plus profond et du plus vif désespoir ? c'est qu'au fond de l'ame il avoit un certain attrait, une sorte de vocation pour cet état ; c'est que par une suite de sa première éducation il étoit et fut toujours porté à la dévotion. Il avoit même conservé de ses études en théologie tant de goût pour la controverse religieuse, qu'un des grands moyens de lui plaire étoit de lui parler des causes du schisme qui divise les églises grecque et latine, et de la possibilité de les réunir. On a vu cet homme singulier mêler constamment les pratiques de la superstition la plus puérile aux occupations du ministère, aux excès de la table, aux plaisirs de l'amour, aux intrigues de la politique. Il ajournoit un voyage important pour visiter un monastère ; il renvoyoit sa maîtresse pour recevoir un évêque ; il interrompoit une conférence essentielle pour faire broder en or et en perles la mitre d'un prélat. Il est certain qu'il fut plus souvent tenté d'être moine qu'empereur ; et si la mort n'eût terminé si promptement sa carrière, il est probable que l'homme qui voulut épouser la souveraine de toutes les Russies, qui ambitionna le trône de Pologne et la souveraineté de Courlande, auroit fini sa vie dans un cloître.

La comédie jouée par Potemkin, que les bonnes gens regardoient comme un pieux retour vers le ciel, et dont les gens plus éclairés attendoient l'issue pour la juger, fit grand bruit à la cour et à la ville. La souveraine en fut vivement touchée : eh ! quelle femme ne l'est pas des maux que fait endurer la passion qu'elle inspire ! Elle crut que tant d'amour méritoit qu'elle fît ses efforts pour arracher au désespoir celui qui en étoit consumé ; elle envoya donc dans le plus grand secret la comtesse de Bruce, une de ses confidentes, au désolé Potemkin, avec ordre de le voir, de lui parler, et, sans trop compromettre la dignité suprême, de le ramener à ses pieds. La comtesse réussit dans sa mission, et Potemkin, recevant à la fois tout ce qui pouvoit satisfaire son cœur et flatter son ambition, n'hésita pas à jeter le froc pour voler avec transport aux genoux de sa souveraine. Mais le secret de ce retour fut mal gardé par la comtesse. Les têtes froides et sensées de la cour en frémirent, et le ministre Panin se crut obligé de faire à ce sujet à l'impératrice de sévères représentations : « On connoît, « dit-il à la souveraine, et on apprécie sans doute « le mérite et les talents de Potemkin ; mais ses « services peuvent-ils déjà mériter la haute fa-« veur où votre majesté veut l'élever, et son

« caractère connu ne devroit-il pas, au contraire,
« l'en éloigner ? L'Empire et vous-même, madame, sentirez peut-être bientôt ce qu'il y a à
« craindre de l'ambition, de l'orgueil et de la
« présomption d'un tel homme. Je ne puis pas
« vous dissimuler que votre choix vous fera accuser de légèreté et d'inconséquence, et que
« vous aurez contre vous l'opinion de l'Europe
« et celle de vos sujets. »

Quelque fortes que fussent ces raisons, Catherine persévéra : elle se garda bien cependant de convenir que l'amour eût part à sa résolution ; mais elle peignit Potemkin à Panin comme un sujet distingué et plein de zèle dont il étoit de son devoir d'empêcher le malheur et la perte. Panin n'osa pas insister. Vasilitchikof fut renvoyé ; et Potemkin, installé favori à sa place, commença à jouir enfin du fruit de sa persévérance, de ses longues démarches et de ses adroites combinaisons.

CHAPITRE II.

Empire que Potemkin prend sur l'esprit de l'impératrice. Sa grande influence dans les affaires. Il rappelle Catherine au projet de chasser les Turcs de l'Europe, et la décide à l'envahissement de la Crimée.

Jusqu'ici nous avons vu Potemkin livré uniquement à l'intrigue, ne marcher à la fortune que par cette voie, sans trop s'embarrasser de l'obtenir par son mérite personnel. Nous l'avons vu sur-tout bien plus occupé de son intérêt privé que de l'intérêt public, et ne manifestant pas cette soif de gloire, de louange et de renommée qui justifie l'ambitieux aux regards du vulgaire. Nous l'avons suivi dans cette route obscure et artificieuse jusqu'à l'âge de trente-huit ans; et peut-être serions-nous autorisés à en concevoir des préventions fâcheuses contre son caractère. Cependant, avant de le juger trop défavorablement, considérons les circonstances où il se trouvoit, et apprécions les moyens qui s'offroient à

lui pour l'accomplissement des grands projets qu'il avoit osé concevoir.

Potemkin est lancé, dès sa tendre jeunesse, au milieu d'une cour où l'expérience ne tarde pas à lui prouver que l'intrigue est le chemin des honneurs ; il prend part à une révolution dont le résultat est de porter sur le trône une femme charmante, mais absolue et d'un grand caractère, qui prétend gouverner despotiquement, et par les lois et par ses charmes, et auprès de laquelle il n'existe d'autre moyen de se saisir de l'autorité, et d'obtenir une grande influence, qu'en parvenant à la gouverner elle-même. C'est aussitôt à ce but que tend Potemkin ; il ne s'en laisse détourner par aucune passion. La beauté d'aucune autre femme ne peut avoir de l'empire sur lui ; il ne voit que Catherine, ne veut posséder que Catherine. Les jouissances et les plaisirs que lui offre le monde ne sont rien à ses yeux, puisqu'ils sont une distraction au grand objet qui l'occupe. Les honneurs dont il est comblé ne sont considérés par lui que comme des échelons pour parvenir au premier de tous. Il dédaigne tous les intermédiaires, il veut régner sur son pays, et, pour y parvenir sûrement, il veut subjuguer celle qui a l'autorité suprême entre les mains : ne reconnoît-on pas à ces traits

l'empreinte d'un grand caractère; et sans examiner ici l'ambition dans ses rapports avec la morale qui la condamnera toujours, si nous la considérons seulement comme la passion des ames fortes, pourra-t-on nier que celle de Potemkin ne fût de cette trempe ? La suite de sa vie nous prouvera mieux encore qu'on seroit injuste à son égard en lui refusant cette force d'ame qu'il eut trop souvent aux dépens de la vertu.

Potemkin fut à peine élevé à la place qu'il avoit désirée avec tant d'ardeur, qu'il réfléchit que la faveur de l'impératrice pouvoit être inconstante pour lui, comme elle l'avoit été pour d'autres. Dès-lors il s'occupa des moyens de se l'assurer pour toujours, et de faire en sorte que les caprices de l'amour, si jamais ils lui enlevoient le cœur de la princesse, ne lui enlevassent du moins ni la fortune ni le pouvoir qu'il tenoit d'elle, et qui le touchoient plus fortement que le reste. Ce projet hardi demandoit des talents supérieurs, une conduite adroitement ménagée, un mélange subtil de soumission apparente aux lois de la souveraine, et d'ascendant réel sur son caractère. Potemkin sut tout employer et tout réunir pour se rendre maître de l'esprit après avoir gagné le cœur, et il y parvint d'une façon

si surprenante, que Catherine, par la suite, montra souvent elle-même de l'étonnement de l'influence que conservoit son ministre sur ses déterminations, lorsqu'il eut renoncé volontairement au pouvoir que l'amour lui donnoit sur ses sentiments.

Persuadé qu'une adoration constante entraîne presque toujours avec elle de l'ennui, Potemkin s'étudioit à varier sa manière d'agir, et ses procédés à l'égard de Catherine; et par un mélange adroit de soins et de caprices, quelquefois il déployoit auprès d'elle la galanterie la plus noble et la plus délicate, tandis que dans d'autres moments il la traitoit avec une grossièreté telle qu'il ne daignoit pas même lui répondre quand elle lui parloit. Il profita des premiers instants de sa faveur pour se faire donner de nouvelles dignités; et déguisant l'ambition sous le masque de l'amour, il fit sentir à l'impératrice qu'il étoit de sa gloire d'assurer, par des titres réels, une existence brillante à l'homme qu'elle honoroit de son affection. Il se fit nommer d'abord général en chef (1);

(1) Ce grade n'est connu en Europe que dans la seule armée russe. Il est l'intermédiaire entre lieutenant-général et maréchal, et dans la hiérarchie militaire on ne sent pas trop son utilité.

c'étoit à l'époque de la conclusion de la paix avec la Turquie. Son brevet fut conçu en ces termes :

« Le lieutenant-général Potemkin ayant tra-
« vaillé puissamment, par ses conseils, à accé-
« lérer la paix, est créé général en chef et comte
« de l'Empire russe ; et en considération de sa
« valeur et de tous les bons et fidèles services
« qu'il a rendus dans le courant de la dernière
« guerre, sa majesté l'impératrice lui fait présent
« d'un sabre garni de brillants, et de son por-
« trait, qu'elle lui permet gracieusement de
« porter comme une preuve signalée de sa fa-
« veur (1). »

Un des premiers soins du nouveau favori fut d'écarter d'auprès de l'impératrice tout ce qui pouvoit lui nuire et lui faire ombrage, soit dans le présent, soit dans l'avenir. Il exigea d'elle qu'elle éloignât Orlof et Panin ; le premier, comme ayant en quelque sorte des droits au pouvoir qu'il avoit exercé si long-temps ; l'autre, comme ayant trop de mérite, ou peut-être comme n'étant pas assez pénétré de celui de Potemkin.

---

(1) C'étoit une très grande distinction que de porter le portrait de l'impératrice ; quatre seigneurs seulement l'ont obtenue : Grégoire Orlof, et après sa mort, son frère Alexeï, Potemkin et Zubof.

Quand il vit sa faveur et son ascendant bien affermis, on assure que, pour rendre sa fortune à jamais inébranlable, il s'efforçoit de persuader à sa souveraine, « qu'étant étrangère, sa puis-
« sance seroit toujours chancelante en Russie ;
« que dans sa vieillesse elle auroit tout à craindre
« du ressentiment de son fils et des prétentions
« des grands de son Empire ; que quant à lui,
« qui lui devoit toute sa fortune, il étoit le seul
« de ses sujets dont l'existence fût irrévocable-
« ment liée à la sienne, et qui pût contenir les
« autres par la crainte qu'il pouvoit leur inspirer. »
La pensée secrète de Potemkin, qui perce à travers ces paroles, étoit évidemment d'engager l'impératrice à l'épouser. Si la non-réussite de ce projet extravagant peut faire douter qu'il ait tenu ce discours à la princesse, l'audace, qui étoit le fond de son caractère, ne doit pas faire regarder comme invraisemblable qu'il ait hasardé quelques tentatives pour devenir empereur de Russie. Quoi qu'il en soit, tous ces mouvements qu'il excitoit adroitement dans l'ame de la souveraine servirent du moins à lui faire obtenir sa confiance illimitée, confiance qui lui rendit extrêmement facile la disgrace de tous ses concurrents. Non content d'inspirer de l'éloignement pour eux, il alla jusqu'à les peindre comme de coupables.

Il affirma à l'impératrice que, loin de rendre hommage à la supériorité de ses lumières, ils s'attribuoient à eux-mêmes les règlements pleins de sagesse qui devoient immortaliser son nom dans la postérité ; qu'ils prétendoient être les seuls moteurs de l'administration de l'Empire, et lui enlevoient ainsi la gloire de régner par elle-même. C'étoit toucher l'endroit sensible de l'ame grande et fière de Catherine ; et quand Potemkin ajouta qu'il étoit temps d'opposer à ces serviteurs intéressés un homme assez attaché à la personne, et assez dévoué aux intérêts de la souveraine pour être dans ses mains un instrument docile, qui, s'oubliant lui-même, fût toujours prêt à rendre hommage au génie qui daigneroit lui servir de guide, il ne la trouva jamais plus facile à se laisser persuader ; ses rivaux furent regardés comme les mauvais serviteurs, et lui comme le sujet fidèle, qu'il devenoit indispensable pour le bien de l'Empire de leur préférer.

Jusque-là cependant Potemkin n'avoit encore qu'une influence limitée dans les affaires de l'Etat. Malgré la tendresse de l'impératrice pour lui, malgré la promesse qu'elle lui fit un jour, dans le feu de la passion, de l'élever plus haut qu'aucun autre favori ne l'avoit jamais été, cette princesse croyoit tenir sa parole en le comblant

d'honneurs, et n'osoit aller plus loin, parcequ'elle redoutoit les clameurs des principaux seigneurs russes, qui déjà s'étoient plaints assez hautement que les places importantes étoient confiées à la jeunesse et à l'inexpérience. Mais si Potemkin n'avoit pas une voix prépondérante dans le conseil, c'étoit dans l'intimité de l'impératrice qu'il s'en dédommageoit, et qu'il savoit exercer secrètement sa domination, jusqu'à ce que le temps fût venu de l'afficher hautement.

Un des principaux moyens qu'il crut devoir employer pour parvenir à ses fins, fut de fortifier l'éloignement que l'impératrice ressentoit pour son fils, apparemment pour mieux maîtriser ses affections en les isolant et en les concentrant sur lui seul.

Au surplus, l'impératrice n'avoit jamais témoigné aucune tendresse pour le grand-duc (1), et si cette indifférence n'eût pas commencé dès l'enfance de ce prince, le caractère qu'il a déployé quand il a été le maître, et qu'il ne s'est plus contraint, auroit pu faire penser qu'elle n'étoit pas sans fondement. Du reste, Catherine n'a jamais craint son fils. Ce qu'on a dit de son projet de le faire périr, et de la nécessité où elle

(1) Depuis empereur sous le nom de Paul Ier.

croyoit être de prendre cette mesure pour sa sûreté, est aussi méchant qu'absurde. D'une part, pouvoit-il entrer dans la pensée de cette femme forte de redouter un homme aussi foible et aussi nul que le grand-duc, et d'ailleurs, si la vie de ce prince eût été inquiétante pour elle, n'avoit-elle pas assez de puissance pour la lui ôter, et ne s'en est-il présenté aucune occasion favorable pendant un règne de trente-quatre ans ? Il est donc bien démontré à tout esprit raisonnable que puisque Paul a vécu, c'est qu'il a convenu à sa mère de le laisser vivre.

Mais il n'étoit nullement question de semblables violences quand Potemkin fut choisi pour favori de sa souveraine. Le grand-duc sortoit de l'enfance pour entrer dans l'adolescence. Catherine ne l'aimoit pas sans doute, mais elle ne s'étoit point fait un système de son peu d'affection pour lui, ni des procédés qu'elle devoit suivre à son égard. Potemkin auroit pu, auroit dû même laisser passer au jeune héritier du trône une vie douce et paisible dans l'ombre du palais ; mais son esprit turbulent ne lui permit pas de suivre ce plan juste et raisonnable: il affecta de répéter à Catherine qu'il ne suffisoit pas d'ôter à son fils la possibilité physique de devenir redoutable pour elle ; qu'il étoit prudent

de lui en enlever jusqu'à la possibilité morale ; qu'il falloit le laisser vivre non seulement dans l'isolement, mais dans l'ignorance des affaires, et l'occuper de futilités, afin qu'il ne tournât pas son esprit vers les choses essentielles. Il lui conseilla d'observer toujours vis-à-vis de ce prince une sévérité imposante, propre à le contenir dans la dépendance et à perpétuer sa timidité. Enfin il voulut que toutes ses actions et ses démarches même les plus indifférentes, fussent soumises à l'impératrice, et qu'elle fît exercer à l'égard de son fils la surveillance la plus sévère, sans même prendre aucune précaution pour que ce prince l'ignorât. Par de telles insinuations et par la persévérance qu'il mit à faire exécuter ses avis, Potemkin parvint à éloigner la mère du fils et le fils de la mère pour jamais, et à semer de la division et de l'inimitié où il n'y avoit auparavant que de l'indifférence et de la froideur.

Il se réserva ensuite, pour son propre compte, d'écraser les courtisans du poids de sa grandeur, et de faire sentir sa supériorité à tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans l'Empire. Orlof avoit déjà accoutumé les grands aux dédains et à la hauteur d'un favori; mais on le regardoit en quelque sorte comme le créateur de la puissance de Catherine, et dès l'avènement de cette

princesse on étoit accoutumé à son joug. Vasilitchikof qui lui succéda étoit trop insignifiant pour n'être pas modeste, et se conduisit pendant la courte durée de sa faveur avec une grande modération. Ces procédés firent contraste avec ceux dont usa Potemkin, et l'arrogance de ce nouveau favori n'en parut que plus frappante.

Mais la faveur extraordinaire dont il jouissoit auprès de la souveraine ne permettoit pas le murmure, et faisoit au contraire rechercher avec grand soin ses plus légères attentions. Dès l'instant qu'il avoit été élevé au rang qu'il avoit si ardemment désiré, Potemkin avoit occupé au palais impérial l'appartement destiné aux favoris. C'étoit un entre-sol immédiatement au-dessous de l'appartement de l'impératrice, avec lequel il communiquoit par un escalier dérobé. Sans observer le moindre mystère, Potemkin prenoit souvent le moment où il étoit entouré d'une cour nombreuse pour monter chez Catherine en robe de chambre, laissant, comme on peut penser, les spectateurs dans un extrême étonnement. De son côté, cette princesse, qui avoit la condescendance de tolérer cet excès de familiarité, descendoit aussi fréquemment dans le courant de la matinée chez le favori. On peut juger de l'effet que produisoit cette intimité sur l'esprit

des courtisans, et combien l'habile Potemkin savoit en profitér pour se faire craindre et respecter presque à l'égal de la souveraine; puisqu'il la traitoit avec aussi peu de cérémonie, il devoit bien se croire dispensé d'égards vis-à-vis des sujets. Aussi voyoit-on confondus dans son antichambre une foule de personnages que leur naissance, leurs dignités, leur fortune mettoient fort au-dessus de lui, qui tous épioient le moment de parvenir à présenter leur hommage, et qui n'obtenoient pas tous les jours cette éclatante faveur.

Ce même homme, si hautain avec les grands, étoit familier avec les petits, et souvent des subalternes profitoient de son indolence pour en obtenir ce que les personnages les plus éminents n'auroient jamais osé lui demander. Quelquefois aussi, pour ne pas laisser croire à ceux qui étoient dans sa dépendance immédiate qu'ils avoient trop d'empire sur lui, il se moquoit d'eux et s'amusoit à leurs dépens (1).

(1) On raconte à ce sujet qu'un de ses secrétaires fit un jour la gageure qu'il lui feroit signer, sans désemparer, un travail arriéré considérable. Il y avoit six mois que le prince n'avoit mis la main à la plume pour apposer sa signature. On tint le pari du secrétaire. Au jour et à l'heure fixés il arrive chez le ministre avec un portefeuille

Par cette conduite toujours soutenue, et de laquelle il étoit d'autant plus sûr de ne pas s'écarter, qu'elle ne contrarioit ni son humeur ni ses principes, Potemkin sut maintenir son autorité et sa domination sur toutes les classes de la société, sans jamais tomber lui-même sous le joug d'aucun individu.

Mais son chef-d'œuvre dans ce genre, et ce qui prouve dans cet homme extraordinaire une adresse rare, et sur-tout un caractère imperturbable, fut d'avoir su conserver, lorsqu'il renonça au cœur de sa maîtresse, tous les avantages qu'il avoit reçus des mains de l'amour. Au reste, à l'époque dont nous parlons, Potemkin étoit aimé, et l'étoit sans réserve. La munificence de l'impératrice étoit toujours prête à accorder tout ce que l'ambition de son favori pouvoit lui faire demander. Depuis long-temps il désiroit quelques unes des grandes charges de la couronne; mais elles étoient toutes occu-

---

énorme plein d'expéditions qui lui avoient coûté beaucoup de peine et de temps. Au bout de trois heures il sort triomphant et annonce qu'il a gagné son pari. On veut s'en assurer, on regarde et l'on voit que le prince avoit mis au bas de tous les papiers le nom du secrétaire au lieu du sien, de sorte qu'il fallut recommencer tout le travail.

pées, et par des personnages dignes de les remplir. Pour le dédommager de l'attente, Catherine lui donna le riche gouvernement de Novogorod, qu'il ne résigna dans la suite que pour en recevoir de plus considérables encore.

L'impératrice ne s'en tint pas là : voulant illustrer en même temps qu'enrichir l'objet de son affection, elle pensa à l'honorer du titre de prince ; mais comme elle n'étoit pas dans l'usage de le conférer elle-même, elle écrivit de sa propre main au comte Galitzin son ambassadeur à Vienne, pour lui prescrire d'en faire la demande à l'empereur Joseph II, en lui indiquant la manière dont il devoit s'y prendre pour réussir.

L'empereur assura l'ambassadeur de Russie qu'il avoit refusé depuis peu cette dignité à deux protégés de l'impératrice sa mère ; mais que désirant donner à Catherine II une preuve de sa déférence et de sa sincère amitié, il lui accordoit sa demande, et s'estimoit heureux d'avoir à faire tomber cette distinction sur un personnage aussi digne de la justifier par son mérite que Potemkin. L'ambassadeur dépêcha un courrier extraordinaire à sa cour pour porter cette agréable nouvelle ; on reçut bientôt après de la chancellerie de Vienne le diplôme qui la

confirmoit. L'impératrice fit annoncer avec éclat dans tout l'Empire la nouvelle dignité de son favori, en y joignant les expressions les plus affectueuses que son amour put lui suggérer.

Elle lui avoit donné peu auparavant le cordon de l'ordre de Saint-André, fondé par Pierre I[er], en l'honneur du patron de la Russie (1); celui de Saint-Alexandre Neuski et celui de Sainte-Anne du Holstein (2). A tous ces cordons Potemkin réunit encore ceux de l'aigle noir de Prusse, de l'éléphant de Danemarck et du séraphin de Suède. Toutes ces cours s'empressèrent, à la demande de Catherine, d'envoyer à son favori les distinctions qui leur étoient particulières. Mais Potemkin n'estimoit les choses qu'en raison de la difficulté qu'il y avoit à les obtenir. Non content d'accumuler tant de signes d'honneur,

(1) Quoique Pierre I[er] fût le fondateur de cet ordre, ce ne fut qu'après sa mort que Catherine I[ere] en distribua la décoration.

(2) L'ordre de Sainte-Anne fut institué par Charles-Frédéric, duc de Holstein, père de Pierre III, en l'honneur de sa femme Anne, fille de Pierre I[er]. Du vivant de Catherine II, le grand-duc son fils étoit grand-maître de cet ordre; mais il n'osoit le conférer sans le consentement de l'impératrice.

il voulut y joindre les ordres de la toison d'or, du Saint-Esprit et de la jarretière.

Il ne s'agissoit de rien moins, pour satisfaire cette prétention, que d'engager trois grands souverains à déroger à des usages sacrés pour eux, puisqu'ils tenoient, soit à la religion, soit à des institutions politiques constamment maintenues. L'empereur d'Allemagne et le roi de France ne pouvoient conférer les ordres de la toison d'or et du Saint-Esprit qu'à des catholiques, et le roi d'Angleterre étoit retenu par la loi qui vouloit que l'ordre de la jarretière ne s'étendît pas au-delà de l'enceinte des trois royaumes. L'inutilité des démarches de Potemkin auprès de ces trois cours lui fit enfin sentir qu'il s'étoit abusé dans ses espérances.

Il se dédommagea de ce mauvais succès en plaçant sa mère auprès de l'impératrice comme dame du palais (1), et ses trois nièces, nées d'Enguelhart, en qualité de demoiselle d'hon-

(1) Cette place donnoit une grande distinction, et le droit de porter le portrait de l'impératrice. Ce portrait étoit entouré de diamants plus ou moins grands, selon le degré de faveur. A la mort de la dame du palais, le portrait étoit renvoyé à la cour, mais les diamants restoient aux héritiers.

neur (1). A tant de bienfaits l'impératrice joignit des dons immenses en terres et en argent. L'étendue de ces dons n'est pas connue; car l'impératrice dissimula toujours avec soin les libéralités qu'elle faisoit à ses favoris, et Potemkin fut lui-même aussi réservé sur l'article des biens et des présents pécuniaires qu'il recevoit de cette princesse, qu'il étoit empressé à faire éclater les distinctions et les dignités dont elle l'honoroit.

Il fut le premier des favoris qui obtint une pension fixe par mois: cette pension étoit de douze mille roubles, et au premier jour de chaque mois il trouvoit cette somme sur sa toilette. Indépendamment des immenses revenus dont il jouissoit, sa maison étoit entièrement défrayée par l'impératrice. On portoit dans la dépense de la cour cent mille roubles pour sa table, sans compter les vins qu'il tiroit des caves du palais. Les équipages et la livrée de la cour étoient à ses ordres. Malgré cela, la dépense de Potemkin fut si excessive, et ses revenus si mal administrés, qu'il eut constamment des dettes. Lorsqu'elles commençoient à monter trop haut,

(1) Les demoiselles d'honneur portoient la lettre initiale du nom de l'impératrice, entourée et couronnée de brillants.

il recouroit à sa ressource ordinaire, et s'adressoit à l'impératrice : cette princesse montroit quelquefois de l'humeur de l'insatiabilité de son favori, et n'en finissoit pas moins par être toujours prodigue à son égard.

Il n'y avoit pas plus de deux ans que Potemkin jouissoit de cet immense crédit sur le cœur et l'esprit de Catherine, lorsqu'il jugea que le moment étoit venu où il pouvoit quitter la place de favori sans rien perdre des avantages importants que cette place entraînoit avec elle, et en cessant d'être l'amant de la souveraine, ne pas cesser d'être son ami, son confident, son conseil, on pourroit presque dire son maître. Il prit donc des mesures et s'arrangea pour ce changement de rôle avec une facilité telle qu'elle confirma l'opinion généralement répandue qu'il avoit pris ce poste comme il le quittoit, c'est-à-dire par un esprit de calcul; et par un simple effet de sa volonté. Il falloit plus d'adresse et de talents pour se dépouiller ainsi du titre d'amant en se maintenant dans les prérogatives qui y étoient attachées, qu'il n'en auroit fallu pour le conserver. C'étoit toujours pour les affaires essentielles un concurrent fort redoutable que celui qu'on pouvoit trouver dans un homme qui eût été rival heureux et préféré pour les plaisirs, sur-tout si cet homme

avoit eu de l'audace et quelque ambition. Potemkin, malgré ce danger, parvint à son but, et maintint son ouvrage avec une habileté peu commune.

Depuis quelque temps l'impératrice s'étoit attaché, pour son service particulier, deux jeunes secrétaires nommés Besborodko et Sanadovski. Nous verrons par la suite le premier jouer un rôle dans la politique. C'est en ce moment Sanadovski qui va nous occuper. Il étoit fils d'un ecclésiastique d'Ukraine, et d'une beauté assez remarquable pour mériter d'être distingué par Catherine. C'étoit d'ailleurs un homme sans caractère et sans énergie, plutôt fait pour servir d'instrument aux passions d'autrui, que pour agir pour lui-même. Il avoit plus de savoir que d'esprit et d'amabilité. Ce jeune homme ne parut nullement redoutable à Potemkin, qui, sur quelques indices du goût naissant de la princesse, l'avoit étudié avec soin, et le jugea très propre à remplir ses vues. Dès-lors il résolut de le pousser, de l'exciter, et de tout mettre en œuvre pour se faire remplacer par lui.

L'impératrice, vers cette époque, fit un voyage à Moskou pour y célébrer solennellement la paix, et en même temps pour achever d'apaiser par sa présence les troubles que la

révolte de Pugatchef avoit excités (1). Potemkin l'accompagna ; mais pendant ce voyage il se plaignit d'indispositions qui étoient de nature à donner à Catherine de l'éloignement pour sa

(1) On sait que ce rebelle, Cosaque d'origine, et déserteur, parvint, en se faisant passer pour l'empereur Pierre III, à exciter un soulèvement qui s'étendit dans une espace de cinq cents lieues sur les bords du Volga, et rassembla sous ses drapeaux plus de cent mille combattants. L'empire de Russie se vit menacé de sa ruine par une rébellion qui, dans une autre partie de l'Europe, n'auroit pas donné cent partisans à son auteur. Mais deux circonstances tenant au caractère et aux préjugés russes, favorisèrent les progrès de Pugatchef. D'abord il se disoit empereur et prétendoit disputer le trône à une impératrice : or les Russes de la classe vulgaire préfèrent le gouvernement des hommes à celui des femmes ; ensuite il exerçoit principalement ses fureurs contre la noblesse, et la faisoit massacrer sans pitié : or le paysan russe trouvoit doux, en se joignant à ce rebelle, de se débarrasser de l'esclavage auquel il est réduit, et de se venger de maîtres que souvent il déteste, sans autre motif, sinon que ce sont des maîtres. Ce fut particulièrement cette raison qui accrut si fort le nombre des partisans de Pugatchef. Ce qui le prouve, c'est qu'en même temps que les paysans le recevoient comme un libérateur, il ne put séduire un seul soldat. C'est qu'en Russie les soldats, dès qu'ils sont enrôlés, cessent pour toujours d'être esclaves des seigneurs, et dépendent uniquement de la couronne.

personne. De retour à Pétersbourg, ses doléances sur sa santé continuèrent; mais son attachement pour sa maîtresse, son zèle, son dévouement pour son service parurent augmenter en raison de ses incommodités; et plus il devenoit inutile à ses plaisirs, plus il se rendoit essentiel à ses affaires. Il finit par demander du repos pour se rétablir, toutefois en faisant entendre que ce ne seroit pas pour long-temps, et qu'il espéroit dans peu rentrer dans tous ses droits, plus disposé que jamais à les soutenir.

Mais il ne se trompoit pas sur l'effet qui résulteroit de sa démarche; son projet étoit bien dès-lors de se reposer éternellement, et de ne pas commettre l'imprudence de rentrer dans une sorte de droits qu'on ne reprend jamais solidement quand on les a quittés. Cependant Catherine, combattue depuis quelque temps entre l'amour et la reconnoissance, Catherine qui se ressentoit encore de l'ascendant qu'avoit eu sur elle cet amant aussi séduisant par sa beauté que par les graces de son esprit, toute disposée qu'elle étoit à faire un nouveau choix, ne pouvoit néanmoins se résoudre à le déclarer formellement. Elle craignoit d'affliger Potemkin; mais il n'en est pas moins vrai qu'elle aimoit déjà Sanadovski. Ce jeune homme étoit, comme

nous l'avons déjà dit, d'une figure charmante, et brillant de santé, de jeunesse et de vigueur. Une sorte de simplicité et d'ignorance des usages de la cour lui prêtoit de nouveaux charmes aux yeux de la princesse, par le contraste de ses manières ingénues avec celles des autres courtisans. Entraînée vers lui par un penchant qu'elle ne pouvoit plus combattre, elle faisoit des vœux pour que Potemkin ne fût pas contraire à ce nouveau sentiment, et se contentât de conserver sa confiance et son amitié en perdant son amour. Ce désir secret de Catherine étoit précisément le point où Potemkin vouloit l'amener.

Les ennemis de ce favori se méprirent sur sa véritable situation, et croyant que l'incertitude qu'ils apercevoient dans l'esprit de Catherine provenoit de l'envie qu'elle avoit de l'éloigner tout-à-fait, ils se réunirent pour l'accabler. On vit le prince Orlof et le comte Panin, si long-temps divisés, oublier leurs anciennes inimitiés pour travailler à la perte de l'ennemi commun. Orlof, qui étoit au fond de ses terres, accourut avec les plus grandes espérances; mais il trouva son ennemi mieux établi que jamais à côté du trône, et il repartit avec promptitude et confusion. Potemkin ayant déjoué cette cabale peu redoutable, travailla sous main à confirmer Ca-

therine dans le choix qu'elle vouloit faire de Sanadovski. La faction Panin et Orlof n'ayant pu réussir à rétablir ce dernier, et espérant du moins qu'un nouveau favori feroit éloigner Potemkin, sans se douter que celui-ci tînt lui-même le fil de l'intrigue dans laquelle on comptoit l'envelopper, agit aussi en faveur du bel Ukrainien. Il en résulta que Catherine, qui croyoit ne suivre que l'impulsion de son cœur, se trouvoit en effet dirigée par les menées adroites de son favori, et que les ennemis de Potemkin, qui imaginoient qu'un nouveau choix lui porteroit un coup mortel, étoient de leur côté poussés, sans le savoir, par ses instigations secrètes; ainsi, dans une affaire dont l'issue devoit en apparence être la cause de sa ruine, il fut le seul qui vit ses intentions parfaitement remplies.

Lorsqu'il fut certain d'avoir atteint son but, il n'en continua pas moins de jouer son rôle comme si tout lui restoit encore à faire. Il montra tant de chagrin et de regrets, que Catherine crut que toutes les graces dont elle pourroit l'accabler ne seroient pas suffisantes pour le consoler d'un tel malheur. Entre autres indices de la supériorité réelle qu'il conservoit sur son rival, malgré sa défaveur apparente, celui qui étonna le plus la cour et la ville, fut de le voir continuer à occuper l'appartement

des favoris, qu'il ne céda à Sanadovski que lorsqu'il s'en fut fait arranger un autre plus voisin encore de celui de l'impératrice.

Cependant il parut céder un moment à la loi qui étoit ordinairement imposée aux favoris disgraciés, de voyager pour raison de santé, d'affaires ou de plaisir. Potemkin s'éloigna momentanément de Pétersbourg ; mais la manière dont il voyagea n'avoit rien qui sentît l'exil ni la disgrace. Il dirigea sa route vers son gouvernement, dans l'intention de le visiter et de s'assurer par lui-même de toutes les améliorations qu'il pouvoit y avoir à faire. Sa marche ressembla plutôt à celle d'un souverain qui parcourt ses États qu'à celle d'un sujet, et sur-tout d'un sujet disgracié. Il fut reçu par-tout en triomphe, et harangué comme s'il eût été l'empereur lui-même. A côté des marques d'honneur on lui prodigua les plaisirs et les fêtes, et par-tout il se montra insensible à ces témoignages d'un amour qu'il ne pouvoit pas se flatter d'avoir inspiré. Telle étoit l'originalité et la fierté de cet homme, que des hommages qui lui sembloient peu sincères, et ne prendre leur source que dans la croyance où l'on étoit qu'il jouissoit de la faveur unique de la souveraine, ne valurent de sa part que des dédains à ceux qui mettoient tant d'empressement à les lui rendre.

Après avoir parcouru et examiné assez superficiellement son gouvernement, il revint à Pétersbourg, et s'installa dans l'appartement du favori, comme s'il n'eût pas cessé de l'être. Catherine, pendant son absence, n'avoit pas osé le rendre à sa destination. Elle ne vit de moyen de le lui faire quitter, sans qu'il s'en irritât, que de lui donner pour demeure un palais semblable aux maisons impériales, et ce fut dans cette vue qu'elle acheta le palais d'Anitchkof. Potemkin, loin d'en témoigner la moindre reconnoissance, parut mécontent de l'ameublement de ce palais; et l'impératrice, toujours prévenante et alarmée de ses moindres mécontentements, lui fit don sur sa cassette de quatre-vingt mille roubles pour refaire cet ammeublement à neuf; mais il ne consacra point cet argent à l'usage indiqué. Après avoir continué encore quelque temps à occuper un appartement attenant à celui de la princesse, il s'établit enfin dans un hôtel voisin de l'ermitage. Ce fut là qu'il se fixa définitivement; et au moyen d'une galerie couverte qui formoit la communication de ce palais avec le palais impérial, il pouvoit y pénétrer à toute heure sans fixer l'attention du public: cette position lui donnoit aussi la facilité de recevoir secrètement l'impératrice. Cette princesse profitoit souvent

de cette commodité pour venir consulter sur des affaires importantes le ministre qui avoit toujours dans son cœur une préférence qu'expliquoit la ressemblance de leur caractère et la grandeur de leurs vues.

Potemkin s'étant réduit au rôle d'ami et de confident, Catherine ne craignit pas de lui avouer l'ennui que lui inspiroit déjà Sanadovski, et le désir qu'elle avoit de le remplacer par un homme plus aimable. Potemkin lui proposa un major de hussards, nommé Zoritz, qui fut aussitôt accepté. Catherine contente de la tournure, de l'esprit et des manières de ce nouvel amant, en témoigna sa reconnoissance à Potemkin par un don de cent mille roubles, et Zoritz en s'installant lui en donna autant, ce qui, depuis cette époque, passa en usage. Non seulement les favoris présentés par Potemkin acquittèrent avec plaisir et sans effort ce devoir de gratitude, mais ceux même qui furent choisis sans sa participation s'empressèrent d'acheter à ce prix sa bienveillance; car ils ne se croyoient assurés de leur poste qu'autant qu'ils étoient parvenus à ne pas lui déplaire.

A toutes ces sources de fortune, qui élevèrent bientôt celle de Potemkin plus haut que celle de beaucoup de souverains, se joignoient des

dons considérables que Catherine avoit pris l'usage de lui faire à certaines époques fixes, telles que celles de sa fête ou de son jour de naissance: ces présents n'alloient jamais moins qu'à la somme de cent mille roubles; et Potemkin, toujours audacieux et absolu dans ses prétentions, avoit si bien su convertir en droit ce qui ne devoit être que l'effet de la bonté de sa souveraine, qu'un jour, à l'anniversaire de sa naissance, l'impératrice mécontente de lui, ne lui ayant envoyé qu'un souvenir garni de brillants, du prix de trente mille roubles, au lieu du cadeau de cent mille qu'elle lui avoit fait les années précédentes, Potemkin manifesta si hautement son humeur, que Catherine, pour rétablir la bonne intelligence, lui envoya les cent mille roubles en lui laissant le bijou; de sorte que le ressentiment qu'elle avoit voulu témoigner lui coûta trente mille roubles en sus de ce qu'elle donnoit à l'ordinaire.

Lorsque Potemkin fut arrivé à ses fins par la voie la plus singulière qu'il fût permis de concevoir, et que dans l'accomplissement de son projet il eut manifesté que son ame réunissoit deux attributs qu'on auroit jugés incompatibles, l'énergie d'un ambitieux qui marche audacieusement au but de ses désirs, et la souplesse d'un courtisan qui ne dédaigne pour parvenir

aucune des ressources de la ruse et de l'intrigue; lorsque par son génie et son adresse il eut affermi sa fortune et son pouvoir, et acquis la considération qui convenoit à ses vues ultérieures, on le vit s'engager dans les affaires desquelles jusqu'à ce moment il s'étoit tenu assez écarté; et toujours original et entreprenant, il ne manqua pas d'apporter dans cette nouvelle carrière un système d'agrandissement, de réputation et de gloire dont l'éclat devoit rejaillir sur l'Empire autant que sur lui-même.

Dès-lors son histoire, liée à celle de son pays, acquiert un intérêt plus étendu, et son influence dans les affaires générales devient souvent décisive pour la Russie. Mais si Potemkin se montre grand et par instinct et par calcul, s'il étonne par la hauteur de ses projets et la manière hardie et bizarre tout ensemble dont il les exécute, la vérité historique exige de dire qu'il fut bien plus flatté de rendre la Russie imposante que de la rendre heureuse; que souvent occupé de passions particulières, il se livroit avec un redoublement d'activité aux affaires, ou les négligeoit avec une coupable indolence, suivant les rapports plus ou moins directs qu'elles avoient avec ses propres intérêts. Enfin, nous le dirons avec franchise, Potemkin fut grand, il fut sur-

prenant, mais il fut atteint du vice le plus funeste à la société, du vice qui prouve qu'on peut avoir l'ame forte sans qu'elle soit magnanime, l'égoïsme dans l'ambition.

Sur ces entrefaites, une circonstance indifférente en apparence et insignifiante au fond, qui exalta l'imagination de Catherine, et ne fit pas un effet moindre sur celle de son ministre, porta les vues de l'un et de l'autre sur le grand projet qui a déjà coûté tant d'efforts et de sang à la Russie, et ne leur permit plus d'avoir d'autre pensée que celle de l'accomplissement de ce dessein gigantesque.

L'impératrice qui, comme on le sait, étoit en correspondance avec Voltaire, lui ayant mandé la première grossesse de la grande-duchesse, le galant vieillard, pour répondre d'une manière agréable à la souveraine, lui annonça d'un ton solennel et prophétique que l'enfant à naître seroit un fils (1), un nouvel Alexandre, lequel marchant à grands pas dans la route ouverte par

(1) Effectivement, le premier enfant du grand-duc fut un fils qu'on nomma Alexandre. C'est celui qui règne aujourd'hui en Russie; et apparemment pour répondre aux présages de Voltaire sur son compte, et les accréditer, on fit une estampe de ce prince encore enfant, coupant le nœud gordien.

le génie de la Sémiramis du Nord, renverseroit l'empire des Turcs, leur arracheroit leurs usurpations, et rétabliroit les anciennes républiques de la Grèce.

L'impératrice, qui reçut cette prédiction avec enchantement, la communiqua à Potemkin ; celui-ci en fut également transporté. On peut affirmer que ce fut dès ce moment que la conquête de la Turquie d'Europe fut arrêtée entre Catherine et son ministre, et qu'ils se promirent de diriger désormais toutes leurs vues et leur politique vers cet objet. Jusque-là, et à dater du règne de Pierre-le-Grand, la Russie avoit fait la guerre aux Turcs avec le projet bien déterminé de s'agrandir à leurs dépens ; mais celui d'anéantir leur domination en Europe n'avoit pas encore été conçu par le cabinet de Pétersbourg. Ce hardi dessein étoit digne de Catherine et de Potemkin. La première n'y vit qu'un moyen de plus de satisfaire l'amour qu'elle avoit pour la gloire ; l'autre ne put s'empêcher d'y voir, assurent certains auteurs, l'espoir de se former une souveraineté de quelques débris du vaste empire dont il méditoit la ruine.

Les forces et les ressources de la Russie bien dirigées pouvoient suffire à l'exécution de cette grande entreprise. Sa position, le nombre, la

valeur et la discipline de ses soldats, l'esprit de ses généraux, la force et l'unité de son gouvernement; d'un autre côté la foiblesse, l'ignorance et l'imprévoyance des Turcs, les divisions intestines de cet État, la facilité d'y fomenter des troubles, l'opposition des sujets entre eux, tout concouroit à favoriser les vues de Catherine, et pouvoit en faire prévoir l'accomplissement. Les obstacles ne pouvoient donc naître des circonstances, mais de l'homme qui les dirigeoit, et c'est ici que le caractère de Potemkin fit échouer sans cesse ce que son esprit ne cessoit de concevoir et de désirer. Il formoit les plans les plus vastes, il combinoit avec art et sagacité les moyens d'exécution; puis, au moment d'agir, son indolence faisoit tout avorter; la moindre distraction l'écartoit de cette grande affaire; il en abandonnoit les détails à des subalternes; il suspendoit une décision sans motif, et manquoit le moment favorable. Cependant, au milieu de tous ces retards, il dissipoit les sommes qu'il s'étoit fait délivrer pour les préparatifs de l'entreprise; les obstacles s'accumulèrent, l'embarras des finances s'accrut, et le gouvernement se vit dans la nécessité d'opprimer les peuples par des impôts excessifs qui même ne suffirent pas. On fut obligé, pour se faire des ressources, d'en

venir à l'opération ruineuse de la création d'un papier-monnoie. C'est ainsi que les projets immenses conçus par Catherine se bornèrent à quelques médiocres conquêtes, utiles sans doute, et qui mettront ses successeurs à même de suivre ses plans, mais qui furent infiniment au-dessous de ce qu'elle vouloit et de ce qu'elle auroit pu faire. Les inconséquences de Potemkin ont fait dire que si Catherine avoit eu un autre ministre que lui, elle auroit chassé les Turcs de l'Europe. Toutefois n'est-il pas étrange de voir l'homme le plus chaud à saisir une idée, le plus opiniâtre à y persévérer quand elle lui plaisoit, le plus propre par sa vivacité et son exaltation à entraîner dans son opinion ceux qu'il avoit besoin de séduire, être en même temps l'homme le moins propre, par la variation et la paresse de son caractère, à conduire à sa fin ce qu'il avoit imaginé ? C'est un chapitre de plus dans l'histoire des contradictions de la nature humaine.

Pendant qu'on en étoit encore à agiter, à discuter ce projet dans le conseil intime de Catherine, il en fut présenté un autre dont l'exécution ne devoit pas du moins être fort onéreuse à la Russie, puisqu'elle ne devoit lui coûter ni un homme ni un écu. Frédéric II, roi de Prusse,

qui étoit toujours occupé du double objet de s'agrandir et de susciter des embarras à la maison d'Autriche, proposa à la Russie de s'emparer pour elle de la Finlande suédoise, si elle vouloit consentir à le laisser prendre, pour son propre compte, la partie de la Poméranie appartenant au roi de Suède; il offroit de dédommager ce monaque par la Norwège, et de donner au roi de Danemarck en échange de ces pays les villes maritimes de Custrin, Lubeck et Hambourg. En même temps il engageoit la Russie à faire un traité d'alliance avec la Porte, traité qui, pendant la guerre de Bavière où Joseph II étoit engagé alors, eût été de nature à inquiéter beaucoup les cours de Vienne et de Versailles. C'étoit là le véritable objet de Frédéric, et il ne présentoit à la Russie cet appât de l'acquisition d'une province suédoise que pour assouvir son ambition, et la détourner du projet qu'elle pouvoit avoir sur la Turquie. Mais il s'y prenoit dans un moment peu favorable, et Potemkin auquel il s'adressa pour faire réussir cette négociation, loin d'entrer dans les vues du monarque prussien, conçut au contraire de l'humeur en comparant un projet aussi mesquin avec les grands projets qu'il méditoit. Il fit partager cette mauvaise disposition à la souve-

raine, et lui persuada qu'il convenoit peu à sa gloire de suivre des plans conçus par les autres, et qu'elle ne devoit s'arrêter qu'à ceux dont elle étoit elle même la créatrice. Il n'en falloit pas tant pour décider Catherine. Elle ne vit que de l'inconvenance dans la proposition de Frédéric, et s'écria dans un moment d'humeur : *Cet homme, en vérité, prétend toujours me conduire.* Dès ce jour la Prusse perdit toute son influence, et il y a apparence que ce fut aussi à cette époque que fut décidé le projet d'alliance offensive et défensive entre les cours de Pétersbourg et de Vienne, traité qui fut si défavorable à la dernière (1).

On en revint alors avec plus de vivacité que jamais à l'idée favorite de la conquête de la Turquie. Potemkin ne s'occupa plus que des préparatifs de cette entreprise dont il paroissoit être l'ame comme il en étoit l'instigateur. On commença à donner aux Turcs toutes ces sortes d'inquiétudes qui sont les avant-coureurs d'une

(1) Catherine réunissoit aux qualités mâles des héros, et à la fermeté nécessaire à l'exécution des plus grands desseins, les caprices et les fantaisies d'une jolie femme. Elle se prévenoit quelquefois, et un premier jugement que la vivacité avoit dicté devenoit sans appel, et étoit la règle de sa conduite dans des occasions importantes.

rupture en forme. La Russie se permit plusieurs violations du dernier traité. Dès l'année 1778, plusieurs villes furent bâties dans le gouvernement d'Azof (1), entre autres celles d'Ekaterinostof sur les frontières de la Crimée, de Kerson sur la mer Noire, et de Maninpol, desquelles on fit des places fortes et des dépôts d'armes; ce qui pouvoit inquiéter doublement les Turcs pour la sûreté de leurs frontières et pour leur commerce. En même temps on soutint assez ouvertement contre leur autorité les Grecs et les Arméniens répandus dans la Crimée, et l'on excita même l'émigration de ces peuples par l'espoir de la liberté et d'autres avantages. Beaucoup d'entre eux vinrent habiter les nouvelles villes, et le nom russe en imposoit tellement depuis la dernière guerre, que le khan de Crimée n'osa pas retenir ses sujets.

Par la paix conclue en 1774 entre les Turcs et la Russie, l'influence de celle-ci avoit pro-

(1) L'impératrice Catherine II a bâti deux cent cinquante villes; mais dans ce nombre la plupart ne peuvent se comparer qu'à de gros bourgs de France. Néanmoins, dans un pays dont la population augmente tous les jours, elles peuvent prendre de l'accroissement, et cette quantité prodigieuse de fondations est un phénomène qui illustrera à jamais le règne de cette grande souveraine.

curé une certaine indépendance aux Tartares de la Crimée et du Kuban; elle avoit obligé le divan à leur concéder plusieurs privilèges; et leur khan en avoit été si satisfait, qu'il avoit envoyé à cette époque un ambassadeur à Pétersbourg pour témoigner sa reconnoissance à l'impératrice.

C'étoit sans doute une saine politique de la part de la Russie d'avoir augmenté du même coup le nombre de ses amis, et diminué celui de ses ennemis; mais elle ne s'en tint pas à l'observation stricte du traité qui lui donnoit cet avantage. Tantôt elle formoit des prétentions nouvelles sur le commerce de la mer Noire, tantôt elle s'immisçoit dans les arrangements des princes tributaires du grand-seigneur avec leur suzerain; elle exigeoit des dédommagements en faveur des peuples de la Valachie et de la Moldavie pour les maux que leur avoit causés la guerre; elle appuyoit les Tartares de Crimée dans la prétention d'élire un khan de leur choix sans la confirmation de la Porte; enfin elle élevoit des difficultés sur les limites qui avoient été convenues entre les deux Empires, et ce dernier genre de chicane étoit entre autres favorable à ses vues ultérieures, en ce qu'il la mettoit dans le cas d'envoyer des troupes pour sou-

tenir ses droits vrais ou prétendus. Ce fut sous ce prétexte que Potemkin mena, en 1778, un corps d'armée sur les frontières de la Crimée; mais le véritable objet de cette mesure hostile étoit de favoriser l'émigration des chrétiens grecs, et de soutenir le khan Sahip-Guerai (1); que la Russie venoit de placer à la tête des petits Tartares. Sur le mécontentement que témoigna la cour ottomane de tant d'attentats, la Russie proposa de nommer des plénipotentiaires pour expliquer les articles du dernier traité *qui paroissoient être litigieux*. Quelque extraordinaire que pût être cette interprétation sur des points déjà convenus et longuement discutés, la Porte, par crainte, ou foiblesse, ou amour de la paix, y consentit.

La suite de ces explications fut que l'on ajouta plusieurs articles au traité, dont les principaux portoient que le grand-seigneur ne conserveroit sur les Tartares de la Crimée que la puissance spirituelle, comme chef de la religion mahométane; qu'il reconnoîtroit le nouveau khan Sahip-

(1) C'étoit le même qui étoit venu en ambassade à Pétersbourg de la part de l'ancien khan, son parent, et c'est aussi le même qui a fait postérieurement à la Russie la cession de ses États.

Guerai élu par ces peuples ; qu'il ne gêneroit point l'exercice de la religion grecque en Valachie et en Moldavie; enfin, qu'il concèderoit à la Russie les mêmes privilèges de commerce et de navigation sur la mer Noire, qu'il accordoit aux nations les plus favorisées et les plus anciennement alliées de la Porte. A ces conditions (qui furent rédigées par Potemkin, et qu'il fit signer aux plénipotentiaires ottomans), la Russie promit de retirer ses troupes des frontières de l'Empire turc.

Le khan des Tartares envoya alors à Pétersbourg une seconde ambassade, qui fut reçue comme la première avec un appareil imposant de grandeur. Le chancelier répondit au nom de l'impératrice à la harangue du Tartare, et releva avec emphase le prix infini des bienfaits dont la Crimée étoit redevable à sa souveraine.

Pendant que toutes ces affaires se traitoient, la guerre de la succession de Bavière entre l'Autriche et la Prusse duroit encore. Elle pouvoit se prolonger plus long-temps que ne le désiroient les cours belligérantes. Elles crurent donc devoir, au moment d'ouvrir la campagne de 1779, recourir chacune de leur côté à la médiation de la France et de la Russie. Les cabinets de Vienne et de Berlin travaillèrent avec un em-

pressement égal à former une alliance avec l'impératrice, et, pour y parvenir, chacun sentit qu'il falloit avoir le favori dans ses intérêts. La difficulté étoit de le gagner. Au degré de pouvoir, de richesse et d'honneurs où il étoit parvenu, il paroissoit difficile de l'éblouir par aucune proposition. On croit cependant que le prince de Kaunitz osa lui offrir une somme considérable. Frédéric, plus économe, se servit d'un autre moyen de séduction : croyant avoir pénétré que Potemkin avoit des vues sur la Courlande, il lui fit offrir de négocier auprès de la cour de Pologne pour le mettre en possession de ce duché, promettant de donner des dédommagements au duc dans ses États de Silésie. Potemkin fut d'abord tenté ; mais comme il avoit des projets qui le flattoient davantage, et dont le but étoit de se créer une souveraineté indépendante, il résolut enfin de faire observer à la Russie dans cette guerre le rôle de spectatrice neutre, et c'est celui que choisit l'impératrice à son instigation. Mais cet ambitieux, qui semble avoir été occupé alors de la chimère de se fonder une principauté dans la Grèce, se repentit dans la suite d'avoir négligé la proposition du roi de Prusse. Il sentit que s'il eût accepté le duché de Courlande, aidé de l'argent

et des troupes de la Russie, rien ne lui eût été plus facile que de s'ériger un État considérable aux dépens de l'impuissante Pologne. Il dit depuis à quelques uns de ses confidents : « Si « j'avois accepté la Courlande, il ne m'eût pas « été difficile d'obtenir la couronne de Pologne, « puisque l'impératrice pouvoit alors destituer « le roi en ma faveur, et que sans doute elle y « eût consenti. »

L'année 1780, Potemkin imagina qu'il étoit convenable que l'impératrice visitât ses nouvelles acquisitions en Pologne, ou plutôt il donna ce prétexte à son voyage, lequel avoit pour motif réel de ménager à cette princesse une entrevue avec l'empereur Joseph II, qui, prévenu de son côté, avoit consenti avec joie à faire la moitié du chemin. Les deux souverains se rencontrèrent effectivement à Mohilof, et ce fut là qu'ils prirent entre eux l'engagement d'attaquer ensemble l'Empire ottoman, de partager les conquêtes qu'ils feroient dans le nord de la Turquie, et de rétablir les républiques grecques. Catherine, qui sentoit qu'elle avoit besoin de la coopération de l'Autriche pour l'issue de sa grande entreprise, promit à Joseph de lui céder la Valachie tout entière, et de l'aider ensuite contre le roi de Prusse dans l'af-

faire de la Bavière, qui tenoit fort à cœur au monarque autrichien.

En se séparant de lui à Mohilof, l'impératrice l'engagea à visiter la Russie. Ce prince prit effectivement la route de Moscou en même temps que Catherine reprenoit celle de Pétersbourg; et bientôt après il se rendit dans cette dernière ville, où l'on mit la dernière main au traité ébauché en Pologne. Joseph entra avec chaleur dans le projet de Catherine, et travailla lui-même au plan de la première campagne: cette circonstance peu connue n'en est pas moins certaine. Cependant il conseilla de retarder encore la déclaration de guerre, et sans doute il appuya son opinion de raisons fortes, puisque Catherine et Potemkin, malgré leur impatience, s'y rendirent l'un et l'autre.

Le roi de Prusse, pour essayer de contrebalancer l'influence qu'il se doutoit que Joseph avoit acquise à la cour de Russie pendant le séjour qu'il y avoit fait, envoya à Pétersbourg le prince héréditaire son neveu peu après que l'empereur en fut parti. On donna au jeune prince des fêtes aussi brillantes qu'au monarque; mais il fut aisé de voir, par le genre de procédés qu'on eut à son égard, combien on mettoit de différence entre l'intérêt réel qu'on portoit aux

deux cours. Le prince héréditaire de Prusse ne prolongea pas son séjour en Russie, et l'on crut remarquer qu'il la quittoit un peu mécontent.

Différentes affaires occupèrent le loisir que laissoit le retard qu'on avoit jugé à propos de mettre à l'expédition de Turquie. La guerre de l'indépendance des Américains entre la France et l'Angleterre étoit dans toute sa chaleur. Les puissances du nord, pendant la durée de cette guerre, convinrent d'adopter une neutralité armée dont la cour de Russie avoit donné le projet (1), et à laquelle tous les princes de l'Europe furent invités de prendre une part plus ou moins directe, plus ou moins active, suivant leur position. Quoique Potemkin eût travaillé conjointement avec Catherine à cette affaire im-

(1) Quoique Catherine II se donnât pour avoir conçu la première le projet de la neutralité armée, l'on ne peut disconvenir que le plan ne lui en ait été présenté par l'ambassadeur de Suède, de la part de Gustave III; mais l'équité veut que l'on remonte encore plus haut pour découvrir la vraie source de ce projet, si digne d'un homme d'état. L'inventeur est M. de Vergennes, qui, connoissant l'orgueil de Catherine, le lui fit offrir par l'entremise des ambassadeurs de Suède et de Danemarck, d'une manière assez ingénieuse pour qu'elle pût, dans la suite, se permettre de s'en nommer la créatrice, sans avoir l'air de blesser la vérité.

portante, l'Angleterre, qui trouvoit la neutralité armée contraire à ses intérêts, ne désespéra pas d'en détourner l'impératrice en gagnant son ministre favori, et le chevalier Harris (depuis lord Malmesbury) reçut ordre de sa cour de conduire cette intrigue, pour l'heureuse issue de laquelle le ministère anglais consentit à employer telle somme que l'ambassadeur jugeroit convenable (1). Il réussit effectivement à faire entrer le prince dans les vues de l'Angleterre; mais, soit que celui-ci ne mît pas assez de chaleur dans les raisons qu'il allégua à l'impératrice pour lui faire changer sa première résolution, soit que Catherine, flattée d'être considérée en Europe comme la créatrice d'un projet que l'on

---

(1) Un ministre d'une cour intéressée à la neutralité armée, questionnant le comte de Panin, avec lequel il vivoit en intimité, sur les négociations relatives à cette affaire, et les obstacles qu'apportoit l'Angleterre à ce traité entre les cours neutres, lui dit dans la conversation qu'il croyoit être sûr que Potemkin avoit reçu cinquante mille livres sterlings pour prendre les intérêts de l'Angleterre. Croyez-vous, répondit le comte Panin, que cinquante mille livres sterlings soient une somme suffisante pour gagner Potemkin? Sur cette réponse, l'ambassadeur prit de nouvelles informations et apprit que l'Angleterre avoit sacrifié des sommes énormes pour parvenir à son but.

vantoit beaucoup, crût qu'il étoit de son honneur d'en maintenir l'exécution, l'éloquence de Potemkin échoua contre la fermeté de la souveraine. La neutralité armée eut lieu, et le ministère anglais perdit ses soins et son or, qui, assure-t-on, resta entre les mains de Potemkin, sans qu'il ait jamais été fait mention de ces sommes dans les comptes rendus au parlement.

Ce ministre tout puissant essuya encore cette même année un échec à son crédit. Catherine donna la place de favori, vacante par le renvoi de l'infidèle Korsakof (1), à Lenskoi, simple chevalier garde, d'une figure aussi belle qu'intéressante. Ce choix se fit sans consulter Potemkin. Celui-ci, furieux contre le nouveau favori, de ce qu'il appeloit son audace de s'être installé sans son aveu, ne consentit à s'apaiser que lorsque Lenskoi, bien conseillé par ses amis, se soumit à lui faire des avances, et joignit à cette démarche l'hommage d'une somme de deux cent mille roubles. A ce prix, Potemkin s'engagea

(1) Le favori Korsakof devint amoureux de la comtesse Bruce, dame d'honneur de l'impératrice. Catherine les surprit un jour dans sa propre chambre, et eut des preuves non équivoques de leur intimité : elle se contenta de les éloigner tous deux de Pétersbourg.

à ne point troubler des amours qui intéressèrent bientôt vivement le cœur de la souveraine. Lenskoi est celui de ses favoris qu'elle a le plus tendrement aimé ; elle le perdit au bout de quatre ans par une maladie de langueur, et donna à sa perte des regrets qui frappèrent tous ceux qui en furent les témoins.

Comme on ne cessoit de s'occuper à Pétersbourg et à Vienne du grand projet de porter, de concert, le dernier coup à la puissance ottomane en Europe, il y avoit à ce sujet des conférences tenues à Pétersbourg pour la rédaction définitive des articles du traité qui devoit unir les deux cours impériales. Tout à coup ces conférences furent rompues ; on en donna pour prétexte qu'on n'avoit pas pu s'accorder sur l'étiquette à observer entre les plénipotentiaires des deux cabinets. La vérité est que Potemkin étoit mécontent de Joseph II, qui depuis son retour à Vienne avoit paru se refroidir de son premier zèle à seconder les vues de la Russie. Ce prince formoit tous les jours quelques prétentions nouvelles, et ne promettoit pas des secours proportionnés aux demandes importantes qu'il faisoit ; mais comme il craignoit la mauvaise humeur de la Russie, lorsqu'il vit qu'elle se manifestoit par la rupture des conférences, il se montra disposé

à se relâcher de ce qu'il avoit d'abord exigé, et témoigna qu'il étoit prêt à tous les sacrifices pour maintenir la bonne intelligence entre lui et le cabinet de Pétersbourg. Il saisit cette occasion de renouveler l'invitation qu'il avoit déjà faite au grand-duc de se rendre à Vienne, et de commencer par cette capitale la tournée que ce prince projetoit de faire en Europe.

Potemkin, à qui Joseph s'adressa pour obtenir de Catherine son aveu au voyage de son fils, crut devoir appuyer cette demande de son crédit auprès de l'impératrice. Il savoit que le grand-duc blâmoit le projet de guerre contre la Turquie, et peut-être plus encore l'alliance avec l'Autriche. Le goût décidé de ce prince pour les exercices militaires et la précision des évolutions, lui donnoit une estime particulière pour le roi de Prusse Frédéric II, dont le premier mérite sans doute n'étoit pas d'avoir perfectionné les manœuvres de ses troupes; mais le grand-duc, incapable de s'élever à la hauteur de l'homme extraordinaire qui gouvernoit la Prusse, l'admiroit dans ce qui étoit à sa portée, et auroit voulu que la politique de la Russie fût réglée sur son inclination particulière. Il n'avoit pas dissimulé son désir de voir l'impératrice sa mère préférer l'alliance de la Prusse à celle de l'Au-

triche. Son crédit étoit assurément bien éloigné de pouvoir décider cette préférence ; mais Potemkin jugea néanmoins qu'il étoit d'une sage politique de rallier toutes les opinions à un projet dont l'exécution demandoit le concours de toutes les forces de la Russie. Il pensa que le séjour de Vienne, et la réception brillante qu'on ne manqueroit pas de lui faire, étoit ce qu'il y avoit de plus propre à ramener à cette idée le grand-duc, dont l'opinion, comme héritier du trône, ne pouvoit jamais être tout-à-fait indifférente. En conséquence, le voyage de ce prince fut résolu, et il partit avec la grande-duchesse son épouse au mois de septembre de l'année 1781.

Pendant son absence il arriva un de ces évènements qui prouvoient tout à la fois la puissance de Potemkin et le danger de l'offenser. Le grand-duc en quittant Pétersbourg avoit de bonnes raisons pour désirer d'être tenu au courant de tout ce qui s'y passeroit dans l'intervalle de temps qu'il en seroit éloigné. Le prince Alexandre Kurakin (1), son ami le plus dévoué, qui devoit

(1) Les Kurakin descendent des Jagellons, et sont, par leur naissance et par leur mérite, au nombre des seigneurs les plus distingués de Russie. L'attachement du prince Alexandre pour le grand-duc le força de se tenir

l'accompagner dans ses voyages, engagea le brigadier Bibikof, qu'il connoissoit pour un zélé partisan du prince, à entretenir une correspondance suivie avec lui. Le prince Kurakin et Bibikof savoient très bien que la voie de la poste n'étoit pas sûre pour un tel commerce de lettres, puisque non seulement on décachetoit au bureau celles des particuliers, mais même quelquefois les paquets des ambassadeurs. Ils convinrent donc que Bibikof enverroit ses dépêches au grand-duc par des courriers particuliers, n'imaginant jamais qu'on iroit faire l'outrage à l'héritier du trône de les arrêter : ils n'avoient pas la juste mesure de l'audace de Potemkin. Le premier courrier fut intercepté ; le trop confiant Bibikof avoit parlé de tout sans aucun ménagement, et principalement de Potemkin lui-même. Celui-ci n'hésita pas à faire arrêter Bibikof et à le traduire devant une commission qu'il nomma pour le ju-

---

éloigné de la cour pendant le règne de Catherine. Il en fut amplement dédommagé par le crédit brillant dont il jouit sous Paul, et qui lui a été conservé sous Alexandre. Le prince Alexis Kurakin, son frère, est éloigné des affaires et mériteroit d'y être rappelé ; c'est un des hommes de Russie qui a la connoissance la plus approfondie de son pays, et qui seroit le plus à même de le servir dans l'administration.

ger. Cette commission s'acquitta de sa charge ; l'espèce de crime de Bibikof n'étant pas de nature à mériter une peine sévère, il fut exilé à Astracan, où il mourut quelque temps après. Cet exemple suffit du moins à l'absolu Potemkin pour effrayer les indiscrets, et selon toute apparence le grand-duc ne trouva personne d'assez hardi pour remplacer le correspondant qu'il avoit perdu.

Cependant le favori étoit occupé lui-même d'un voyage dont le résultat pouvoit être d'une haute importance pour les intérêts de l'Empire. Il étoit fréquemment question dans le conseil de Catherine d'aviser aux moyens de peupler les provinces que les Turcs avoient cédées à la Russie par le traité de Kainardji. Déjà de grandes sommes avoient été mises à la disposition de Potemkin pour cet objet ; mais sa négligence avoit toujours retardé l'emploi des moyens qui lui avoient été fournis, et sa prodigalité avoit fini par les épuiser. Enfin dans cette année (1782) il reprit ce projet avec l'ardeur qu'il mettoit aux choses dans le premier moment où elles remplissoient son imagination. Il fit passer dans le gouvernement d'Azof une centaine de familles qu'il tira de divers cantons de l'Allemagne et de la Livonie, province la plus populeuse et la plus florissante de l'Empire russe. Il fit transporter dans

le même gouvernement, pour l'usage de ces familles, des matériaux pour bâtir, du bétail pour le labour et la consommation, des grains, du fer, et en général tout ce qui étoit utile à la fondation de ces colonies, et ce qui pouvoit servir à former et mettre en activité les fabriques les plus nécessaires aux besoins de ces sortes d'établissements. Potemkin n'épargna ni soins ni argent pour parvenir au but qu'il se proposoit, de rendre ces nouvelles provinces florissantes. Si l'espoir des colons fut souvent déçu, si l'on manqua en plusieurs points aux promesses qui leur avoient été faites, ce fut la faute des agents du ministre, et non pas la sienne. Pour mieux s'assurer que ses ordres avoient reçu leur exécution, et en même temps pour examiner par lui-même l'état de ces contrées limitrophes de la Turquie, et par cette raison même si importante d'après les idées qui occupoient alors le cabinet de Pétersbourg, Potemkin demanda et obtint de l'impératrice la permission d'y faire une tournée, et de s'arrêter quelque temps à Kerson. Catherine avec sa générosité ordinaire lui assigna trois cent mille roubles pour ce voyage. Il partit au mois de septembre de l'année 1782.

A peine fut-il arrivé, qu'il s'appliqua avec la plus grande ardeur aux négociations qui exis-

toient déjà avec les chefs des hordes tartares de la Crimée et du Kouban. Ces négociations, déjà entamées par les commissaires russes et suivies avec plus ou moins d'activité, avoient pour objet d'engager les khans de ces contrées à se soumettre volontairement à l'obéissance de la Russie, qui dès-lors étoit devenue pour lui une protectrice si puissante et si redoutable, que ce n'étoit plus une bien grande concession de leur part, que de la reconnoître tout-à-fait comme leur souveraine. Ces considérations, jointes aux menaces, aux promesses, à la corruption, et enfin l'arrivée de nombreux renforts de troupes, qui, sur les ordres de Potemkin, vinrent soutenir ses demandes, et leur donner un nouveau poids, déterminèrent les chefs des hordes; ils promirent d'être dociles, et Potemkin retourna à Pétersbourg avec la satisfaction d'avoir acquis à la Russie la conquête la plus importante pour sa sûreté actuelle et sa prospérité future, sans avoir versé une goutte de sang.

Il ne s'agissoit plus que de prendre légalement possession de ces provinces, et de faire sentir aux peuples qui les habitoient, et à toute l'Europe, les raisons péremptoires qu'on avoit eues pour se décider à cette démarche: c'est ce que fit Catherine dans un manifeste, à la rédaction

duquel Potemkin eut la plus grande part. Il y étoit dit en substance : « Que l'impératrice, tou-
« jours pénétrée d'un esprit de modération, avoit
« cru devoir assurer l'indépendance de la Cri-
« mée par le dernier traité de paix, quoiqu'il
« lui eût été facile de réunir alors à ses États une
« contrée que ses armées occupoient ; mais que
« le désir de faire quelque chose d'agréable à la
« Porte ottomane, et de cimenter les liens de
« l'amitié qu'elle venoit de renouer avec elle,
« l'avoit déterminée à se désister de toutes pré-
« tentions à cet égard ; que cependant elle voyoit
« aujourd'hui avec douleur qu'on avoit cherché
« à susciter de fâcheuses impressions parmi les
« peuples de Crimée contre le nom russe ; qu'on
« avoit profité de l'inquiétude naturelle à ces
« peuples pour les exciter à des rébellions qui
« avoient forcé sa majesté impériale à des envois
« dispendieux de troupes, et avoient entraîné la
« perte d'un grand nombre de ses plus braves
« guerriers ; qu'en conséquence, pour éviter à
« l'avenir l'effusion du sang, assurer les fron-
« tières de son Empire et la tranquillité de ses
« sujets, mettre un terme aux intrigues dont
« l'issue inévitable seroit d'occasionner une nou-
« velle rupture entre elle et le divan, pour
« comprimer enfin l'audace et l'esprit d'agitation

« des peuples qui ne savoient pas se renfermer « dans les bornes d'une sage indépendance, sa « majesté impériale croyoit devoir réunir défini- « tivement à ses Etats la presqu'île de Crimée, « l'île de Taman et le Kouban, et les assimiler « aux provinces de son Empire. »

Ce manifeste fut répandu à Pétersbourg le 10 avril 1783, le même jour que Potemkin, voulant mettre la dernière main à son ouvrage, partit pour l'armée après un court séjour dans la capitale. Aussitôt qu'il y fut arrivé il reçut l'hommage de Sahip-Guerai, ce même khan que la protection de la Russie avoit fait élire quelques années avant, et qui vendit alors une souveraineté qui ne lui appartenoit pas en propre (1). Assuré de ce chef principal et de la plupart des autres, Potemkin fit déclarer aux peuples la volonté de sa souveraine, et chercha à leur persuader, par le moyen de ses émissaires, de se soumettre volontairement. Cependant les troupes pénétrèrent en Crimée en même temps que les agents du

(1) On lui promit une pension de deux cent mille roubles qu'on ne lui paya pas long-temps. Ce malheureux descendant de Tchingiskhan se retira en Moldavie, d'où, par ordre du grand-seigneur, il fut enlevé, transporté à Rhodes, et étranglé.

général en chef, prêtes à appuyer les sollicitations de ceux-ci, et à terminer par la force ce que la séduction ne pourroit pas achever. Le moyen étoit sans doute immanquable. Les peuples de Crimée prêtèrent serment aux différents lieutenants-généraux de Potemkin, et l'heureux ministre s'empressa de mander à sa souveraine qu'une détermination libre et spontanée avoit mis à ses pieds des hordes jusqu'alors indomptables, et l'avoit faite reine de Tauride (1).

Malheureusement ces assertions flatteuses furent bientôt démenties par l'évènement. Plusieurs des cherfs subalternes des Tartares, qui n'avoient pas participé à la corruption des principaux, et qui frémissoient de se voir sous le joug de la Russie, se réunirent lorsque les troupes russes furent en partie retirées de leur pays, se concertèrent entre eux, convinrent de secouer un tel joug, et de tomber plutôt sous la domi-

(1) Il est vraiment étonnant qu'aucun prince d'Europe ne se soit opposé à cette facile conquête. L'impératrice marqua spécialement à Joseph II sa reconnoissance pour l'indifférence avec laquelle il en avoit été témoin ; elle n'eut pas lieu d'être moins contente de la France, et elle gratifia M. de Saint-Priest, ambassadeur de cette puissance à Constantinople, du cordon de Saint-André, avec une plaque enrichie de magnifiques diamants.

nation des Turcs que de rester sous celle des Russes et des chrétiens. Il y eut un soulèvement en Crimée; mais Potemkin n'étoit pas homme à abandonner ainsi son ouvrage à la discrétion de quelques rebelles. Il ne tarda pas à être instruit de ce qui se passoit, et écrivit aussitôt de Pétersbourg à son cousin Paul Potemkin, sur le dévouement, l'activité et la vigueur duquel il comptoit, d'aller promptement réduire les Tartares à quelque prix que ce fût; il lui donna carte blanche et mit des forces nombreuses à sa disposition. Paul s'acquitta de sa commission aussi bien que son cousin l'avoit prévu, et trop bien même au gré de l'humanité, si l'on veut croire tout ce qui s'est dit sur cette expédition. Il dissipa les rebelles et fit arrêter et exécuter un grand nombre de Tartares de tout âge et de tout rang. Une foule d'autres, pour se soustraire au châtiment certain qui les attendoit, s'enfuirent de leur patrie, et, par ces procédés terribles, la possession de la Crimée fut affermie entre les mains des Russes; mais ils régnèrent à peine sur la moitié de la population que cette presqu'île renfermoit avant la conquête.

Ce résultat sans doute est effrayant, et rarement la morale en obtient d'autre quand elle veut calculer avec la politique. Mais si n'ayant égard

qu'aux résultats subséquents de celle-ci, et portant sa vue dans l'avenir, on apprécie en grand et dans ses rapports les plus étendus le service que Potemkin a rendu à son pays par la conquête de la Crimée, on conviendra que jamais sujet ne mérita mieux de son souverain, ni individu de ses compatriotes. Si la Russie est désormais inattaquable au midi et à l'orient ; si ses plus belles provinces sont assurées de cultiver en paix les dons précieux que leur a prodigués la nature ; si la population, les manufactures, le commerce peuvent y fleurir avec sécurité ; si toutes les côtes de la mer Noire voient flotter son pavillon en dominateur ; si Constantinople tremblante devant elle doit tôt ou tard reconnoître ses lois ; si la délicieuse Asie, la féconde Géorgie, la Perse plus belle, plus variée et plus riche encore, deviennent une fois ou ses provinces ou ses tributaires ; la Russie devra ces immenses avantages à Potemkin, qui, par la conquête de la Crimée, l'a garantie des incursions des Tartares, l'a délivrée de son plus grand fléau et de son plus redoutable ennemi, en même temps qu'il lui a donné une position unique pour étendre sa puissance et sa navigation.

On a beaucoup parlé des massacres et des exécutions qu'il a fait faire en Crimée, pour sou-

mettre les Tartares qui ne pouvoient pas s'habituer au nouveau joug; mais, comme je l'ai déjà fait pressentir, tout cela n'a pas manqué d'être fort amplifié. Lorsqu'on voit un homme aussi violent, aussi absolu, aussi prompt dans ses volontés, et qui disposoit d'une aussi grande puissance que Potemkin, employer des moyens doux, adroits et conciliants pour opérer le changement qu'il méditoit, il prouve par cela même qu'il n'étoit pas avide de verser du sang. Il ne tenoit qu'à lui d'en répandre; et s'il l'a ménagé dans cette circonstance, pourquoi l'auroit-il prodigué, ou auroit-il permis qu'on le prodiguât par la suite? Il est donc plus que probable qu'il n'a fait couler que celui qui étoit malheureusement indispensable au maintien de sa conquête.

On a exagéré de même l'émigration des Tartares. Dans le premier moment, ces peuples qui se transportent avec tant de facilité, ces peuples inconstants, inquiets, superstitieux, qui craignoient qu'on n'attentât à leur religion, s'enfuirent en assez grand nombre de leur patrie. Peut-on comparer une semblable désertion à une émigration d'Allemands, de Français ou d'Anglais? Il faut des persécutions cruelles pour faire abandonner ses foyers au propriétaire, agriculteur ou commerçant, membre d'une société civi-

lisée, et qui est habitué à en goûter les charmes : il ne faut qu'un peu d'inquiétude, d'ennui, de dégoût pour porter subitement le Tartare à trois cents lieues de chez lui. D'ailleurs on a été frappé de l'émigration de la Crimée, qui s'est faite en masse, et l'on n'a pas fait attention au retour continuel des familles, qui, voyant que leur pays est loin d'être devenu un enfer, y rentrent journellement l'une après l'autre.

Nombre d'auteurs, assez tristes plaisants, ont prétendu jeter du ridicule sur les premières fondations de colonies et de villes faites par Potemkin dans le gouvernement d'Azof et dans la Crimée; mais quand il seroit vrai que, dans l'origine, ces établissements eussent été aussi chétifs qu'on les a dépeints, est-il donc possible, dans ce genre, de tout faire à la fois? nous disons plus, est-il possible d'y rien faire avec rapidité? Il n'y a pas un homme éclairé et réfléchi qui ne sache le contraire : ces sortes de conceptions n'en sont pas moins admirables. Les germes des plantes se développent, fructifient et finissent par devenir bien différents de ce qu'ils étoient lorsqu'on les a mis en terre : n'en doit-on pas toujours la reconnoissance à la première main qui les a plantés? D'ailleurs la preuve de ce que nous avançons est acquise aujourd'hui. Qu'on considère les

villes de Kerson et d'Odessa, et sur-tout la dernière, depuis qu'un étranger du mérite le plus distingué, qui a fait de la Russie sa patrie adoptive, a été chargé de l'administration et de la prospérité de cet important gouvernement.

Potemkin se montre donc ici à nos regards sous un tout autre aspect que dans le premier période de sa vie. Sans doute ce personnage bizarre, mélange de tant de grandes qualités et de si grands défauts, étoit fastueux, prodigue, vain, despote, insolent par principe et par caractère; il ne ménageoit personne, pas même sa souveraine, se livroit à des excès qui pour lui n'étoient en quelque sorte que le train habituel de la vie, tant sa constitution étoit robuste, négligeoit quelquefois les affaires pour s'abandonner à l'indolence la plus répréhensible; mais aussi quelle hauteur d'ame et quelle énergie! quelle étendue d'idées! quelle activité quand il s'agissoit sur-tout de faire quelque chose de grand! Quel amour pour cette même souveraine, dont la gloire lui étoit si chère, et pour son pays, qu'il avoit singulièrement à cœur de rendre illustre et formidable! Potemkin étoit né pour un rang supérieur; il vouloit être le maître; dès qu'il l'a été, il a fait de grandes choses: il en a conçu de plus grandes encore, et ce ne sont peut-être que les vices de son

pays et de son éducation, et point du tout ceux de son caractère et de son esprit qui l'ont empêché de les exécuter. Son génie plaisoit à Catherine, et étoit en tout conforme à celui de cette femme étonnante. Voilà la source de son crédit constant auprès d'elle; il ne faut nullement la chercher dans des intrigues que Potemkin ne se donnoit la peine d'imaginer et de conduire, que comme des moyens accessoires ou comme des passe-temps, et qui avoient leur principe dans la bizarrerie de son humeur bien plus que dans la croyance qu'elles pouvoient être utiles à sa fortune.

CHAPITRE III.

Le traité d'alliance entre la Russie et l'Autriche se conclut. Catherine s'assure de la neutralité de la Suède dans la guerre qu'elle projette de faire à la Turquie. Potemkin met tout en œuvre pour provoquer cette guerre et en assurer le succès. Il est fait président du conseil de la guerre, et reçoit en argent des dons considérables. Changement qu'il opère dans l'organisation de l'armée russe. Il échoue dans une négociation relative aux affaires d'Allemagne. Il s'occupe de la population du pays nouvellement conquis, et il est accusé de dilapidation sur les fonds qui lui sont confiés pour cet objet. On forme un complot à la cour pour le perdre dans l'esprit de l'impératrice. Il triomphe de ses ennemis, et devient plus puissant que jamais. Il décide Catherine à visiter ses nouvelles possessions au midi de son Empire, et fait pour ce voyage des préparatifs immenses.

POTEMKIN ne doutoit pas que la prise de possession de la Crimée, par un procédé aussi illégal

que celui qu'on avoit employé pour cette usurpation, ne dût décider la guerre avec la Turquie. Il jugea donc qu'il étoit temps de reprendre avec une nouvelle activité les négociations suspendues avec la cour de Vienne, et de conclure enfin le traité d'alliance offensive et défensive, qui, en assurant l'exécution du projet d'enlever aux Ottomans leur puissance en Europe, devoit assurer en même temps aux deux puissances agissantes une part immense dans cette riche dépouille. La Russie, pour déterminer Joseph II, n'hésita pas à lui promettre de favoriser de tout son pouvoir le projet d'échange avec la Bavière, et d'appuyer l'élection de son neveu à la dignité de roi des Romains. A ce prix l'alliance fut bientôt convenue et le traité signé à la satisfaction des deux cours (1). On ne manqua pas de publier la nouvelle de cette alliance, de manière à donner le change à la Turquie, qui cependant put comprendre qu'elle y étoit fortement intéressée.

(1) Ce traité ne fut pas imprimé, et l'on dit aux ambassadeurs étrangers qu'il n'étoit qu'un renouvellement des anciens traités. Le roi de Prusse fit demander par son ambassadeur à Vienne si les articles secrets de celui de 1746 y avoient été insérés. La question parut étonner, et resta sans réponse.

Il étoit essentiel à la Russie, au moment où elle se disposoit à une guerre qui alloit employer toutes ses forces, de se mettre en sûreté du côté d'un ennemi moins redoutable par sa puissance que par sa proximité, son courage et ses prétentions. Potemkin, qui conçut ce qu'on pouvoit avoir à craindre du roi de Suède et d'une invasion qui menaceroit la capitale même, écrivit de l'armée à l'impératrice de ne rien négliger pour s'assurer du repos de ce voisin ambitieux et entreprenant.

Catherine, qui sentoit comme son ministre de quelle importance il étoit de se procurer du côté du nord une parfaite tranquillité, jugea qu'une entrevue avec le roi de Suède étoit le meilleur moyen de s'entendre avec lui. Elle écrivit à ce monarque, qu'étant dans l'intention de visiter sa province de Finlande, elle pousseroit avec plaisir son voyage jusqu'aux frontières de Suède, et qu'elle l'engageoit à venir l'y joindre, pour traiter directement avec elle de leurs affaires mutuelles; elle indiquoit à Gustave la ville de Friederichsham comme le lieu le plus propre à l'entrevue.

L'impératrice paroît avoir alors ignoré qu'elle avoit été prévenue auprès de ce monarque par la cour ottomane, qui non seulement avoit fait

sentir à Gustave tout l'intérêt qu'il pouvoit avoir à croiser les entreprises et à empêcher l'agrandissement de la Russie, mais qui lui avoit rappelé encore les subsides qu'il tiroit de la France, sous la condition formelle d'assister cette puissance ou ses alliés, en cas de guerre avec la Russie.

Gustave III n'avoit pas besoin de ces considérations pour voir avec déplaisir les projets ambitieux de sa redoutable voisine; et s'il ne pouvoit pas y mettre obstacle, il n'avoit du moins nulle envie de les favoriser. Pour n'être pas sollicité dans un sens contraire à ses sentiments secrets, il chercha à éluder l'invitation de Catherine, et prit le prétexte très plausible (1) d'un accident assez grave qu'il venoit d'éprouver, pour lui mander que, n'étant pas en état de se transporter, il ne pouvoit répondre à son invitation : ce n'étoit pas le compte de Catherine. Les obstacles que Gustave apportoit à une entrevue avec elle ne firent qu'irriter l'envie qu'elle avoit d'opérer ce rapprochement. Pour décider le monarque suédois, elle lui écrivit que, puisqu'il ne pouvoit venir à Friederichsham, elle iroit le trouver elle-même à Stockholm. Cette nouvelle proposition ne permit plus au roi d'hésiter. Pour

---

(1) Il s'étoit cassé un bras.

recevoir l'impératrice dans la capitale de la Suède, il eût été entraîné à des frais décuples de ceux qu'un voyage auprès d'elle pouvoit lui occasionner. Il arriva donc à Friederichsham un bras en écharpe. Il n'y passa que trois jours; mais ce court intervalle fut employé à de continuelles conférences, et suffit à Catherine pour faire oublier à Gustave et les représentations de la cour ottomane, et les engagements pris avec celle de France, engagements appuyés sur des subsides. Il promit de faire ce que désiroit l'impératrice, et d'observer, dans toute guerre qu'elle déclareroit à une puissance quelconque, une exacte neutralité (1).

---

(1) Gustave avoit de grands talents; mais le mauvais état de ses finances et son goût pour la dépense et les plaisirs l'entraînoient souvent à des démarches contraires à ses intérêts, et que sa raison ne pouvoit approuver. Telles furent entre autres son voyage à Friederichsham et son adhésion aux propositions de Catherine II. Cependant, malgré sa promesse, nous le verrons par la suite rompre la neutralité; mais il fut autorisé à ce manque de parole par les intrigues de la Russie en Suède. Ce qu'il y eut du moins de très-étonnant, dans le moment où il s'engagea vis-à-vis de l'impératrice de Russie à rester neutre et à ne point contrarier ses desseins, ce fut de voir que la France, non seulement ne fit aucune réclamation contre des promesses si contraires à ses traités avec la

Pendant ce temps, Potemkin, qui avoit apparemment la ferme confiance que l'impératrice ne pouvoit pas échouer dans sa négociation, provoquoit les Turcs en demandant au ministère ottoman la conclusion définitive du traité de commerce dont il avoit été question en 1779. Au point où en étoient les choses, et après l'envahissement de la Crimée, on ne devoit guère s'attendre que la Porte fût disposée à faire aux Russes de nouveaux avantages : il étoit donc évident que c'étoit une manière de sonder le divan et de connoître ses intentions. Cependant la Porte usa d'une modération qu'on ne devoit pas espérer; et soit crainte, foiblesse ou fidélité à ses engagements, elle consentit au traité (1).

Suède, mais qu'elle continua de payer à cette puissance les subsides accoutumés. On seroit en droit d'en conclure que le cabinet de Versailles avoit la parole secrète de Gustave, de manquer, dans l'occasion, à un engagement qui lui avoit été en quelque sorte arraché.

(1) Les Ottomans, assure-t-on, furent combattus entre la consternation et la fureur. La plupart des membres du divan vouloient une prompte déclaration de guerre, que sollicitoit l'effervescence du peuple et de l'armée; mais ce mouvement d'énergie que le cœur avouoit, et que la raison désapprouvoit, fut modéré par les ministres de plusieurs puissances étrangères, et entre autres par celui

Il fut entièrement au profit de la Russie, et cela se conçoit aisément. L'ignorance des Turcs en matière de commerce leur fit abandonner la rédaction des articles de ce traité à des mains étrangères, que les sommes prodiguées par Potemkin dirigèrent suivant ses intentions. Ce traité fut conçu en quatre-vingt-un articles, presque tous avantageux à la Russie et onéreux à la Porte, laquelle céda à sa rivale, dans le commerce et la navigation de la mer Noire et de l'Archipel, les mêmes privilèges qu'elle accordoit aux nations les plus anciennement ses alliées et ses amies. La Russie acquit donc par là de nouvelles forces pour les agressions et les provocations qu'elle avoit bien décidément le projet de continuer à l'égard de la Porte, et qui devoient amener enfin une rupture ouverte.

Le zèle de Potemkin ne se ralentissoit pas pour augmenter chaque jour la domination et l'influence de son pays. On a prétendu qu'en travaillant si bien en apparence pour la Russie,

---

de Suède; ils firent sentir au divan que, puisque la dernière guerre contre la Russie seule lui avoit été si funeste, il ne pouvoit guère espérer de la faire plus heureuse contre la Russie et l'Autriche réunies. Cette réflexion décida la Porte à dissimuler encore son juste ressentiment, et à attendre des circonstances plus favorables.

c'étoit au fond pour lui-même qu'il agissoit, et qu'il vouloit se former une souveraineté indépendante qui se seroit étendue depuis la Crimée jusqu'au pied du Caucase. Ce fait est douteux, car, en supposant même que ce projet eût été dans sa pensée, on ne peut citer dans sa vie aucune démarche ostensible et positive qui ait tendu à le réaliser. Quoi qu'il en soit, il n'épargna rien pour reculer les limites de l'Empire russe jusqu'à cette fameuse chaîne de montagnes dont l'étendue et la hauteur inaccessible devoit lui former une barrière naturelle ; et il y réussit en grande partie. Il étoit sûr de la plupart des peuples qui habitent entre la mer Caspienne et la mer Noire. Les seuls Lesguis, nation trompeuse et sauvage qu'on ne pouvoit entraîner dans aucune négociation, lui présentoient un obstacle : il se proposa de les réduire par la famine, projet cruel, mais d'une exécution facile. Il lui falloit aussi gagner ceux de l'Imerette, de Kertalinie, et quelques autres. Il employa les plus magnifiques promesses et les plus riches présents pour les engager à se soumettre. Il fit valoir la tranquillité qui en résulteroit pour eux, sur-tout la conformité de religion (car ces peuples sont du rit grec comme les Russes); cependant il ne réussit complè-

tement qu'auprès d'Héraclius, tzar de Kertalinie, qui consentit, après une longue résistance, à rendre hommage à la Russie. Ce fut le général Paul Potemkin qui, sous la direction de son parent, termina cette importante affaire, et l'impératrice reçut comme une nouvelle galanterie du prince l'acte de soumission de ce chef tartare, à qui elle envoya l'ordre de Saint-André, enrichi de magnifiques diamants. Par cet acte il se reconnoissoit vassal de l'Empire de Russie pour lui et ses successeurs, et l'impératrice lui assuroit en réciprocité, tant en son nom qu'au nom des siens, sa haute protection (1).

Potemkin étendoit chaque jour ses intelligences, et portoit ses intrigues jusqu'en Egypte. Il y envoya des commissaires qui étoient chargés d'y répandre l'argent et les promesses, et d'y fomenter par tous les moyens possibles l'esprit de révolte. Il se proposoit sans doute d'ouvrir avec ce pays quelque nouvelle source de commerce; mais il avoit sur-tout pour but de don-

(1) Sous Alexandre Ier, aujourd'hui régnant, ces différents États et la Géorgie entière, même par-delà le Caucase, ont été réunis à l'Empire russe et assimilés à ses autres provinces.

ner des embarras aux Turcs, et, en cas d'une rupture qui paroissoit inévitable avec eux, de diviser et d'affoiblir leurs forces, par la nécessité où ils seroient de contenir ces révoltés. Le divan s'aperçut de ses menées, en devina la source, mais il dissimula. En attendant il prit de sages dispositions, qui empêchèrent la fermentation déjà naissante en Egypte de prendre de nouveaux accroissements.

On prétend que dans ce même temps Potemkin fit tous ses efforts pour amener les hospodars de Moldavie et de Valachie à se reconnoître tributaires de la couronne de Russie, et que l'impératrice avoit promis à son ministre de lui abandonner le montant de ces tributs, et même de le créer prince des Moldaves et des Valaques, s'il parvenoit à lui soumettre les chefs de ces contrées. Sans doute il eût été plus conforme aux intérêts de l'impératrice et à ses vues ultérieures, que ces deux importantes provinces, clefs de l'Empire ottoman en Europe, fussent au pouvoir d'un de ses sujets que dans les mains de princes étrangers habitués à se considérer comme indépendants. Peut-être dans ce sens, et d'après ces considérations, Catherine II eût-elle consenti à faire à Potemkin une souveraineté indépendante. Mais les négociations que

celui-ci entama dans cette vue n'eurent aucun succès. Joseph II, qui, dans le partage projeté des États turcs, devoit avoir naturellement dans son lot la Moldavie et la Valachie, témoigna du mécontentement de ce qu'on vouloit lui enlever cet espoir; et Potemkin, qui avoit de puissantes raisons de ménager ce monarque, abandonna ses projets et ses prétentions.

Après les succès qu'il avoit eus en Crimée, et cette conquête de nombreuses provinces qu'il venoit de réunir à l'Empire par son adresse, sa persévérance et son activité, il étoit naturel que l'impératrice cherchât à témoigner sa satisfaction et sa reconnoissance à un homme qui étoit à la fois son ministre et le général de ses armées. Mais au point de grandeur, de considération et de puissance où Potemkin étoit parvenu, il étoit difficile de trouver quelque chose qui pût l'élever encore. Le grade de feld-maréchal cependant manquoit à sa gloire : jusque-là Catherine avoit combattu le désir qu'elle auroit eu d'en décorer son favori, pour le soustraire à l'excès de l'envie. Plusieurs concurrents, personnages d'importance, étoient sur les rangs et pouvoient faire valoir des titres équivalents, et même, militairement parlant, supérieurs à ceux de Potemkin. Dans ce nombre on distinguoit particulièrement le comte Pierre Pa-

nin, Alexis Orlof et le prince Repnin (1). Cependant les exploits de Potemkin étoient récents,

(1) Le comte Pierre Panin étoit frère du ministre, et fut sans contredit un des plus grands généraux de la Russie sous le règne de Catherine. Ce fut lui qui prit Bender dans la première guerre des Turcs; mais ayant été offensé de ce que l'on n'avoit eu égard à aucune de ses recommandations dans la distribution des marques d'honneur et des récompenses, il partagea à ses soldats et à ses officiers quatre cent cinquante mille roubles dont l'impératrice lui avoit fait présent, et donna sa démission. Quelque temps après il marcha contre Pugatchef par ordre de Catherine; il réduisit et prit ce rebelle; et, sans vouloir se rapprocher de la cour, il vécut retiré du monde, et mourut à l'âge de quatre-vingts ans.

Alexis Orlof, que nous avons déjà fait connoître, avoit pour principal titre militaire l'incendie de la flotte turque à Tchesmé.

Le prince Repnin étoit un homme de beaucoup d'esprit et d'un courage distingué. Cependant plus guerrier que politique, il apporta dans sa négociation à Varsovie trop de hauteur; ce qu'il essaya aussi à Teschen, mais sans succès. Il fut toujours opposé à Potemkin, et l'on crut même qu'il auroit l'avantage dans leur concurrence, à l'époque dont nous parlons. Néanmoins Potemkin l'emporta, et Repnin ne fut pas même feld-maréchal sous le règne de Catherine II. Il reçut ce grade de Paul Ier en 1797. Repnin mourut quelques années après. Il étoit à la fin de sa vie d'une dévotion outrée, et donnoit dans les visions du martinisme.

et ses conquêtes répandoient sur la Russie un éclat qui frappoit tous les yeux. Catherine crut donc allier la justice à son inclination en préférant Potemkin à ses rivaux. Néanmoins, pour ne pas trop blesser ceux-ci, au lieu de nommer le prince feld-maréchal, elle le nomma président du conseil de guerre, ce qui lui en donnoit le rang ; elle ajouta à cette faveur celle de le nommer gouverneur général de la Crimée et des autres provinces conquises, qui furent réunies pour former un gouvernement sous le nom antique de *Tauride ;* et comme Potemkin étoit déjà gouverneur d'Azof et d'Astrakan, il réunit alors sous sa direction (mot qui, eu égard à son caractère, équivaloit à celui de domination) une étendue de pays plus considérable que n'en possédoient plusieurs têtes couronnées de l'Europe.

Voulant accroître encore sa puissance, il représenta à l'impératrice que des peuples nouvellement soumis et d'un naturel inquiet avoient besoin, pour être contenus, d'un appareil imposant de forces. En conséquence, il obtint que son armée seroit considérablement augmentée ; et, en sa qualité de président du conseil de la guerre ayant la facilité de choisir ce qu'il y avoit de meilleur, il composa sa division de l'élite des troupes russes.

Nous allons suivre maintenant cet homme extraordinaire dans une carrière où jusqu'à présent son influence a été restreinte et même partagée, et où dorénavant elle sera si pleine et si entière, que le sort de son pays sera véritablement dans ses mains; je veux parler de sa carrière militaire, soit comme administrateur, soit comme général d'armée. A dater de l'époque où il fut fait président du conseil de la guerre, Potemkin régit et mania à son gré les forces de l'Empire, et disposa sans partage du matériel et du personnel de la guerre. S'il ne put pas commander toutes les armées, il influa sur le choix de tous les généraux, et cette influence s'étendit sur leurs opérations, par la manière dont il monta et approvisionna leurs corps d'armée respectifs. Potemkin avoit sans doute d'aussi grands talents pour cette partie que pour toutes les autres; mais il y apportoit aussi les vices de son caractère, et ces vices furent souvent la source de désordres, de confusion, de déprédations, que d'autres que lui auroient su prévenir ou éviter.

Son humeur despotique, par exemple, et son orgueil, l'empêchoient d'écouter aucuns conseils. Il faisoit des ordonnances et introduisoit des nouveautés, sans trop s'embarrasser jusqu'à quel point elles étoient convenables, sans considérer

les difficultés qu'offroit leur exécution. Néanmoins on lui doit cette justice de reconnoître que si parfois son activité turbulente lui fit imaginer des changements peu utiles, ces innovations ne portèrent que sur des minuties, mais que celles qu'il fit dans le système essentiel et fondamental de l'armée furent heureuses et sur-tout très bien adaptées au caractère de sa nation. Le coup d'œil de Potemkin étoit trop supérieur pour manquer de justesse dans les points importants. Afin de bien apprécier ses opérations, examinons l'état militaire de la Russie en 1784, à l'époque où ce grand ministre en prit entre les mains la direction suprême.

Il paroîtroit, suivant les états les plus exacts que nous avons pu nous procurer, que l'infanterie réglée consistoit alors en deux cent quarante mille hommes, y compris les régiments des gardes, et la cavalerie en trente-cinq mille hommes seulement, ce qui n'est pas proportionné ; mais comme les troupes irrégulières, qui ne se lèvent qu'en temps de guerre, et dont on ne peut pas évaluer le nombre, consistent, pour la majeure partie, en troupes à cheval, telles, par exemple, que les Cosaques, il s'ensuit que la proportion se trouve rétablie, et qu'avec trente-cinq mille hommes de cava-

lerie de ligne, la Russie se trouvoit alors au niveau de toutes les grandes puissances de l'Europe.

Les corps réglés étoient encore dans une grande imperfection sous le rapport de l'habillement et des armes, et l'on conçoit que sur l'article du costume militaire, les Russes qui étoient partis d'un point plus reculé, et avoient commencé beaucoup plus tard à se perfectionner que les autres nations de l'Europe, avoient dû se rapprocher plus lentement des formes généralement adoptées de nos jours (1). Potemkin introduisit des changements qui, non seulement donnèrent aux troupes russes une meilleure mine (ce qui étoit parfaitement conforme au génie de la nation et dut lui plaire beaucoup),

---

(1) Au commencement du dix-huitième siècle, les Russes étoient encore vêtus à l'orientale; or cette manière est bien plus éloignée de celle qui est usitée aujourd'hui pour l'habillement des troupes, que ne l'étoient les costumes militaires du temps de la chevalerie avant l'institution des troupes réglées. On a beau dire que Pierre I[er] a pu faire couper les habits de ses soldats sur le modèle d'un habit allemand, et changer ainsi leur costume sans passer par aucun intermédiaire, il n'en est pas moins vrai qu'il faut toujours un certain temps pour se familiariser avec de nouveaux usages, et que sûrement les troupes russes d'alors ne furent pas aussi bien vêtues à l'européenne que les Allemands de la même époque.

mais qui, militairement parlant, étoient encore favorables à la santé du soldat et à la promptitude des marches et des évolutions. Il leur fit couper les cheveux, et par ce moyen les dispensa d'un entretien onéreux et d'un emploi de temps qui peut être porté sur quelque chose de plus utile. Il leur donna des habits à basques très courtes, des pantalons et des bottines; ce qui, en laissant plus de jeu aux articulations, rendit les mouvements du soldat plus aisés et plus libres, et fut en même temps plus favorable à l'uniformité. Il les enveloppa, pour se garantir dans les marches et dans les bivouacs des intempéries de l'air, de casaques ou houpelandes d'une forme plus commode que celles qu'ils avoient conservées de leur antique costume national. Il les arma de fusils d'un plus petit calibre, et se rapprocha en cela, de même que dans la formation des corps, des institutions adoptées en France; car, depuis lors, l'armée russe fut organisée, à peu de chose près, suivant l'ordonnance de Saint-Germain de 1776; enfin il augmenta considérablement le nombre des troupes, comme la suite nous le fera voir.

Les résultats de ces innovations furent heureux, si l'on ne considère les choses que sous le point de vue militaire, d'après lequel le bonheur

des Empires consiste dans la prépondérance qu'ils acquièrent par la force ; car aux diverses améliorations dont nous venons de parler, dans l'habillement, l'armure, l'organisation et la tactique, les troupes russes joignant les vertus militaires qui ne les ont jamais abandonnées, savoir l'habitude d'une vie dure et frugale, la disposition à soutenir avec autant de constance que de vigueur les fatigues de tout genre, l'austérité de la discipline, la constance inébranlable dans les combats, soit dans l'attaque, soit dans la défense, le courage héroïque, la résignation aux souffrances et le mépris de la mort ; réunissant, dis-je, les qualités naturelles les plus précieuses à tout ce que l'art peut leur ajouter de force et de consistance, ces troupes devinrent éminemment redoutables, et durent faire pressentir à l'Europe surprise une puissance dont toutes les autres ne tarderoient peut-être pas à éprouver la supériorité.

Il ne s'agissoit encore dans ce temps-là que d'établir cette supériorité vis-à-vis des Turcs d'une manière incontestable. Quelque difficile qu'il fût d'obtenir d'eux une cession authentique des provinces dont on venoit de s'emparer, les conquérants ne laissèrent pas de sentir que cette clause étoit essentielle pour leur en assurer la

tranquille possession (1). Potemkin fit donc proposer à la Porte de reconnoître la Crimée comme une province russe; et l'on ne pourroit trop s'étonner de la facilité avec laquelle la Porte y consentit, si l'on ne savoit que la France même l'engagea à cette condescendance, parceque, occupée à l'occident de l'Europe de sa guerre maritime avec l'Angleterre, cette puissance ne vouloit point avoir d'alliés à soutenir à l'orient, et que d'ailleurs elle ménageoit la Russie comme protectrice de la neutralité armée.

Quoique Potemkin parût se lier les mains par ce traité, et renoncer à ses grands desseins, il se réservoit au fond de l'ame plus d'un subterfuge et d'un moyen pour rompre, par la suite, avec la Porte. Dans le moment actuel, il sentoit que

(1) Telle fut constamment la politique de Catherine, d'amener avec adresse les princes dont elle se proposoit d'envahir les possessions, à y renoncer eux-mêmes, et à trouver pour cela d'excellentes raisons. La leçon a été retenue, et cette politique a été imitée; elle est digne de notre siècle, parcequ'elle est très favorable à l'égoïsme et au manque d'honneur. Au surplus, elle est moins sanguinaire que celle des anciens conquérants, qui décidoient de tout par la force, et qui ne poussoient pas le raffinement jusqu'à vouloir unir dans leurs mains la palme du triomphe et celle de la justice.

l'Empire avoit besoin de repos ; il falloit consolider les nouvelles conquêtes, peupler et revivifier les acquisitions importantes qu'on venoit de faire, d'autant qu'indépendamment de ce que la guerre et l'émigration avoient diminué considérablement le nombre des habitants de ces contrées, on fut encore obligé, pour couper court à l'inquiétude qui ne cessoit d'agiter les Tartares, d'en transplanter plus de quarante mille dans d'autres gouvernements. Catherine jugea qu'elle ne pouvoit pas remettre le soin de rétablir ces pertes dans de meilleures mains que dans celles du politique habile et heureux qui avoit réuni cès belles provinces à son Empire ; elle donna carte blanche à Potemkin, et lui fit compter trois millions de roubles pour commencer des établissements en Crimée, y bâtir des villes et des villages plus propres que ceux des Tartares à contenir un peuple agriculteur, y organiser une régence et une police, y introduire enfin un genre de civilisation propre à rendre un jour cette contrée florissante et heureuse.

Le prince reçut cent mille roubles pour le traité conclu avec la Porte, du moins l'ukase impérial qui les lui adjugea ne fait mention que de cette somme : mais on sait que l'usage de Catherine

étoit de dissimuler une partie des bienfaits qu'elle répandoit sur certaines têtes avec une profusion illimitée. Après les sommes considérables qui avoient été données à ce ministre dans des occasions moins importantes, il est difficile de croire que dans celle-ci la générosité de l'impératrice ait été aussi bornée, d'autant qu'il est connu que cette même année il acheta des terres pour la somme de quatre cent cinquante mille roubles; et ce qui surprit tout le monde, il les paya comptant. Ce qu'il y a de certain, c'est que d'une manière ou d'une autre, soit en prenant, soit en demandant, soit en supposant des besoins urgents pour l'État, soit en faisant valoir avec art ses services, Potemkin disposoit à peu près du trésor de l'Empire. Voilà ce qui a tant fait varier sur sa fortune : les uns portent à seize millions de roubles ce qu'il a reçu dans sa vie de bienfaits de la cour; les autres à quarante. On iroit même au-delà de cette dernière évaluation, si l'on en jugeoit par sa dépense, qui étoit celle d'un riche souverain. D'ailleurs, indépendamment de ce qu'il tenoit des faveurs de l'impératrice, il avoit les revenus de ses charges, puis ce qu'il recevoit des cours étrangères, lors de la signature de quelques actes diplomatiques importants; enfin ce qu'il se faisoit donner par les favoris qu'il

présentoit. Il étoit avide, audacieux, adroit, puissant et redouté : en falloit-il davantage pour arriver au comble de la fortune ?

Potemkin fut occupé pendant une partie de l'année 1784 à consoler Catherine de la perte qu'elle avoit faite de son favori Lenskoi. Ce beau et aimable jeune homme lui fut enlevé par une maladie de langueur, lorsque la passion qu'elle avoit pour lui sembloit s'accroître encore. L'extrême attachement qu'il lui avoit inspiré, l'affliction qu'elle montra de sa mort, prouvent qu'on a eu tort de la présenter comme tout-à-fait dépourvue de sensibilité, et qu'elle pouvoit trouver de la douceur dans une véritable tendresse. Il est donc bien probable que si elle n'a pas tant aimé ses autres favoris que Lenskoi, c'est qu'ils n'étoient pas aussi aimables. Potemkin fut le seul qui, pendant long-temps, put pénétrer dans la solitude à laquelle l'impératrice s'étoit condamnée, et il ne put l'arracher à sa douleur que par les grandes considérations du bien public, et en lui représentant combien il étoit nécessaire, pour sa gloire, qu'elle se rendît aux soins de son Empire. Cependant, pour ne pas laisser dans le cœur de la souveraine un vide dont l'effet eût été d'y entretenir le chagrin qu'il vouloit dissiper, il eut soin de remplacer le favori mort par un beau

lieutenant aux gardes à cheval, appelé Yermolof (1).

---

(1) Plusieurs auteurs ont rapporté, avec une sécurité vraiment admirable, que Lenskoi étoit mort empoisonné par Potemkin, et que, dans le plus fort de ses regrets, l'impératrice ne pouvant recevoir de consolation que de ce même Potemkin, et s'attachant à lui plus que jamais, l'avoit épousé secrètement. Ces auteurs n'ont point été effrayés de pareilles contradictions, et les ont rapportées, on pourroit presque dire sans les mettre en doute. Est-il présumable, nous le demandons, que Potemkin, qui avoit d'abord très bien vécu avec Lenskoi, ait pu ensuite concevoir contre lui assez de jalousie pour se porter au crime de s'en défaire par le poison, sans que le moindre signe de leur mésintelligence ait frappé les regards de la pénétrante Catherine ? Quoi ! non seulement elle ne soupçonne pas la mort tragique de son amant adoré, non seulement aucun indice ne peut lui en découvrir l'auteur, mais c'est encore le coupable qu'elle prend pour son unique consolateur, et auquel elle s'unit par les liens du mariage au moment où ses larmes couloient avec le plus d'abondance sur la tombe de la victime ! Et puis Potemkin, devenu son époux, le hardi, l'ambitieux, l'orgueilleux, le despote Potemkin, qui voit son ascendant établi par la preuve la plus éclatante qu'on reçut jamais, et qui ne peut plus rien avoir à redouter d'une femme dont il vient de reconnoître si évidemment la foiblesse, se tait sur ce mariage, n'use point de ses droits, ne forme aucune entreprise, continue au contraire d'en agir avec

Lorsque Potemkin fut ainsi parvenu à rendre l'impératrice aux affaires, il s'y remit lui-même avec activité. Ce qui l'occupa beaucoup à cette époque, d'autant que c'étoit son propre ouvrage qu'il s'agissoit de soutenir, ce fut le soin de protéger les pays nouvellement conquis, et sur-tout le Kuban, contre les incursions continuelles des Tartares voisins qui n'avoient pas encore été

Catherine comme par le passé, et s'empresse de lui donner de nouveaux favoris ! De pareilles suppositions ont-elles la moindre vraisemblance, et peut-on raisonnablement les écrire? Au demeurant, ces absurdités ne valent pas même aujourd'hui la peine d'être réfutées. Depuis la mort de Catherine, et sous le règne de Paul, le plus grand ennemi de la mémoire de sa mère, on eût su ce prétendu mariage, s'il avoit eu lieu. La fausseté de cette anecdote peut autoriser l'écrivain judicieux à en rejeter d'autres du même genre qui ne sont pas mieux prouvées. On nous permettra donc de croire Potemkin aussi innocent de l'assassinat prétendu du prince Pierre Mikaelovitch Galitzin et de l'ancien favori Grégoire Orlof, que de celui de Lenskoi, et nous passerons sous silence les faits qui concernent la mort de ces personnages. Si Potemkin, qui étoit trop fier et trop bouillant pour méditer des assassinats, eût pu croire, par politique, de pareilles mesures nécessaires, soit à sa sûreté, soit à son ambition, il auroit choisi de plus redoutables et plus importantes victimes.

subjugués. Ces hommes courageux et inquiets avoient beau être repoussés par la supériorité de la discipline des troupes russes, ils se rallioient sans cesse et revenoient avec une nouvelle fureur et une nouvelle âpreté au pillage sur les malheureuses provinces qui avoient reconnu la domination de la Russie. Quarante mille hommes répandus sur cette frontière avoient peine à contenir ces hordes effrénées, qui, par le genre même de leurs attaques en petites bandes éparses, ne couroient jamais le risque de perdre beaucoup de monde à la fois, fuyoient avec rapidité dans leurs montagnes inaccessibles, lorsque leurs entreprises ne réussissoient pas, et là, hors de toute atteinte, se renforçoient à loisir et se préparoient à de nouvelles incursions. Si l'on ajoute à ces combats multipliés qui faisoient prodigieusement souffrir les troupes russes, la longueur des marches, la difficulté des routes, les variations du climat, et enfin les malversations des entrepreneurs ou des officiers chargés de la subsistance et de l'entretien des soldats, on concevra l'effrayante diminution que causoit dans l'armée russe la conquête du pays du Caucase; et néanmoins le seul remède à ce mal funeste étoit de pousser encore plus loin les conquêtes, de prendre le Caucase à revers, et d'envelopper

cette chaîne de montagnes dans le territoire russe, afin de lui faire une limite naturelle, et d'ôter à ses redoutables ennemis leur unique asile (1). Potemkin le sentoit : en conséquence tous ses soins se portoient à entretenir une armée formidable sur cette frontière, et à fortifier les opérations militaires de tout ce que la politique avoit de plus subtil pour parvenir à gagner, à corrompre les chefs tartares, et à semer la division parmi eux.

Sur ces entrefaites, les affaires d'Allemagne attirèrent l'attention de la cour de Russie. L'empereur Joseph II, instruit que la ligue des princes allemands prenoit de la consistance, et que le traité qui les unissoit alloit être signé à Berlin, prévit en conséquence une rupture avec la Prusse, et s'adressa à la Russie pour réclamer d'elle, soit les secours promis par le dernier traité d'alliance offensive et défensive qu'il avoit fait avec elle pour toutes les guerres que l'une des deux parties contractantes auroit à soutenir, soit au moins la médiation de l'impératrice, pour prévenir une ligue aussi défavorable à ses intérêts, comme chef de l'Empire d'Allemagne. Le cabinet de

(1) C'est ce qui a été suivi avec ardeur sous Catherine, encore avancé sous Paul, et enfin terminé sous Alexandre.

Pétersbourg avoit vu sans doute jusque-là, d'un œil indifférent, peut-être même avec plaisir, un projet d'union qui ne pouvoit que tenir en bride un voisin dont il redoutoit le caractère actif et entreprenant. Néanmoins il ne pouvoit décemment, dans cette circonstance, lui refuser son entremise et ses bons offices; il se mit donc à travailler avec un zèle en apparence très actif, à prévenir la ligue projetée entre les princes du corps germanique (1). Les résidents de Russie

---

(1) Frédéric II fut le premier moteur de cette confédération importante, dont le but étoit de maintenir, contre les atteintes de la cour impériale, les privilèges et les franchises des princes de l'Empire, sous la garantie des rois de Prusse, d'Angleterre et de Suède, comme membres du corps germanique. Ces immunités, et en général l'intégrité de la constitution de l'Empire d'Allemagne, touchoient sans doute fort peu la Russie, qui devoit même, au contraire, trouver, dans la confusion de cet ordre de choses, un moyen de s'immiscer dans les affaires d'Allemagne, et de là de pénétrer plus avant dans celles de toute l'Europe. Les démarches de la cour de Pétersbourg, dans cette circonstance, étoient donc bien conformes à sa politique; car au fond l'union des princes allemands avec la Prusse, contre l'Autriche, n'étoit pas plus légale que les usurpations tentées ou projetées par celle-ci sur les droits de ces princes. Dans les deux cas, le corps germanique tendoit à la dissolution de sa constitution ac-

près ces petites cours employèrent, pour y réussir, tous les ressorts d'une politique tour à tour insinuante et menaçante ; mais ce fut en vain : les princes allemands, soutenus par la Prusse, et se sentant assez forts pour ne pas craindre l'Autriche, crurent n'avoir rien à redouter de la Russie. Ils furent constants et fermes dans leur résolution, et la ligue se conclut. Le cabinet de Pétersbourg voyant ses efforts impuissants, publia son mécontentement contre cette ligue, par une longue déclamation qui fut lue à la diète. Elle ne produisit aucun effet ; mais elle servit

---

tuelle : il importoit donc fort peu à la Russie que l'un ou l'autre parti l'emportât. En attendant, elle ne couroit aucun risque de soutenir son allié l'empereur, par des négociations, des clameurs et des manifestes, et elle trouvoit toujours, au milieu de toutes ces divisions, cet avantage important, que la Prusse et l'Autriche, occupées de la discussion de leurs intérêts en Allemagne, la laissoient maîtresse de disposer à son gré de l'orient de l'Europe. Au surplus, Potemkin, en faisant dans cette circonstance ce qu'indiquoit la politique, satisfaisoit aussi son inclination particulière. Impérieux et absolu par caractère, il méprisoit les formes de la constitution germanique, et trouvoit cette constitution fort ridicule. Comme son imagination brillante le portoit à se servir d'images dans sa conversation, il appeloit l'Empire d'Allemagne un *archipel de princes.*

du moins à justifier l'impératrice auprès de la cour de Vienne, en prouvant ses efforts et ceux de son ministre pour soutenir les intérêts de l'empereur, et se montrer ses alliés fidèles.

Ce moment de distraction des affaires de l'intérieur, pour se mêler de celles de l'Europe, n'ayant pas été suivi d'un résultat satisfaisant, Potemkin oublia bientôt ce petit échec, qui en étoit à peine un pour l'amour-propre de sa souveraine et pour le sien, et revint à un objet qui lui tenoit fort au cœur, et où sa gloire se trouvoit très particulièrement intéressée; celui de mettre l'armée russe sur un pied régulier qui devoit accroître considérablement sa force, en introduisant dans son administration intérieure l'ordre et l'économie. Cette année, 1786, il rendit une ordonnance destinée à régler la dépense de l'armée pour tous les objets quelconques, savoir la solde des officiers généraux et particuliers, et des soldats, l'habillement et l'entretien de l'armée en tout genre, les frais des armes, des équipages, ceux qu'entraînent les ouvriers qui suivent une armée, et les matières nécessaires aux différents ouvrages, enfin l'achat, l'équipement et la nourriture des chevaux: tout étoit fixé par cette ordonnance, qui établissoit en même temps la durée que l'on devoit exiger de chaque pièce

fabriquée, servant à l'usage, soit des individus, soit des corps : cette durée s'étendoit de l'espace d'un an à celui de vingt. On accordoit, par cette ordonnance, pour la dépense totale d'un régiment d'infanterie de quatre bataillons, cent quatre-vingt-six mille roubles; d'un régiment de cuirassiers de six escadrons, cent soixante-un mille; et à peu près cent mille roubles pour celle d'un régiment de troupes légères à cheval (1).

Dans les loisirs que lui laissoient les affaires politiques, Potemkin n'oublioit pas ses intérêts particuliers ; il avoit à cœur depuis long-temps d'augmenter les revenus des terres qu'il possédoit autour de Mohilof, capitale de la Russie blanche, dont il étoit gouverneur. Il sentoit qu'un des moyens les plus propres à faire fleurir dans ces contrées encore désertes et incultes la population et l'industrie, étoit d'y établir des manufactures, et de mettre en œuvre les productions de ce pays naturellement fertile, de manière à

(1) La valeur du rouble, à cette époque, où les dépenses courantes se soldoient déjà en Russie en papier-monnoie, pouvoit être de trois livres quinze sous à quatre livres de France. Il s'ensuivroit que les régiments russes de différentes armes coûtoient alors à leur gouvernement une somme pareille à celle que le roi de France donnoit dans ce temps-là pour la solde et l'entretien des siens.

les rendre des objets d'échange qui attirassent, avec le concours des étrangers, le numéraire et les marchandises des pays d'alentour. Mais comme les avantages qui devoient résulter de ces établissements étoient aussi réels pour les intérêts du gouvernement que pour les siens, il crut qu'il lui étoit permis d'en mettre les frais à la charge du trésor impérial, et il fit, au nom de la souveraine, une proclamation qui invitoit les étrangers de tous les pays à venir apporter leur industrie et leur activité dans les provinces russes situées depuis les bords du Dniéper jusqu'au pied du Caucase, promettant à ceux qui voudroient essayer de mettre en valeur ces terres fécondes, des avances considérables pour commencer leurs travaux, et des privilèges propres à les en faire jouir avec douceur et à les dédommager de leurs peines. Les ministres de Russie dans les cours étrangères, à qui ces proclamations furent adressées, travaillèrent si bien, que nombre d'Allemands, de Suisses, et même de sujets de l'Autriche et de la Prusse se rendirent en Russie. Potemkin avoit eu soin d'ordonner qu'on leur traçât leur route sur leurs passe-ports; et comme ils devoient tous passer par Mohilof, il en retint un bon nombre pour ses propres domaines. Cette infidélité, qui ne nuisoit point au

bien de la chose, et ne contrarioit pas essentiellement les vues du gouvernement, auroit été fort excusable. Ce qui ne le fut pas, et ce que l'histoire ne doit pas pardonner à sa mémoire, c'est qu'il mit une coupable négligence à s'assurer de l'exécution des ordres qu'il avoit donnés pour l'établissement de ces colons, et que s'il ne dilapida pas lui seul une grande partie des sommes qui avoient été destinées pour ces étrangers, comme quelques personnes l'en ont accusé sans preuves, il en toléra du moins, par indolence, la dilapidation. Quoi qu'il en soit, nombre de ces malheureux qui ne trouvèrent pas en arrivant sur les lieux qu'on leur avoit désignés la moitié des secours qui leur avoient été promis, et qui leur étoient indispensablement nécessaires, renoncèrent au projet de s'établir en corps, comme agriculteurs ou manufacturiers, et cherchèrent à tirer individuellement parti de leurs facultés et de leurs talents, ce qui étoit d'un résultat très différent pour le bien de l'Empire. Plusieurs essayèrent de faire entendre leurs réclamations à Pétersbourg, mais ils furent éconduits, parcequ'on n'avoit pas de bonnes raisons à leur donner.

Au surplus, ce n'étoit pas la première fois que Potemkin s'étoit permis de détourner, pour son propre usage ou pour d'autres que ceux convenus

entre l'impératrice et lui, les sommes considérables qu'elle mettoit à sa disposition. Elle l'ignoroit, parcequ'elle ne lui faisoit jamais rendre de comptes. Cependant il pouvoit arriver, dans la circonstance présente, tel incident qui dévoileroit le mauvais emploi des deniers comptés; puisqu'enfin la chose étoit palpable, et que l'inspection des lieux en faisoit foi. Cet incident eut lieu, et Potemkin fut obligé de s'avouer coupable, non sans jurer une haine implacable à celui qui lui fit éprouver cette humiliation.

L'impératrice conçut l'idée de faire un voyage à Kerson et dans toutes les nouvelles provinces qui venoient d'être réunies à son Empire. Le favori Yermolof, alors ennemi du prince, après avoir été son protégé, et quelques autres courtisans intéressés comme lui à faire tomber dans l'esprit de la souveraine le crédit de l'orgueilleux et avide ministre, saisirent avec empressement cette occasion qu'ils jugèrent favorable pour parvenir à leurs fins; ils fortifièrent l'impératrice dans son projet et en pressèrent l'exécution. A la première ouverture qu'en fit la princesse à Potemkin, celui-ci tressaillit; mais bientôt s'étant remis de sa surprise, contre l'attente de tout le monde il fut des plus ardents à conseiller ce voyage, et à en faire sentir l'utilité et l'importance.

Lorsque la résolution en fut bien prise, le prince jugea qu'il étoit temps d'avouer à l'impératrice qu'il avoit fait emploi pour lui-même des trois derniers millions qu'il avoit touchés pour les frais d'amélioration des pays conquis. Il ajouta que son intention avoit toujours été de remplacer cet argent, et qu'il avoit pris ses mesures pour cela. Il finit néanmoins par prier l'impératrice de lui permettre de puiser pour le moment cette somme dans une des caisses de l'Empire, puisqu'il devenoit plus pressant d'en faire usage qu'il ne l'avoit prévu; mais il protesta qu'il seroit exact à la rétablir, dès qu'il auroit terminé le marché d'une terre qu'il étoit au moment de vendre. Soit que Catherine crût ou feignît de croire à la promesse de Potemkin, elle lui accorda sa demande. Il fut autorisé à tirer trois nouveaux millions du trésor impérial, et il ne fut jamais question, dans la suite, de lui faire restituer ceux dont il avoit disposé.

Ce n'étoit pas là le compte de Yermolof ni des autres ennemis que le prince avoit à la cour; mais s'ils avoient le projet de faire jouer contre lui les ressorts de quelques autres intrigues, Potemkin formoit bien aussi, de son côté, celui de les poursuivre jusqu'à ce qu'il les eût renversés. Les détails de cette lutte font trop bien connoître

le caractère de cet homme extraordinaire, pour qu'il nous soit possible de les passer sous silence.

Yermolof n'ayant pas réussi à rendre Potemkin suspect à l'impératrice, et l'affaire des trois millions détournés s'étant terminée par l'extrême assurance du prince, de manière à ne laisser à Catherine aucun soupçon sur son compte, ce favori saisit, pour parvenir à son but, un autre moyen qui s'offrit à lui, et qui lui parut de nature à devoir indubitablement éclairer l'impératrice sur le compte de son ministre. Au fond, Yermolof étoit apathique et indolent; il étoit bien plus propre à s'occuper de plaisirs que d'intrigues et de vues d'ambition; et jamais il n'auroit conçu ni humeur ni haine contre Potemkin, si celui-ci n'avoit pas affecté de le traiter toujours avec hauteur et supériorité. Mais si Yermolof étoit par lui-même peu dangereux, il étoit dirigé et soutenu par une faction active qui se servoit de lui et de son crédit sur l'esprit de la souveraine, pour perdre l'homme que tous les courtisans redoutoient. Cette faction avoit à sa tête le ministre d'état Voronzof, Besborodko qui commençoit à jouir d'un important crédit, l'ancien favori Sanadowski, et Lévachkof, oncle du favori actuel. On fit passer, par l'intermède de celui-ci,

à l'impératrice, une lettre du khan Sahip-Guerai, laquelle pouvoit faire croire que Potemkin avoit détourné à son profit la pension destinée à ce malheureux chef de la Crimée ; qu'il le laissoit sans secours, sans protection, sans asile, et qu'il repoussoit ses réclamations, ou les empêchoit de parvenir au pied du trône. Yermolof ajouta à l'appui de cette lettre tout ce qui pouvoit charger et noircir Potemkin dans l'esprit de l'impératrice, et lui persuader que sa gloire et sa réputation étoient compromises par l'infidélité, la hauteur et la dureté du ministre en qui elle avoit mis sa confiance.

Ceci paroissoit spécieux ; Catherine fut ébranlée, conçut de la méfiance et montra à Potemkin une froideur qui fut remarquée de la cour. Le prince prit de l'humeur, ou pensa qu'il falloit en témoigner ; il quitta la cour et cessa ses fonctions d'adjudant-général : sa famille trembloit. La plupart des courtisans le supposoient perdu et lui tournoient le dos. Les ministres étrangers, le croyant sans influence, s'éloignoient de lui ; celui de France (1), qui avoit à se louer de son amitié, lui demeura fidèle, et vint l'avertir du danger où sa retraite et son humeur indépendante le pré-

(1) M. de Ségur.

cipitoient, lui représentant qu'il se perdoit s'il continuoit à braver l'impératrice. Potemkin lui répondit qu'il étoit touché de cette marque de confiance, mais qu'on verroit bientôt s'il savoit ramener une femme et punir un sot enfant; qu'au reste il l'assuroit que la difficulté qui arrêtoit le traité entre la France et la Russie, relativement à l'entrée des vins français dans l'Empire, seroit incessamment levée. Le ministre français le quitta, lui croyant plus de présomption que de forces. Peu de jours après, il sut que Potemkin étoit parti pour Narva, ce qui avoit l'air d'une disgrace totale. Cependant le vice-chancelier l'informa que la difficulté qui avoit entravé la négociation étoit aplanie, ce qui confirmoit ce que lui avoit annoncé le prince. Le surlendemain, ce ministre et toute la cour furent fort étonnés de voir reparoître Potemkin au cercle de l'impératrice. Il avoit jugé apparemment que son absence avoit fait son effet, et il vouloit enfin terminer par un coup de force les irrésolutions de l'impératrice, et les incertitudes apparentes de sa propre situation.

Ce fut le jour de l'anniversaire du couronnement que Potemkin se montra de nouveau au milieu des courtisans qui venoient offrir leurs hommages à la souveraine, à Tzarskozélo. Yer-

molof, qui triomphoit depuis quelques jours, et qui ne put regarder l'apparition de son rival que comme une bravade qui seroit impuissante, sortit de son caractère naturellement doux et modéré, et osa affecter vis-à-vis du terrible Potemkin un air d'arrogance dont celui-ci lui avoit donné plus d'une fois l'exemple. On peut juger de la fureur de Potemkin. Il avoit bien résolu, en revenant à la cour, d'avoir un éclaircissement décisif avec Catherine; mais il lui auroit été impossible d'en fixer ou même d'en prévoir le moment précis. Les manières et le ton de Yermolof ne lui permirent pas d'hésiter une seconde ; il sortit de la chambre où se tenoient les courtisans, et se jetant tout à coup impétueusement dans l'appartement de l'impératrice :

« Je viens, lui dit-il, madame, déclarer à « votre majesté, qu'il faut à l'instant qu'elle « choisisse entre Yermolof et moi : l'un des deux « doit dans ce jour même quitter la cour. Si vous « gardez Yermolof, je lui jure une haine qui ne « finira qu'avec ma vie, et rien n'empêchera que « tôt ou tard ma vengeance ne l'atteigne. Si « vous me le sacrifiez, au contraire, et que vous « ayez pour mes services cette condescendance « que peut-être ils méritent, rien ne pourra « égaler mon zèle et mon dévouement. Je con-

« tinuerai à m'occuper des intérêts de votre « cœur aussi-bien que de ceux de votre Empire, « et j'espère être à l'avenir plus heureux dans le « choix que je ferai pour vous. »

Intimidée par la véhémence de cette action, l'impératrice n'objecte rien, et consent aussitôt à l'éloignement de Yermolof. Mais cette condescendance ne satisfait pas encore Potemkin. La facilité avec laquelle il a obtenu cette décision lui fait craindre un retour ; il ose témoigner de la méfiance, et déclare hardiment à l'impératrice qu'il ne sortira de sa chambre qu'après avoir entendu l'ordre qui condamnera Yermolof à quitter à l'instant le palais et à prendre sans délai la route de ses terres. La fière Catherine est subjuguée par la vigueur audacieuse de son arrogant ministre. Elle n'ose pas même écouter son inclination : elle donne l'ordre qu'on lui demande. Elle fait plus, elle permet à Potemkin de le signifier en sa présence à Yermolof. On peut juger de la consternation de celui-ci. Au moment de quitter le palais, il fait cependant une tentative et demande la permission de prendre congé de l'impératrice. Cette dernière grace lui est refusée. Potemkin n'avoit garde de consentir à cette entrevue, et Catherine n'agissoit plus que par l'impulsion de Potemkin. Yer-

molof part, laissant ses amis consternés, et toute la cour et les ministres étrangers au comble de l'étonnement de l'issue d'un combat qui a trompé l'attente et les conjectures des plus habiles.

Cependant Potemkin sentit qu'il étoit dangereux de laisser dans le cœur de Catherine ce vide et cet ennui qu'occasionnoit nécessairement la perte d'un amant. Il s'occupa sans délai de lui en chercher un autre, et lui en présenta plusieurs; mais, par humeur ou par dégoût, elle se permit d'être difficile, et refusa tous ses protégés. Enfin Potemkin jeta les yeux sur un lieutenant capitaine aux gardes, nommé Momonof, et soit qu'il se crût sûr de le faire agréer, soit qu'au fond de son ame il eût décidé qu'il le seroit, il le nomma aussitôt adjudant. Momonof avoit des talents et de l'esprit; mais c'étoit aux dépens des qualités du cœur. Spirituel, instruit, parlant bien plusieurs langues, il étoit avec cela arrogant, méchant, et sur-tout très vain des agréments de sa personne. Potemkin, plus attentif aux dons extérieurs qu'aux qualités réelles, quand il s'agissoit d'un homme dont on ne vouloit faire qu'un amant, et pensant qu'il étoit prudent de calculer dans cette circonstance comme les femmes calculent ordinairement elles-mêmes, fit à l'impératrice l'éloge de Momonof,

et lui demanda la permission de le lui présenter. Elle y consentit ; mais voulant apparemment juger à son aise l'homme qu'on destinoit à posséder ses faveurs, elle exigea que cette présentation ne se fît pas à l'ordinaire. Il fut convenu entre elle et Potemkin que celui-ci lui enverroit Momonof comme porteur d'un rouleau de dessins. Le jugement, lui dit-il, que votre majesté portera des figures renfermées dans ce rouleau, m'indiquera celui qu'elle aura prononcé en elle-même sur le compte du porteur. En effet, Catherine regarda attentivement l'adjudant, et en lui rendant les dessins, elle lui dit : les contours sont beaux, mais le coloris est manqué; jugement qui lui convenoit à merveille, puisqu'il avoit tous les traits réguliers, mais le teint jaunâtre. Néanmoins il fut accepté, et, sans autre explication, il fut déclaré favori.

Quand Potemkin fut tranquille sur se point, et qu'il n'eut plus à redouter les sourdes intrigues d'un rival, il en revint au projet du voyage de Crimée, et il s'en empara comme si c'étoit lui qui l'eût conçu le premier ; il est du moins certain qu'il l'arrangea d'une manière si neuve, que cela équivaloit à en avoir été l'inventeur. Piqué apparemment de ce qu'on avoit voulu faire de ce voyage l'occasion de sa perte, il résolut d'en

faire celle de son triomphe et de celui de sa souveraine. Plein de cette idée, il lui prépara une marche qui pouvoit, sous plus d'un rapport, rappeler les courses triomphales des héros fabuleux.

Il commença par donner des ordres pour mettre en mouvement toutes les troupes de l'intérieur de l'Empire. Il en envoya des détachements nombreux à Kiow, à Kerson, et il en répandit de non moins considérables dans toutes les provinces que l'impératrice devoit traverser. En cela son but n'étoit pas seulement de former sur le chemin de la souveraine une haie imposante et majestueuse; de telles transpositions de troupes en avoient deux autres encore plus importants : celui d'habituer les régiments à des changements de garnison que Potemkin avoit résolu de renouveler tous les ans, suivant ce qui se pratiquoit chez plusieurs puissances, et celui d'alarmer les Turcs, et de les forcer, en quelque sorte, à la guerre pour laquelle ils montroient de la répugnance, et dans laquelle néaumoins on vouloit absolument les engager. Le prince fit publier avec grand soin que l'impératrice trouveroit une armée de cent mille hommes rassemblée sous Kiow, sous les ordres du feld-maréchal Romanzof; que lui-même en commanderoit une

de pareille force près de Kerson, et qu'enfin un autre corps d'armée de soixante mille hommes, commandé par le général Samoïlof, son neveu, seroit réparti en petits détachements sur la route de sa majesté. Il pouvoit y avoir quelque exagération dans le nombre de ces troupes, mais cependant sans s'éloigner beaucoup de la vérité. Potemkin avoit fait de grands efforts, parceque son objet étoit de frapper et l'intérieur et l'extérieur tout ensemble. Son intention étoit tout à la fois que les puissances ennemies ou amies de la Russie prissent une idée imposante de ses forces, et que la souveraine fût éblouie elle-même de sa puissance, qu'elle lui en rapportât la gloire, et que tous les ennemis qu'il avoit auprès d'elle fussent attérés.

D'ailleurs, Potemkin avoit encore une autre vue en faisant ces immenses préparatifs, c'étoit l'effet qu'ils devoient produire sur Joseph II. Ce monarque avoit été invité à venir joindre l'impératrice sur sa route, et y avoit consenti. Cette seconde entrevue des deux souverains avoit pour objet de mettre la dernière main aux arrangements pris entre eux lors de la première. Il étoit donc important de faire voir à Joseph quelle alliée c'étoit que la Russie, et quelles espérances il pouvoit concevoir en s'unissant à elle.

Potemkin savoit bien que la partie militaire fixeroit plus que toute autre chose l'attention de ce monarque : il avoit donc à cœur de la lui présenter sous un aspect formidable et séduisant. Il sut en effet disposer les choses avec tant d'art, que l'admiration du monarque, toujours surprise et excitée, ne lui donna pas le temps de rien examiner avec profondeur. Il faut convenir, au surplus, qu'en cela Potemkin n'est nullement blâmable. Les vices intérieurs qu'il pouvoit y avoir dans l'armée russe, comme il y en a dans toutes les autres, ne concernoient que celui qui étoit chargé de son administration, et les étrangers ne devoient pas les connoître. Il étoit donc conforme aux règles d'une bonne politique de ne laisser apercevoir que le beau côté de la chose, et de dissimuler l'autre.

Outre les dispositions purement militaires, il y avoit beaucoup d'autres préparatifs à faire pour rendre par-tout la réception de l'impératrice aussi pompeuse que le prince le désiroit. Depuis long-temps il s'occupoit de ce soin sans relâche. Il avoit commandé d'immenses travaux, et une multitude d'ouvriers y étoient employés nuit et jour : rien ne devoit être épargné, ni l'argent ni les hommes, et tous les obstacles, même ceux qu'opposeroit la nature, devoient être levés

à quelque prix que ce fût. Tels étoient les ordres du prince pour l'exécution des plans qu'il avoit lui-même imaginés. Lorsqu'ils furent près d'être achevés, Potemkin voulut s'assurer par ses propres yeux si la décoration de théâtre (car c'est ainsi qu'on peut nommer le tableau qu'il offrit aux regards de la souveraine) produiroit l'effet désiré, et si l'illusion seroit complète. Il donna différents prétextes à ce voyage, dont il falloit cacher le but; et, pour mieux faire prendre le change aux curieux, il passa par la Livonie pour se rendre à Kiow, où il avoit dessein d'attendre l'impératrice.

CHAPITRE IV.

L'impératrice voyage en Crimée. Description de ce voyage et des circonstances qui l'accompagnent. Ce voyage aigrit la cour ottomane ; et donne de nouveaux prétextes à la guerre. Potemkin intrigue pour exciter la Porte à la déclarer ; elle s'y décide enfin. Première opération. Potemkin, commandant en chef de toutes les forces russes, met le siège devant Ozakof. Le grand-duc veut rejoindre l'armée destinée à agir contre les Ottomans, et en sollicite la permission de sa mère. Potemkin, consulté, engage l'impératrice à rejeter cette demande.

PLUS nous avançons dans la vie de Potemkin, et plus nous voyons cet homme extraordinaire imprimer à l'Etat, dont il tient le timon autant que le souverain lui-même, un mouvement immense ; faire agir les ressorts de cette machine, et en développer les forces avec une énergie qui surprend, tant par la direction qu'il lui donne,

que par les effets qui en résultent ; élever l'influence politique de son pays à un degré vraiment prodigieux, et le mettre dans une situation à tout prétendre et à tout obtenir.

Nous sommes loin de vouloir dire par-là que la Russie n'avoit rien fait de grand avant Potemkin, et que le génie de Catherine avoit absolument besoin d'être stimulé par celui de son ministre pour enfanter des projets hardis : mais nous prétendons que la politique audacieuse qui dirige aujourd'hui le cabinet de Pétersbourg n'a véritablement pris ce grand caractère que depuis Potemkin ; que les opérations de ce personnage et les conquêtes dont il a agrandi la Russie ont affranchi cet Empire des entraves de la guerre défensive, et lui ont fait apercevoir la possibilité de porter au dehors ses lois et sa domination ; que Potemkin sentit si bien l'avantage de la position qu'il avoit donnée à son pays, qu'il pensa à en profiter, sans différer davantage, pour faire trembler ses voisins ; que depuis ce temps la Russie ne s'est plus contentée de faire la guerre pour se maintenir ou pour obtenir des triomphes, qui, bien que flatteurs pour sa gloire, n'avoient rien de vraiment utile en eux-mêmes, mais qu'elle a réellement conçu la pensée de renverser ses ennemis et de les

méttre sous son joug. Nous disons enfin que Potemkin a profité de l'énergie qu'il trouvoit dans l'ame de Catherine pour lui inspirer encore un nouveau degré d'exaltation, et pour donner, par son organe, à l'Empire qu'elle gouvernoit une commotion universelle et d'un genre nouveau. Nous demandera-t-on après cela si ces grands mouvements ont contribué au bonheur de la Russie ? Nous pressera-t-on de déclarer si nous considérons l'exagération des moyens comme une preuve de la réalité des forces ? nous nous garderons bien de répondre par l'affirmative. Nous ne prétendons pas peindre Potemkin comme un génie tutélaire de l'humanité, mais comme un génie singulier, fait pour étonner le monde et lui apprêter des sujets de méditation.

Dès que le prince eut fait savoir à la cour que tous les préparatifs du voyage de l'impératrice étoient achevés, cette princesse décida qu'elle partiroit le 2 janvier de l'année 1787, où l'on alloit entrer. Le choix de cette saison si rigoureuse en Russie pourroit surprendre, si l'on ne savoit que la beauté et la constance des jours froids dans ce pays, et la facilité de se transporter en traîneaux d'un bout de l'Empire à l'autre, font réellement de cette saison le temps

le plus commode pour voyager; et que d'un autre côté la nature a si bien pourvu la Russie de ce qu'il faut pour se garantir du froid, que les Russes l'aiment bien plutôt qu'ils ne le redoutent. Après donc avoir reçu, le jour de l'an, comme à l'ordinaire, les hommages de la cour et du corps diplomatique, l'impératrice partit le lendemain au bruit des décharges d'artillerie, long-temps suivie par les acclamations d'un peuple immense, qui faisoit retentir les airs de vœux pour son voyage et pour son prompt retour.

Il seroit trop long de nommer tous les Russes de distinction qui furent désignés pour l'accompagner et former le cortège. Parmi les étrangers on remarqua monsieur de Cobentzel, ambassadeur d'Autriche, messieurs de Ségur et Fitzherbert, l'un ministre de France, et l'autre d'Angleterre. Ces seigneurs jouirent alternativement du privilège de monter dans le carrosse de l'impératrice, où cette princesse étoit avec son favori Momonof et sa première dame d'honneur. On fut étonné de ne pas voir le grand-duc et la grande-duchesse au nombre des illustres voyageurs; mais l'impératrice avoit tous les jours plus d'éloignement pour son fils, et l'on assure que Potemkin fortifioit constamment cette disposi-

tion, sans que néanmoins on puisse en articuler ni même en apercevoir le motif. Quoi qu'il en soit, l'impératrice laissa son fils à Pétersbourg, en quelque sorte sous la surveillance du comte de Bruce, qu'elle nomma gouverneur de cette ville. Elle prit avec elle les deux aînés de ses petits-fils; mais ces jeunes princes ne purent soutenir la fatigue du voyage; ils tombèrent malades à moitié chemin, où l'on fut obligé de les laisser.

Le cortège séjourna à Tzarkosélo jusqu'au 6 janvier. La marche, à dater de ce jour, fut réglée de la manière la plus commode. La route étoit illuminée jusqu'à une distance considérable de Pétersbourg. On ne faisoit par jour qu'environ cinquante verstes (1) : on partoit à neuf heures du matin, on s'arrêtoit à midi, on repartoit à trois heures pour arriver à sept au gîte fixé, où tout se trouvoit préparé pour recevoir les voyageurs avec autant de goût et de magnificence que de profusion. Les repas se prenoient ordinairement dans des maisons appartenant à la couronne, qu'on avoit toutes réparées et meublées à neuf. C'étoit aussi dans de semblables séjours qu'on passoit les nuits. Quelquefois on

(1) Douze à treize lieues de France.

s'arrêtoit dans de belles maisons de particuliers, et les propriétaires de celles qui avoient été désignées pour ces stations avoient reçu de quoi mettre leurs habitations en état de recevoir dignement une grande souveraine. Lorsqu'il s'étoit trouvé des distances trop considérables où l'on n'avoit point rencontré de maisons propres à servir de halte à l'illustre cortège, on avoit construit exprès de petits palais sur des plans élégants. A chaque repas on servoit de la vaisselle neuve et du linge neuf. Ces effets restoient au propriétaire de la maison, lorsqu'on s'étoit arrêté dans une maison particulière, ou étoient donnés en cadeau à quelqu'un de la suite lorsque la station avoit été dans un bâtiment impérial.

L'impératrice étoit reçue à la frontière de chaque gouvernement par le gouverneur général, qui l'accompagnoit jusqu'à l'entrée du gouvernement voisin. Elle s'arrêtoit un ou deux jours dans les villes un peu considérables, tant pour prendre du repos, que pour se faire montrer l'état des lieux, connoître par elle-même la valeur, les ressources et les forces de chaque partie de ses Etats, donner des encouragements, et vivifier par sa présence toutes les branches de l'agriculture, de l'industrie et de l'administration. Les immenses préparatifs qu'on avoit faits par-

tout pour la recevoir, l'affluence des curieux qui étoient accourus sur sa route par le désir de voir un spectacle aussi nouveau pour les habitants des provinces, tout cela donnoit aux lieux où passoit la souveraine un air de vie et de prospérité qui la charmoit, mais qui parfois trompoit ses yeux sur le véritable état des choses.

Smolensko fut la première ville où l'impératrice fit proprement un séjour. De là elle se transporta à petites journées à Kiow, où elle fut reçue par les comtesses Branitski et Skavronski, nièces de Potemkin, et dames de son palais, qui lui présentèrent plusieurs seigneurs de la Pologne russe, empressés de profiter de cette occasion pour faire leur cour à leur nouvelle souveraine. Ces deux dames avoient été choisies pour cet office, parcequ'elles avoient épousé des Polonais, et qu'elles avoient leurs terres dans cette partie de l'Empire. Potemkin arriva lui-même à Kiow peu après l'impératrice. Il commença dès ce jour même à donner des fêtes magnifiques, qui se continuèrent, en se variant toujours, pendant tout le temps que Catherine passa dans cette ville. La dépense qu'il fit dans cette occasion fut telle, que les anciens souverains de Kiow eussent grandement soutenu leur cour pendant une année avec les sommes qui furent employées

pendant un mois à amuser celle de Catherine. Au milieu de ces plaisirs brillants qui faisoient honneur à la galanterie et à la magnificence du prince, on remarqua quelque chose qui n'en fait pas autant à son caractère, et qu'on trouve avec peine dans la vie d'un homme qui a tant de côtés intéressants. Kiow étoit le chef-lieu du gouvernement du feld-maréchal Romanzof. Potemkin, qui ne pouvoit pas souffrir ce respectable guerrier, avoit laissé son gouvernement dans le dénûment de tout ce qui étoit nécessaire pour recevoir avec pompe la souveraine, et n'avoit fait fournir que très tard les sommes pour les dépenses indispensables. Bien certain donc que dans la ville et dans le pays mille choses devoient se présenter sous un triste aspect, non seulement il ne chercha point à le dissimuler à l'impératrice, comme il le faisoit ailleurs, mais il affecta même de le lui faire remarquer, se gardant bien d'en dévoiler la cause.

L'arrivée d'un député des Tchirgués, peuplade de Tartares, qui envoyoit faire ses soumissions, fut un des évènements intéressants du séjour de Kiow. Potemkin, qui avoit fait venir dans cette résidence son beau régiment de cuirassiers, le fit ensuite passer en revue par l'impératrice. Cette princesse en fut enchantée, et,

pour en témoigner au prince sa satisfaction, elle donna à ce régiment le nom de son chef, chose jusqu'alors inusitée en Russie, où les régiments portent des noms de provinces.

La lenteur du voyage et la longueur des séjours furent cause qu'on étoit encore assez loin du but lorsque le printemps arriva. Tout cela avoit été prévu, et il avoit été convenu qu'on achèveroit le voyage par eau dès que les fleuves seroient navigables. Potemkin avoit employé, long-temps d'avance, une multitude d'ouvriers à faire sauter les rochers qui s'avançoient dans le Dnieper, ou qui s'élevoient du fond de ce fleuve. Ces travaux avoient été dirigés avec tant d'intelligence et de vigueur, on y avoit consacré tant d'argent et fait agir tant de bras, qu'on étoit parvenu à égaliser le lit du fleuve et à le rendre navigable sans danger jusqu'à la cataracte.

La flotte, destinée au transport de l'impératrice et de son cortège, consistoit en cinquante bâtiments de différentes grandeurs. Chacun de ces petits navires étoit arrangé et distribué dans l'intérieur avec art et recherche. On y avoit construit, outre les chambres nécessaires, jusqu'à des cabinets et des boudoirs, aussi voluptueusement meublés qu'ils eussent pu l'être dans des palais.

Toute la cour s'embarqua dans la plus belle saison et par un temps très calme. Un ciel pur, un rivage fleuri devoient prêter leur éclat aux riches décorations par lesquelles Potemkin s'étoit proposé de jeter la souveraine dans une illusion ravissante. Ce fut alors qu'il mit en mouvement tous les rouages de la grande machine qu'il avoit montée depuis si long-temps, et qu'il offrit aux regards des voyageurs un spectacle artificiel le plus original et le plus extraordinaire dont on ait jamais conçu l'idée.

Toutes les rives du fleuve présentoient, à des distances plus ou moins grandes, de jolies habitations isolées, et des villages bien bâtis, dont l'étendue annonçoit une population nombreuse, et l'aspect extérieur de l'aisance. Nombre de ces maisons particulières, et de ces villages, venoient d'être construits récemment. On prétend même que, pour accélérer les travaux, on n'avoit fait que des façades aux habitations les plus lointaines. Elles étoient disposées, relativement au sol, de manière à former des points de vue pittoresques, de sorte que les bords du Dniéper, pendant un espace de cent lieues, étoient arrangés en jardins anglais. Comme la population de la contrée n'avoit pas pu suffire pour vivifier tous ces paysages, on avoit fait

venir des villageois de plusieurs parties de l'Empire, et on les faisoit passer successivement d'un lieu à l'autre, quelquefois pendant la nuit, pour aller porter, sur la route où l'impératrice devoit passer le jour suivant, la vie et le mouvement qui souvent y manquoient.

On assure qu'on transportoit de même de nombreux troupeaux d'animaux de toute espèce, qui étoient destinés à animer les points de vue, et à donner une haute idée de la richesse, de l'abondance et de la prospérité de ces provinces. Cette particularité est plus difficile à croire, à cause de la difficulté de faire faire à ces animaux des marches nocturnes souvent répétées sans mettre la mortalité parmi eux. D'ailleurs les bords du Dniéper sont assez riches en bétail pour qu'il ne fût pas nécessaire de recourir à des ressources étrangères. Il n'est pas douteux qu'il n'y ait eu beaucoup de prestige dans tout ce que Potemkin offrit aux regards de l'impératrice pendant ce voyage; mais il n'est pas douteux non plus qu'il n'y ait eu beaucoup de réalité. L'envie qui s'attache aux grands personnages a fait augmenter l'un et diminuer l'autre. Si Potemkin ne dut pas passer dans l'esprit des spectateurs de cette course extraordinaire pour un profond administrateur, comme

on prétend qu'il en avoit la prétention, il dut être considéré du moins comme un homme d'un esprit bien fécond, d'une imagination bien originale et d'un grand talent. D'ailleurs peut-on penser que Catherine elle-même ait ajouté foi aux illusions par lesquelles son ministre cherchoit à l'amuser? Cette princesse pouvoit-elle croire que des pays qui ne faisoient que de passer sous sa domination, et qui sortoient d'éprouver les ravages de la guerre, fussent déjà dans un état si florissant? Auroit-elle eu le droit d'exiger du génie de Potemkin une telle métamorphose? Celui de Sully et de Colbert l'auroit-il exécuté dans ce court espace de temps? Il est donc au moins probable que Catherine étoit la confidente et non la dupe de son ministre. Du reste, son voyage de Kerson a été politiquement très utile. Il a fait du bien aux contrées qu'elle a parcourues, parcequ'il y a répandu de l'argent et a fait connoître combien ces contrées étoient belles et productives par leur nature, indépendamment de ce que l'art y avoit ajouté dans cette circonstance. Il a donné aux étrangers une haute opinion de la puissance de la Russie et de la richesse de sa souveraine. Enfin il a fixé les regards du gouvernement sur ces pays nouvellement acquis; il en a encouragé les habitants et a pré-

paré l'état de splendeur et de prospérité réelle et durable où ces contrées parviennent tous les jours par une gradation rapide.

Pénétrés de cette opinion, que Catherine avoit le secret de son ministre sur toutes les scènes qui devoient se jouer pendant un voyage dont on vouloit laisser aux Russes et aux étrangers un profond souvenir, nous ne nous appesantirons pas sur une autre tricherie (si l'on peut se servir de ce terme) que quelques auteurs ont reprochée avec aigreur à Potemkin, et qui ne nous paroît qu'une conséquence des vues secrètes par lesquelles il étoit dirigé; c'est d'avoir fait étaler avec faste, dans plusieurs villes où passoit la souveraine, des boutiques garnies de ballots de toutes sortes de marchandises, et fait remplir les magasins de sacs qui annonçoient d'immenses provisions de denrées. Ces ballots, ces sacs étoient, dit-on, vides; et l'on en avoit seulement fait remplir quelques uns, pour la montre. Quand la chose seroit exactement vraie, nous avons déjà justifié Potemkin de cette supercherie; mais elle peut être révoquée en doute. On ne voit pas pourquoi, dans un pays aussi abondant en denrées que la Russie, il eût été bien difficile de faire de grands magasins; d'autant que le séjour des troupes dans les provinces que traversoit

l'impératrice rendoit cette précaution nécessaire. On ne conçoit pas davantage quelle impossibilité il y auroit eu qu'une quantité de marchands de Pétersbourg, de Riga, de Moskou, de Casan, d'Astrakan, de Kerson, de la Pologne et même de l'Allemagne se fussent empressés d'apporter des marchandises sur une route où devoit passer une cour opulente et fastueuse qui attiroit un immense concours d'étrangers. Combien d'erreurs plus graves se sont glissées sous la plume des historiens, dans l'empressement où ils sont trop souvent, pour se donner un air de sévérité qui en impose, d'exercer la critique à l'égard des hommes d'état. La manie du blâme a peut-être enfanté autant d'exagération que le vil penchant à la flatterie. Sans établir ici de comparaison entre ces deux défauts, nous nous contenterons d'observer que l'un et l'autre égare et trompe le lecteur.

Après une courte navigation, la flotte s'arrêta à Kaniow, où le roi de Pologne, Stanislas-Auguste, sous le nom de Poniatovski, attendoit son ancienne amie pour lui rendre ses hommages.

On ne sait pas positivement si ce fut Potemkin qui appela ce prince sur la route de l'impératrice, pour augmenter, par sa présence, l'éclat du voyage, ou si ce fut Stanislas qui témoigna

lui-même au ministre le désir d'avoir une entrevue avec Catherine ; on sait seulement que ce roi reçut cent mille roubles pour son voyage, ce qui donne de la probabilité à la première supposition.

La rencontre des deux souverains dut être pour les spectateurs une scène intéressante, et pour les acteurs un moment d'émotion. Ils ne s'étoient pas revus depuis que Poniatovski avoit été à Pétersbourg comme ambassadeur de Saxe et de Pologne. Catherine jouoit alors un rôle secondaire : la relation qu'ils avoient formée, exempte d'ambition et de vues politiques, avoit été pleine de charmes. Le monarque polonais, dont le cœur étoit aimant et sensible, auroit peut-être rappelé avec plaisir, dans la première entrevue, le souvenir de ces moments heureux ; mais ces retours sur un passé si différent de son état actuel convenoient peu à la fière et puissante Catherine. Elle reçut Poniatovski avec cérémonie, en présence de Potemkin, de Momonof et de quelques autres seigneurs. Le monarque, un peu déconcerté de cet accueil, montra de l'embarras ; mais bientôt se remettant, il parla avec la grace qui lui étoit habituelle. Quant à Catherine, elle ne pouvoit pas démentir dans cette circonstance son affabilité ordinaire ; mais,

au travers des graces de ses manières et de ses discours, elle eut soin de laisser toujours percer la supériorité de l'impératrice, et parut s'attacher à inspirer à Stanislas plutôt du respect et de la reconnoissance que tout autre sentiment. Le roi se méprit sur la bienveillance que lui témoigna cette princesse, et la crut plus sincère qu'elle ne l'étoit réellement. Il lui fit des demandes ; il sollicita pour lui une augmentation de revenus et de prérogatives, et pour ses sujets la libre navigation du Dniéper. L'impératrice feignit de tout accorder, bien décidée à ne tenir aucune de ses promesses. Il en fut de même de Potemkin. Celui-ci avoit été enchanté au premier abord du roi, qu'il n'avoit jamais vu ; mais cette impression n'étoit pas de nature à lui faire oublier les desseins qu'il pouvoit avoir sur la Pologne, et le besoin de maintenir cette république dans la dépendance la plus entière de la Russie, en attendant qu'elle devînt une de ses provinces. Cependant Stanislas eut la bonhomie de croire à la bonne foi du ministre, comme il croyoit à celle de la souveraine. Enchanté des moments agréables qu'on lui fit passer, des égards qu'on eut pour lui, des propos flatteurs qu'on lui adressa, il prit congé de l'impératrice, convaincu qu'il avoit mis cette princesse entièrement dans

ses intérêts. Parvenu sur l'autre rive du Dniéper, il fit tirer un très beau feu d'artifice, et, après cet adieu galant à celle qu'il croyoit son amie, ce prince regagna ses États (1).

Catherine continua son voyage par eau ; mais depuis Kaniow sa navigation ne fut pas sans dangers. Il est étonnant qu'après avoir mis tant de soins à préparer le lit du fleuve et à en décorer les bords, on n'en eût pas mis davantage à l'examen du navire qui devoit porter l'illustre voyageuse. Celui qu'elle montoit se trouva endommagé ; il survint un orage violent : des mariniers maladroits ne surent ni gouverner la galère dans la direction du courant, ni éviter les écueils. Le bâtiment déjà mal en ordre échappa bientôt à des conducteurs qui n'auroient pas été en état d'en diriger un bon. La souveraine courut les plus grands dangers ; et sans le comte d'Anchael, gouverneur du corps des cadets, et Bersbarodko,

(1) Une femme à qui l'amitié donnoit le droit de parler au roi de Pologne avec une entière liberté, lui dit un jour : Sire, votre majesté est le plus aimable des hommes et le plus insupportable des rois. Ce mot peignoit parfaitement ce monarque, qui, fait pour répandre, comme particulier, mille charmes dans le commerce de la vie sociale, ternissoit, comme roi, l'éclat d'une couronne qu'il n'avoit pas la force de porter.

qui se dévouèrent pour la sauver, en aidant les matelots dans leur manœuvre, cette princesse auroit peut-être péri. Pendant ce tumulte un bateau chargé de vin brûla tout auprès de sa galère, et ajouta un nouveau péril à ceux dont elle étoit menacée par les flots. Elle conserva dans cette circonstance son sang-froid, comme elle l'a fait dans toutes celles où ses jours se sont vus menacés.

Après cette cruelle et fatigante journée on débarqua à Krement-Chouk, où l'impératrice fut logée dans un palais superbement orné, qui venoit d'être construit pour elle, et à côté duquel on avoit fait un beau jardin. Ce fut près de ce lieu que Potemkin fit manœuvrer, sous les yeux de la souveraine, un corps de douze mille hommes, entre lesquels brilloit son beau régiment de cuirassiers. L'impératrice le passa en revue, et fut si satisfaite, qu'elle écrivit au gouverneur de Pétersbourg :

« Je suis arrivée ici et j'y ai trouvé le « tiers de cette belle cavalerie dont quel- « ques médisants prétendent nier l'existence. « Cependant j'ai vu cette troupe, et je l'ai « vue dans un état de perfection dont aucun « corps n'approche. Je vous prie de le dire aux « incrédules, et de vous appuyer de ma lettre

« pour faire cesser les faux jugements des mal-
« intentionnés. Il est temps enfin que l'on rende
« une justice entière à ceux qui se devouent à
« mon service et à celui de l'État avec autant
« de zèle que de succès. »

L'empereur Joseph II, qui avoit devancé Catherine à Kerson, vint au-devant d'elle jusqu'à Kaïdak, d'où ils continuèrent leur route par terre ensemble, l'impératrice ayant renoncé à voyager par eau aussitôt qu'elle eut aperçu ce prince.

A Kerson, Catherine logea à l'amirauté, qui avoit été mise dans l'état le plus brillant pour la recevoir. On y avoit élevé un trône qui coûtoit quatorze mille roubles. Kerson étoit comme le chef-lieu d'un nouvel Empire pour Catherine, et c'étoit là qu'on avoit voulu déployer une magnificence digne d'une impératrice d'Orient.

Cette ville naissante paroissoit déjà riche et populeuse. On y avoit bâti depuis peu une quantité de maisons qui se trouvoient alors remplies par l'affluence des étrangers de tous les pays. Plusieurs magasins brillants, étalant aux regards une abondance de marchandises dans le nombre desquelles il s'en trouvoit de très précieuses, annonçoient les fruits précoces d'un commerce qui ne pouvoit que prendre de jour

en jour de l'accroissement et du lustre. Catherine, en parcourant les rues de Kerson, étoit dans un continuel ravissement, et le ministre auteur de ces merveilles partageoit, comme l'on pense, dans l'ame de la souveraine l'enthousiasme qu'elles lui inspiroient.

Ce n'est pas que, sous plusieurs rapports, la prospérité de cette nouvelle colonie ne fût plus apparente que réelle. Par exemple, le commerce n'y avoit pas seul amené les marchandises de tous genres qui s'y trouvoient; on en avoit acheté en immense quantité à Moskou et à Varsovie, qu'on avoit fait transporter à Kerson aux frais de l'État. Mais ces frais durent être remboursés, et ces marchandises consommées en grande partie par la multitude d'étrangers que la curiosité d'un aussi grand spectacle, et l'éclat qu'on avoit eu soin de donner depuis longtemps à ce voyage, avoient attirés à Kerson.

Le port étoit rempli de navires et les chantiers bien pourvus. Il n'y avoit rien ici de factice, et c'étoit cependant le point le plus important pour la Russie. Il étoit permis au génie qui avoit soigné avec tant d'art, de succès et de bonheur cette branche essentielle, d'employer quelques moyens forcés pour faire briller des parties moins intéressantes et encore négligées. On lança

à l'eau, en présence de l'impératrice, un vaisseau de 66 canons et une frégate de 40. En se promenant dans Kerson, cette princesse fut amenée à dessein auprès d'une porte de la ville du côté de l'orient, sur laquelle étoit une inscription grecque qui signifioit : *C'est ici qu'il faut passer pour aller à Bysance.* Cette inscription étoit-elle ancienne? Cela ne signifieroit rien autre chose, sinon qu'elle servoit autrefois d'indication aux voyageurs. Mais Potemkin, qui ne négligeoit rien de ce qui pouvoit entretenir Catherine dans ses grands projets, fixa ses regards sur ces caractères, et la souveraine en parut flattée.

Le ministre avoit d'ailleurs ici deux effets à produire; car il lui étoit essentiel de transmettre à Joseph II l'ardeur qu'il entretenoit dans l'ame de Catherine pour la ruine de la Turquie et le partage de cet État entre les deux puissances. Ce dernier espoir étoit fait pour séduire Joseph. Cependant ce monarque ne pouvoit pas se dissimuler les obstacles auxquels il devoit s'attendre de la part des autres puissances de l'Europe dans l'exécution de ce dessein; et ce qui devoit également lui donner à refléchir, étoit que, par la position de ses États, ces obstacles l'arrêteroient seul, et ne gêneroient point ou du moins

très peu son allié ; en sorte que la Russie, à qui déjà la plus belle portion de l'héritage qu'il se proposoit de partager avec elle étoit dévolue, devoit encore l'obtenir presque sans effort, tandis que lui, réduit à un bien moindre lot, couroit le risque de se le voir disputer par des adversaires puissants. Il est impossible de croire que ces considérations n'aient pas retenu Joseph, et sans doute ce monarque étoit loin d'être enflammé du même enthousiasme que Catherine, relativement à leur projet commun. Mais ce qui dut encore singulièrement le refroidir, ce fut la nouvelle de la révolte du Brabant, qu'il apprit à Kerson. Il dissimula assez bien, pour ne rien manifester de l'impression fâcheuse que cet évènement devoit lui causer. On croyoit même qu'il partiroit sur-le-champ ; il n'en fit rien. Sans s'expliquer sur ses intentions ni sur les motifs qui retardoient ses démarches, il ne parut point disposé à quitter de sitôt l'impératrice, et annonça même qu'il la suivroit dans son voyage de l'intérieur de la Crimée. Cependant il fit valoir, comme une difficulté qui relevoit infiniment le prix des secours qu'il avoit promis à la Russie, la nécessité où il se verroit de porter des forces nombreuses dans les provinces soulevées. Joseph II avoit de l'esprit, du caractère, de l'ame,

beaucoup de talents militaires, politiques et administratifs, et un fonds d'excellentes vues. Avec de pareils dons de la nature, ce monarque a fait de grands maux à ses sujets; il en a préparé de plus grands à sa famille, et parcequ'il les entrevoyoit, il est mort de chagrin. L'explication de cette fatale énigme est que Joseph II, donnant dans les visions de son siècle, avoit la manie d'innover; qu'il ne connoissoit pas assez profondément le cœur humain pour calculer l'effet du changement qu'il vouloit opérer, et qu'il prétendoit avoir le droit de fouler aux pieds ce qu'il appeloit les préjugés, parcequ'il les méprisoit. La révolte qu'il apprit à Kerson, et à laquelle il ne parut pas faire une attention sérieuse, étoit provoquée par sa faute. Elle a été la première cause de l'effroyable secousse qu'a reçue l'Europe, et de la chute de plus d'un trône.

L'impératrice fut reçue en Crimée par tous les mirzas avec des témoignages extrêmes de respect et de dévouement. Catherine récompensa, par des présents magnifiques, ces démonstrations si peu sincères; que peu de temps après ces mêmes mirzas voulurent se réunir aux Turcs contre les Russes.

Ces chefs de Tartares firent exécuter à leurs troupes plusieurs évolutions pour amuser la sou-

veraine. Tout à coup un corps de mille Tartares entoura avec rapidité le carrosse où elle étoit avec Joseph II; c'étoit pour leur servir d'escorte. L'empereur, qui n'avoit pas été prévenu de ce mouvement, témoigna une surprise qui tenoit de l'inquiétude; mais Catherine, confiante dans Potemkin, et supposant bien que rien ne se faisoit sans ses ordres, conserva toute sa tranquillité. En effet, que pouvoit-elle craindre d'un petit parti de Tartares dans un pays où son ministre avoit rassemblé, non loin de là, une armée de 150,000 hommes.

A Batrhiserai, l'impératrice logea dans le palais du Khan. Potemkin lui ménagea le soir le spectacle d'une colline illuminée qui tout à coup parut en feu. Catherine, dans toute cette course, reçut les marques d'amour et de respect de ses sujets avec une grace et une satisfaction qui devenoient la plus douce récompense des efforts que l'on faisoit pour lui plaire.

Elle prit, à son retour, sa route par Pultava. Elle y jouit avec ravissement d'un spectacle que lui avoit préparé Potemkin, spectacle digne de lui comme de celle à qui il en faisoit hommage. Deux armées parurent tout à coup, et commencèrent un combat qui étoit la représentation exacte de la fameuse journée où, dans ces

mêmes champs, Pierre I vainquit Charles XII. Tandis que Catherine applaudissoit avec transport aux exploits et aux triomphes de la nation qu'elle gouvernoit, Joseph, vivement ému à l'aspect du héros suédois qui paroissoit là dans le même costume qu'il avoit à cette bataille, ne put s'empêcher de déplorer le malheur de ce guerrier redoutable à qui, pour être un très grand homme, il n'avoit manqué que plus de maturité dans l'esprit. A Moskou, Joseph se sépara de Catherine enchanté d'elle et de toute sa cour, dont il avoit reçu mille égards. En partant il promit, dit-on, positivement à l'impératrice de l'aider à faire couronner son petit-fils à Constantinople. Il n'est nullement probable qu'il ait eu l'intention de tenir cette parole. Ce prince retourna dans ses Etats en traversant rapidement la Pologne, tandis que Catherine reprenoit le chemin de sa capitale.

Potemkin n'accompagna pas l'impératrice au-delà de Pultava. Ayant résolu, à quelque prix que ce fût, de provoquer les Turcs à déclarer la guerre et à commencer les hostilités, il lui convenoit de rester sur les frontières, d'où il pouvoit travailler plus efficacement à faire réussir ses vues. A ces motifs se joignoit un intérêt personnel; il vouloit, en cas de rupture, com-

mencer les opérations, et prendre une forteresse. C'étoit la condition nécessaire pour obtenir le grand cordon militaire de Saint-Georges, le seul dont Potemkin ne fût pas décoré, et que, par cette raison même, il désiroit avec la plus vive ardeur. Il avoit pris toutes les précautions possibles pour réussir dans ce double projet. Il s'étoit ménagé des intelligences dans presque toutes les parties de l'Empire ottoman, il y entretenoit des émissaires, et il étoit instruit que toutes ces menées commençoient à faire une vive impression sur le divan, et que ce conseil étoit enfin dans des dispositions hostiles : c'étoit précisément le point où Potemkin vouloit l'amener. D'ailleurs, les intrigues sourdes n'étoient pas les seuls moyens dont il fit usage. Il y avoit, de la part des Russes, des provocations plus ouvertes. Leurs vaisseaux, abusant des privilèges qui leur avoient été concédés par le dernier traité, ne se contentoient pas de faire librement le commerce de la mer Noire; ils entravoient celui des Turcs; et lorsque la Porte adressoit à cet égard des plaintes et des réclamations au cabinet de Pétersbourg, elles étoient dédaignées, et les infractions des Russes hautement protégées par leur gouvernement. Enfin Potemkin, qui ne pouvoit plus contenir son im-

patience, engagea l'impératrice à faire demander à la Porte, par son ambassadeur à Constantinople, une réponse prompte et définitive sur les contestations qui s'étoient élevées au sujet des bornes des deux Empires, et sur quelques autres demandes que cette puissance n'avoit pas encore pu se résoudre à accorder. L'exigeance d'une décision précipitée étoit une nouvelle insulte ajoutée à tant de demandes outrageantes que la Russie ne cessoit de faire aux foibles Ottomans. Il ne paroissoit donc pas douteux que la réponse du grand-seigneur ne fût une déclaration de guerre, s'il avoit encore conservé quelques sentiments de sa dignité. Cependant le divan eut encore, pour cette fois, la foiblesse de ne pas paroître offensé, et, sans faire aucune attention à la forme, il répondit quelques jours après aux demandes du cabinet de Pétersbourg; et les reprenant l'une après l'autre, il déclara :

Que sa hautesse refusoit l'établissement d'un consul russe à Varna, parceque le peuple de cette ville ne consentiroit pas à le recevoir ;

Qu'elle rejetoit la proposition de bâtir une église grecque à Constantinople, comme si extraordinaire, qu'elle ne demandoit aucun examen ;

Qu'elle regardoit la proposition de reconnoî-

tre l'assujettissement de la Crimée à la couronne de Russie comme une violation des derniers traités ;

Enfin, qu'elle répondoit à la question qui la sommoit de rendre compte de ses préparatifs de guerre par une question pareille, savoir, quel étoit le but des armements immenses de la Russie, et en particulier de l'établissement d'une flotte sur la mer Noire.

Peu de temps après que cette réponse eut été remise à M. de Buchakof, ambassadeur de Russie à Constantinople, ce ministre reçut une note conçue en termes assez pressants, pour prouver que le divan, mieux éclairé sur les intentions secrètes de la Russie, et ayant senti l'impossibilité presque certaine où il étoit de conserver la paix avec cette puissance, avoit résolu de former à son tour des prétentions qui, si elles lui étoient accordées, garantiroient l'Empire ottoman d'une aggression dans laquelle son ennemie auroit eu trop d'avantages, et si elles étoient refusées, lui dévoileroient clairement ses véritables sentiments. Cette note demandoit :

1° Que les troupes russes évacuassent la Kartilinie, et que le cabinet de Pétersbourg se désistât de la protection qu'il accordoit au tzar Héraclius ;

2° Que tous les vaisseaux russes qui se trouvoient dans les ports de l'Empire ottoman, et qui étoient soupçonnés d'y avoir apporté des marchandises défendues, fussent soumis, sans exception, à un examen sévère;

3° Que les consuls russes, dans les villes de l'Empire turc, fussent tenus de se borner strictement aux fonctions relatives au commerce, et que s'ils étoient soupçonnés de se mêler d'autres affaires, la Porte eût le droit de les chasser aussitôt des terres de sa domination;

4° Qu'il fût libre à la Porte d'entretenir des consuls dans les villes commerçantes de Russie, comme elle permettoit aux Russes d'en avoir dans les États du grand-seigneur;

5° Enfin, que sous aucun prétexte la Russie ne se permît de soutenir les prétentions des peuples de la Moldavie et de la Valachie, et qu'en particulier elle n'accordât aucun secours aux individus des familles des hospodars.

A l'exemple de la Russie, la Porte demandoit une prompte réponse; mais M. de Buchakof déclara qu'il devoit consulter sa cour et y dépêcher, en conséquence, un courrier extraordinaire.

Il n'eût pas été difficile d'aplanir ces difficultés; et les prétentions de la Porte n'étant

pas exagérées, et annonçant de sa part l'intention d'entretenir une paix dont le peuple en Turquie désiroit vivement la continuation, il eût été sans doute aisé de s'entendre, et de ne pas recourir à la voie des armes. Mais Potemkin vouloit la guerre. Piqué des lenteurs des Ottomans, et de ce qu'il n'avoit pas encore pu réveiller leur fierté, il enjoignit à Buchakof, de la manière la plus expresse, d'amener le divan à une rupture ouverte, laissant d'ailleurs à ce ministre le choix et la disposition des moyens.

Alors celui-ci bien autorisé, et certain d'être soutenu, ne garda plus aucun ménagement. Il se permit de tourner en plaisanterie la note qui lui avoit été communiquée par le divan, et déclara que sa cour ne pouvoit faire aucune attention ni aucune réponse à des propositions trop ridicules pour mériter d'être sérieusement discutées. Non content de traiter lui-même cette affaire avec la plus extrême légèreté, il toléra la même liberté dans les jeunes gens qui suivoient son ambassade. Plusieurs d'entre eux se conduisirent avec une indécence affectée, et l'on assure même que quelques uns poussèrent l'audace jusqu'à manquer d'égards au grand-visir.

Pendant que Buchakof entroit si bien dans les intentions de Potemkin, et exécutoit si exac-

tement ses ordres, les Turcs, excités par l'Angleterre, par la Prusse et par leurs propres ressentiments, étoient en proie cependant à de vives inquiétudes. Ils ne pouvoient pas expliquer le silence que gardoit M. de Choiseul, ambassadeur de France à Constantinople. Un traité venoit d'être conclu entre la France et la Russie, à Pétersbourg. Ce traité ne regardoit effectivement que le commerce, mais on pouvoit soupçonner qu'il contenoit des articles secrets. L'Angleterre, jalouse de s'être vue enlever par ce traité le commerce exclusif du Nord, souffloit dans le divan que la France étoit d'accord avec la Russie pour la destruction de l'Empire turc. Les préparatifs de guerre faits par la Russie peu après la conclusion de ce traité, le voyage de l'impératrice en Crimée, le choix de M. de Ségur, ministre de France à Pétersbourg, pour l'accompagner dans son voyage, de ce même ministre qui avoit négocié et signé le traité, objet des sollicitudes de la Porte, et qui, pendant tout le voyage de l'impératrice, avoit reçu de cette princesse de grandes marques d'affection; enfin, M. de Choiseul s'obstinant à se taire dans de pareilles conjonctures, et ne donnant à la Porte aucun signe d'attention ni d'intérêt de la part de sa

cour ; tout cela étoit fait pour appuyer les soupçons que l'Angleterre s'efforçoit d'exciter, et pour donner au divan les plus sérieuses alarmes.

La raison qui engageoit l'ambassadeur de France à garder le silence dont la Porte se plaignoit n'étoit point celle que l'on cherchoit à lui persuader. Comme il n'avoit reçu aucune communication de la part du ministre de Russie, il ignoroit les sujets de plaintes que cette puissance avoit ou affectoit d'avoir contre le grand-seigneur ; et ne pouvant deviner les intentions secrètes de Catherine et de son ministre, il ne voyoit aucun sujet de rupture entre ces deux cours. Sur la demande que lui fit le grand-visir de s'expliquer catégoriquement sur les intentions de la France, il engagea M. de Ségur à se plaindre à Pétersbourg de la conduite mystérieuse qu'observoit à son égard M. de Buchakof. L'impératrice n'hésita pas à donner satisfaction sur cette plainte. Elle enjoignit à son ministre d'être moins réservé avec M. de Choiseul, et de combiner avec lui les moyens les plus propres à maintenir la paix. Cet ordre ne comprometoit pas beaucoup Catherine, et ne changeoit aucunement ses vues et ses dispositions ; aussi les intentions pacifiques que cet ordre manifes-

toit ne trompèrent-elles personne. Buchakof en agit comme par le passé, et continua de provoquer la guerre. L'ambassadeur de France fit des tentatives pour entretenir la paix, sans attendre, selon toute apparence, un grand fruit de ses négociations.

L'Angleterre redoubla d'activité pour échauffer la Porte, lui promettant son appui, et lui faisant entendre qu'elle n'avoit rien à espérer de celui de la France. Enfin, la Porte elle-même jugeant la guerre inévitable, ne voulant pas donner à la Russie le temps de faire de plus grands préparatifs; voulant profiter de ceux qu'elle avoit déjà faits, et qui lui avoient occasionné des dépenses considérables; comptant assez sur la France pour croire que si elle ne la soutenoit pas, elle ne se déclareroit du moins pas contre elle; faisant grand fonds sur les promesses de l'Angleterre et sur la diversion que la Prusse devoit opérer en sa faveur, se persuadant enfin qu'avec de tels secours elle ne pouvoit pas manquer d'obtenir sur la Russie des triomphes certains; la Porte, disons-nous, plus hardie qu'on n'auroit jamais pu le croire, se détermina la première à la rupture, et fit proclamer dans Constantinople la guerre contre la Russie, le 18 août 1787.

Cette nouvelle fut apportée à Pétersbourg le jour de la fête de saint Alexandre Nevski, au moment où la cour alloit se réunir pour un bal. Rien ne fut dérangé pour cela, et la joie que causoit cette guerre tant désirée étoit plutôt de nature à donner une nouvelle vivacité à cette fête. Dès le lendemain le comte Besborodko travailla à un manifeste qui fut lu le dimanche suivant dans la chapelle impériale, en présence de l'impératrice et de toute sa cour.

Cet écrit, fait dans l'esprit ordinaire de ces sortes de pièces, renfermoit de sanglantes diatribes contre la conduite de la Porte, et des éloges pompeux de celle de la Russie. Les Musulmans avoient été traîtres, parjures et insolents; les Russes loyaux, fidèles et paisibles. Toute l'Europe ne pouvoit que blâmer lesprocédés de la première, de cette ennemie éternelle du nom chrétien, et qu'applaudir au dévouement de la seconde, qui alloit prendre en main la cause de la religion, de l'humanité et de la justice : en conséquence, toutes les puissances européennes étoient invitées à s'unir, de fait ou d'intention, à la Russie, pour une cause qui leur étoit commune, et à abandonner entièrement son ennemie à la vengeance qu'elle avoit attirée sur sa tête. Malgré cette sorte d'appel, la France, qui

éprouvoit déjà quelques troubles intérieurs, se décida à rester neutre ; l'Espagne suivit son exemple. La Suède se proposa de profiter du moment où la Russie seroit occupée ailleurs pour l'attaquer avec succès. L'Angleterre et la Prusse se déclarèrent pour la Porte, et cherchèrent à la fortifier de l'union des Polonais, qu'ils excitèrent à soutenir leur liberté sans cesse attaquée par la Russie. Le seul Joseph II, fidèle à ses engagements, se joignit à l'impératrice pour opérer, de concert avec elle, la destruction de l'ancien et redoutable ennemi de ses peuples et de sa maison. Mais la guerre de l'insurrection de Brabant, qui étoit alors dans toute sa vigueur, et quelques troubles qui commençoient à se manifester en Hongrie, l'empêchèrent de consacrer à cette grande entreprise autant de forces qu'il eût été nécessaire de le faire pour en assurer le succès.

A Constantinople, la déclaration de guerre avoit été le signal d'une prompte attaque. Le grand-visir faisant porter devant lui l'étendard de Mahomet(1), avoit rallié tous les Musulmans et

---

(1) L'étendard que l'on regarde proprement comme ayant été apporté à Mahomet de la part de Dieu, par l'ange Gabriel, tombe presque en pourriture, et il est

rassemblé des forces imposantes, qui, des bords du Danube, s'étoient avancées jusqu'aux frontières de l'Ukraine et de la Crimée. Une flotte de quarante voiles, sous les ordres du vieux capitan-pacha, le même qui avoit éprouvé le désastre de Tschesmé, et qui brûloit de venger sa honte, étoit réunie dans la mer Noire, prête à soutenir les opérations des armées de terre, ou à les seconder par des diversions puissantes.

Potemkin, de son côté, ne restoit pas oisif. Il se pressa de rappeler à l'empereur d'Allemagne ses promesses et ses engagements, et effectivement ce prince ne tarda pas à se déclarer allié de la Russie dans la guerre contre les Turcs. Il envoya une armée nombreuse mettre le siège devant Belgrade, tandis qu'un autre corps alla se joindre à l'armée russe. Celle-ci, préparée depuis long-temps à la guerre, fut bientôt en mouvement. Elle forma deux grandes divisions sous le commandement général de Potemkin. La première division, que l'on nomma l'armée d'Ukraine, et dont l'on donna le commandement au feld-maréchal Romanzof, fut destinée

soigneusement conservé dans une mosquée d'où il ne sort jamais. Ceux que l'on porte sous ce nom dans les armées n'en sont que des imitations.

à commencer les hostilités dans la Moldavie ; la seconde, sous la dénomination d'armée d'Ekaterimotof, commença l'investissement d'Ozakof. Potemkin se chargea personnellement de la direction de celle-ci.

A peine cette armée s'étoit-elle approchée de cette place, qu'elle fut attaquée par les Turcs. Il se livra un combat où, de part et d'autre, on brûla beaucoup de poudre, et qui, sans être meurtrier, se termina cependant à l'avantage des Russes, qui continuèrent leur opération. Les Turcs essayèrent, dans un autre point, une attaque sur Kiburn, du côté de la mer ; elle n'eut aucun succès. Soutenus par des troupes de terre, ils réitérèrent leur attaque. Le général Suvarof (1) s'opposa à celle-ci avec son corps

---

(1) Voilà la première fois que dans cette histoire il est question de ce célèbre et redoutable guerrier. Il étoit déjà connu à cette époque par nombre d'exploits. Quoique moins fameux qu'il ne l'a été par la suite, ce général qui a fait la guerre cinquante ans, et qui a commandé des armées pendant vingt ans contre toutes sortes de nations, sans avoir jamais cessé d'enchaîner la victoire, joint à ce titre d'illustration qui n'appartient qu'à lui dans l'histoire moderne, d'avoir connu à fond la nation qu'il menoit aux combats, et d'avoir créé pour elle un nouveau système d'opérations militaires qui lui a cons-

d'armée, dissipa les Turcs et les chassa jusque dans leurs retranchements, tandis que d'un autre côté quelques galères russes brûlèrent ou coulèrent à fond plusieurs chaloupes canonnières ennemies. Cependant les Ottomans reçurent du renfort ; mais cela n'empêcha pas Suvarof de les attaquer dans leur camp retranché. Le com-

---

tamment réussi. Il est donc vrai que ce général n'a point dû ses succès au hasard, aux circonstances ou à l'ineptie de ses adversaires, mais à son seul génie. Le procédé de Suvarof consistoit en trois choses : la vivacité de ses marches et de ses mouvements, l'impétuosité et la persévérance opiniâtre de son attaque, la vigueur de sa poursuite et son extrême activité à profiter de ses avantages. On peut dire que cet homme *violoit la victoire*, quand elle ne se donnoit pas de bon gré. Ce n'étoit pas seulement l'effet de son caractère bouillant, car au besoin il savoit très bien le contenir, et sa mémorable retraite de Suisse prouve que s'il avoit dans ses batailles le feu d'un Condé, il avoit dans ses mouvements la science d'un Turenne. On a accusé Suvarof d'être dur et sanguinaire; jamais capitaine n'a eu plus de soin de ses soldats, et n'en a été plus aimé. Il est vrai qu'il n'étoit pas tendre pour l'ennemi ; qu'il vouloit que, dans un pays conquis, ses troupes vécussent avant les habitants, et qu'en un jour d'action il savoit sacrifier un millier de ses soldats pour obtenir la victoire, et épargner par la suite le sang d'une armée entière. Nous laissons aux militaires à juger s'il avoit tort.

bat fut vif et sanglant; les Russes revinrent par trois fois à la charge, et leur constance autant que leur bravoure décida la victoire en leur faveur. Ils taillèrent en pièces cinq mille ennemis et perdirent peu de monde. Suvarof, qui payoit toujours de sa personne, fut blessé dans cette affaire. Ce fut la dernière de l'année 1787.

Tandis que la guerre se poursuivoit avec force en Orient, la bonne intelligence entre la Russie et la Suède s'altéroit tous les jours, et en même temps la Pologne remuoit et donnoit de l'inquiétude. La Russie étoit en danger d'avoir à se défendre contre tous ses voisins, en même temps qu'elle méditoit de porter au loin une guerre qui demandoit tous ses efforts. Cette position étoit critique, et il ne falloit pas moins que la tête de Catherine et celle de son ministre pour y faire face. Potemkin, dont l'influence dans le conseil décidoit à peu près de tout, ne se laissa ni déconcerter, ni rebuter. Il étoit sûr que les puissances de l'occident et du midi de l'Europe ne romproient pas leur neutralité. La Prusse ne devoit pas l'inquiéter beaucoup depuis qu'elle avoit Frédéric-Guillaume à sa tête; ses liens avec l'Autriche se trouvoient resserrés par l'intérêt commun. Dans cet état de choses, il dut croire la Russie assez forte, malgré la

guerre qu'elle faisoit à la Turquie, pour résister à la Suède, si cette puissance osait l'attaquer; et dans cette persuasion, loin de ralentir l'ardeur guerrière qui enflammoit les Russes, il chercha au contraire à l'exciter plus vivement que jamais.

Mais ce feu universel gagna le grand-duc, et alors on trouva que les étincelles en étoient parvenues trop loin. Ce prince, fatigué apparemment de son rôle passif, et convaincu d'ailleurs que les armées russes alloient marcher contre les Ottomans à des triomphes certains, jugea qu'il ne pouvoit pas avoir une occasion plus belle pour s'illustrer. Il sollicita donc de sa mère, avec instance, la permission de rejoindre l'armée et de se trouver au début de la campagne qui alloit s'ouvrir.

Catherine vit avec autant d'inquiétude que d'étonnement cette ardeur belliqueuse qui s'emparoit de son fils. Sa proposition la fit tressaillir. Elle sentoit que le grand-duc ne pouvoit pas lui être extrêmement attaché, et croyoit avoir tout à craindre de lui, s'il prenoit jamais des dispositions actives et guerrières. Cependant elle dissimula dans le moment, lui fit une réponse évasive, et se réserva intérieurement de consulter Potemkin avant de rien décider.

La surprise de celui-ci ne fut pas moindre que celle dont l'impératrice avoit été saisie; mais il ne fut pas long-temps indécis sur la réponse. Tout ce qui auroit pu l'effrayer le plus, eût été de voir arriver le grand-duc à l'armée. Si Catherine appréhendoit de trouver dans son fils un concurrent, un adversaire redoutable au moins par la légitimité de ses droits, Potemkin ne craignoit pas moins de rencontrer dans l'héritier du trône un surveillant, un maître justement indisposé, dont l'aspect seul eût suffi pour contrebalancer la puissance qu'il s'arrogeoit, et anéantir son empire absolu. Il écrivit donc à l'impératrice qu'il ne falloit certainement pas accorder au grand-duc ce qu'il demandoit, mais qu'il étoit peut-être prudent de ne pas l'accabler d'un refus positif; qu'il falloit temporiser, l'amuser sous différents prétextes, et gagner ainsi la fin de la campagne.

Catherine suivoit ce plan de conduite à l'égard de son fils, lorsqu'un incident vint la tirer d'embarras, et lui fournir, ce qu'elle n'avoit pas eu jusqu'alors, le prétexte fondé d'un refus. La grande-duchesse, soit qu'elle eût été excitée secrètement par l'impératrice elle-même, soit que sa tendresse pour son mari eût véritablement décidé sa démarche, sollicita tout à coup

la permission de suivre le grand-duc à l'armée. Catherine rejeta nettement cette demande, et elle étoit autorisée à le faire, sans encourir aucun blâme. Alors la grande-duchesse pleura, se lamenta; elle exposa qu'il lui étoit affreux de se séparer d'un époux qu'elle chérissoit, sur-tout dans un moment où, étant prête à lui donner un nouveau gage de leur amour, elle attachoit plus de prix que jamais à sa présence. L'impératrice enchantée fit valoir toutes ces raisons à son fils, et lui démontra qu'il ne pouvoit décemment s'éloigner de Pétersbourg lorsque ses devoirs d'époux et de père concouroient à l'y retenir. Le grand-duc, peu touché de ce motif qui ne lui paroissoit pas assez fort, insista; il alla même jusqu'à soupçonner la raison secrète qui retenoit sa mère, et protesta de son attachement à sa personne comme de la pureté et de la loyauté de ses intentions : l'impératrice fut inébranlable. « Enfin, madame, (ajouta-t-il à sa mère, comme dernière représentation) « que dira « l'Europe, où mon projet est généralement « connu, de me le voir abandonner au moment « de l'exécution? Elle m'accusera d'inconsé- « quence et de crainte à l'approche du danger. » Toute l'Europe, repartit Catherine, dira que le grand-duc est un fils obéissant. Cette ré-

ponse tranchante fut une décision sans appel. Le prince se tut, renferma son mécontentement, et renonça à son projet. Pour le dédommager, on lui permit quelque temps après de servir en Finlande, lorsque la guerre avec la Suède, dont nous allons nous occuper, éclata. Le prince partit avec transport pour l'armée, mais il fut bien étonné en y arrivant de se trouver subordonné à l'autorité du général Mouchin Pouchkin (1), à qui les ordres les plus sévères étoient donnés pour le surveiller. Cet état de dépendance dégoûta tellement le grand-duc, qu'il ne tarda pas à revenir à Pétersbourg, où le chagrin le rendit malade, sans que cette circonstance vraiment touchante pût émouvoir la sensibilité de sa mère, qui ne lui témoigna pas moins de

---

(1) Le comte Mouchin Pouchkin, plus estimable par son caractère que par ses talents, ne dut son avancement qu'à l'ancienneté de service. Il fut grand-maître de la cour du grand-duc, vice-président du conseil de guerre et général adjudant de l'impératrice. Paul Ier, en montant sur le trône, l'éleva au grade de feld-maréchal, pour récompenser l'attachement qu'il avoit toujours montré pour sa personne, et la délicatesse avec laquelle il avoit rempli les commissions désagréables dont il avoit été chargé à son égard; mais il ne lui donna, d'ailleurs, aucune commission importante.

froideur qu'auparavant. Ainsi Potemkin par des suggestions perfides, et Catherine en aigrissant l'esprit du malheureux Paul, préparèrent, sans s'en douter, la tyrannie et les orages d'un règne qui a eu les effets les plus graves, et peut-être les plus funestes sur les destinées de la Russie.

CHAPITRE V.

La Suède déclare la guerre à la Russie. Causes de cette déclaration. Mécontentement de Potemkin en apprenant cette nouvelle. Situation politique de la Russie, à l'égard des autres puissances de l'Europe à cette époque. Ouverture de la campagne de 1788. Plan général, et dispositions de Potemkin pour les opérations de cette campagne. Les Russes sont vainqueurs des Turcs dans deux batailles navales près d'Ozakof. Les troupes russes et autrichiennes prennent Noczim. Potemkin assiège Ozakof. Le siège traînant en longueur, il se résout à donner l'assaut. Détails de cette action. Ozakof est enlevé. Potemkin met ses troupes en quartier d'hiver et retourne à Pétersbourg.

AUTANT le cabinet de Pétersbourg et le ministre qui en étoit l'ame avoient mis d'ardeur à provoquer contre les Turcs une guerre dont ils se promettoient les plus grands avantages, autant ils auroient désiré l'éviter avec une puissance voisine contre laquelle toute espèce de

lutte ne pouvoit entraîner qu'une effusion de sang et une consommation d'argent inutiles. Les finances sur-tout étoient dans un tel état de délabrement, qu'on ne pouvoit mettre trop de réserve à ne pas en augmenter l'embarras. Indépendamment des dépenses qu'occasionnoit la guerre, et qui épuisoient son trésor, l'impératrice en avoit laissé trop légèrement la disposition à son ministre et à son amant. Potemkin et Momonof avoient tous deux la permission de se faire donner de l'argent de sa cassette sur de simples bons de leurs mains, et tous deux abusoient de cette facilité de la manière la plus étrange. A la vérité, le premier consacroit la plus grande partie des sommes qu'il touchoit au service de l'Etat; mais c'étoit avec cette prodigalité qui étoit un des défauts les plus remarquables de son caractère, et l'impératrice, qui le connoissoit, auroit dû sans doute le contenir avec plus de sévérité. Quant au second, ses dépenses étoient aussi oiseuses qu'excessives, et par cette raison n'en étoient que plus criantes. Déjà plus d'une fois des clameurs de créanciers étoient parvenues jusqu'aux oreilles de l'impératrice, et toujours Momonof, sûr de son ascendant, avoit tourné en plaisanterie les reproches mérités que cette princesse lui avoit faits, et ob-

tenu qu'elle acquittât des dettes énormes qu'il renouveloit sans cesse. Toutes ces déprédations avoient produit non seulement l'épuisement du trésor, mais encore un tel désordre, qu'on ne savoit comment remédier à cette disette. Les provinces ne voyoient plus de numéraire; il n'y circuloit qu'un papier de banque discrédité, qui ne permettoit pas au gouvernement d'espérer le moindre secours de la part de ses sujets. Le change à l'étranger d'un papier que les nationaux eux-mêmes dédaignoient étoit nécessairement très défavorable, et le crédit de la Russie chez les nations riches de l'Europe étoit nul. Cependant le seul expédient qu'il fût encore possible d'employer, étoit de recourir aux emprunts extérieurs, puisque l'intérieur n'offroit plus de ressources. A force de sollicitations on obtint neuf millions de florins en Hollande. Gênes, Venise et Florence promirent quelques millions. L'on espéroit en obtenir aussi des états du Brabant; mais leur souverain Joseph II n'étoit pas moins embarrassé que Catherine; il retint pour lui ce qui auroit pu être destiné à cette souveraine. Ce fut sur ces fâcheuses entrefaites qu'au printemps de l'année 1788 la Suède déclara la guerre à la Russie.

Il ne sera pas hors de propos de faire ici

quelque mention des divers évènements qui avoient préparé cette rupture. Gustave III, à son avènement au trône, avoit trouvé sa nation agitée par des partis, et ce prince jeune et bouillant n'avoit pas tardé à sentir, en succédant à son foible père, l'humiliation de porter une couronne qui n'inspiroit plus de respect. Depuis long-temps la France et la Russie entretenoient en Suède, chacune de leur côté, deux factions qui, au mépris de l'honneur et du patriotisme, reconnoissoient ouvertement pour chef les ambassadeurs respectifs de ces puissances. Les partisans de la Russie travailloient à restreindre les privilèges de la couronne, puisque c'étoit le moyen que le cabinet de Pétersbourg jugeoit le plus propre à affoiblir la Suède, dont elle étoit trop voisine pour ne pas craindre de la voir augmenter sa puissance. Par la raison tout opposée, les partisans de la France cherchoient à augmenter la prérogative royale; car il importoit beaucoup à la France que le roi de Suède fût assez fort pour en imposer à la Russie et réprimer son ambition dans le Nord. En général la cour de France avoit plus de partisans dans le tiers-ordre, et celle de Russie dans la noblesse; et cela s'explique, si l'on fait réflexion que dans tous les gouvernements euro-

péens dont la constitution est fondée sur la hiérarchie féodale, la noblesse est intéressée à diminuer l'influence du trône pour augmenter la sienne. Catherine n'ignoroit pas cet état de choses : elle savoit que la noblesse suédoise étoit factieuse, et que la constitution du royaume donnoit de grands moyens pour gêner le roi dans l'exercice de son autorité; elle mit donc tous ses soins à entretenir ces dispositions, et son attention tout entière à profiter des occasions favorables d'accroître la prépondérance qu'elle vouloit s'assurer en Suède.

Cependant Gustave luttoit contre toutes ces tentatives, et pour éviter d'être dépendant d'un côté, il le devenoit forcément de l'autre; car il étoit obligé de rechercher la protection de la France et de l'Angleterre, et de se mettre en quelque sorte en tutelle entre les mains de ces puissances, pour être plus certain de leur appui : cette situation, toujours fâcheuse pour un souverain, est cependant moins onéreuse quand la puissance influente est plus éloignée; et, entre deux partis extrêmes, Gustave avoit pris le moins dangereux.

En effet, ce roi n'avoit rien tant à redouter que le joug insolent auquel la noblesse de son royaume prétendoit l'assujettir. C'est à rompre

ces honteuses entraves qu'il tourna toute son application, et il y réussit. Au moment où les factieux s'attendoient le moins au coup qui alloit les frapper, Gustave fit une révolution dans Stockholm avec un seul régiment et une poignée de gentilshommes qui lui étoient restés fidèles. Maître de la capitale, il le fut bientôt de toute la Suède, et rétablit l'autorité royale dans tous ses droits. La Russie frémit en apprenant cet évènement, que le comte Ostermann, ambassadeur de cette puissance à la cour de Suède, n'avoit su ni prévoir ni empêcher. Le coup étoit d'autant plus fâcheux, que ce nouvel état de choses pouvoit rendre la Suède une puissance redoutable, dans un moment où les projets du cabinet de Pétersbourg devoient lui faire appréhender un ennemi de plus. Catherine et son ministre prirent donc le parti de dissimuler; ils jugèrent qu'il falloit conserver vis-à-vis de la Suède toutes les apparences de l'amitié et de la bonne foi, et pendant ce temps-là travailler sous main à ruiner cette nouvelle puissance royale, et à rétablir les factions qui pouvoient la comprimer et l'affoiblir.

Pour parvenir à ce but, Potemkin fit jouer tous les ressorts de l'intrigue. Il travailla à exciter une révolte dans les provinces de Suède

limitrophes de la Russie, parcequ'en cas de réussite, il eût été plus facile de soutenir ce mouvement. Il s'assura, par des présents et par des promesses, de tous les mécontents qu'il y avoit en Suède; il en augmenta le nombre. A mesure qu'il vit le parti de la Russie s'accroître dans ce royaume, il déploya plus d'audace et de prétention. L'ambassadeur de Russie à Stockholm, qui avoit les ordres de la souveraine et du ministre, ne garda bientôt plus aucun ménagement. Il osa se mêler dans les affaires du gouvernement; il soutint hautement les gentilshommes opposés à la cour; il se permit de jeter du ridicule sur la personne du roi, pour affoiblir le respect de ses peuples. Il intrigua enfin avec tant de persévérance, de chaleur et de hardiesse, qu'il parvint à soulever le sénat. Gustave, justement irrité, demanda avec force le rappel de ce ministre; Catherine n'osa pas le lui refuser, mais elle le remplaça par le comte André Rozamotski (1), qu'elle savoit bien

(1) Le comte André Rozamotski, fils du maréchal et neveu du favori d'Elisabeth, est spirituel, magnifique, d'une figure noble, grand dans ses manières, haut, fier, tranchant et parfaitement propre à maintenir la prépondérance, et la dignité de sa cour dans les cours étran-

capable de pousser aussi loin l'audace que son prédécesseur Markof (1).

La Russie ne paroissoit avoir aucune crainte d'aigrir le roi de Suède, et l'on croyoit à Pétersbourg que la patience de ce monarque étoit inépuisable. On y reçut avec empressement Sprengporten (2), rebelle d'une naissance il-

---

gères. Cette qualité est peut-être l'unique talent qu'il faut aujourd'hui au ministre représentant d'une grande puissance; mais à cette qualité le comte Rozamotski joint des talents très réels. Il est encore aujourd'hui ambassadeur de Russie à Vienne.

(1) Le même qu'on a vu en 1804 ambassadeur à Paris. Sa conduite publique et privée a été l'objet de vives critiques. Elles peuvent être fondées en partie; mais on ne contestera pas à M. Markof d'avoir toujours su, même lorsqu'il s'y prenoit avec orgueil, soutenir la dignité du nom russe, soit comme ministre d'état, soit comme ambassadeur. A ce titre il mérite la reconnoissance de ses compatriotes. Markof a puisé ces principes à l'école de Catherine et de Potemkin. La Russie n'a jamais eu à se repentir de les avoir vus dominer dans sa politique: la nation qui sait le mieux se faire respecter et craindre au dehors, est toujours la plus heureuse au dedans.

(2) Sprengporten, d'une illustre maison finlandoise, avoit d'abord été attaché à Gustave, et l'avoit puissamment aidé dans la révolution qui rendit à ce prince son autorité; mais ensuite il ne trouva pas Gustave assez re-

lustre, qui se déclaroit ouvertement ennemi de Gustave. Le tableau qu'il fit de l'intérieur de sa patrie et de l'esprit qui y régnoit confirma dans l'opinion où l'on étoit à la cour de Russie qu'on pouvoit tout oser contre le roi de Suède. On embrassa donc ce système avec une nouvelle chaleur, parcequ'on jugea qu'entretenir des divisions dans ce pays étoit un moyen infaillible de le mettre pour toujours dans la dépendance de la Russie. Au moment où l'on étoit le plus convaincu de l'efficacité de ces mesures, et où l'on avoit envoyé toutes les troupes contre les Turcs, avec une sécurité entière, Gustave déclara la guerre et s'avança de la Finlande suédoise dans la Finlande russe, ménaçant Pétersbourg même. Jamais surprise ne fut égale à celle de Catherine, et si cette femme courageuse n'avoit pas pris alors sur elle-même un empire qui cacha parfaitement la situation de son ame, peut-être auroit-on vu que sa crainte égaloit son étonnement.

Cependant cette guerre auroit pu être apai-

---

connoissant ; il se vendit au parti russe, passa en Russie, et de là fit usage du crédit que sa naissance et sa fortune lui donnoient chez ses compatriotes les Finlandois, pour tâcher de les faire soulever contre leur souverain.

sée presqu'aussitôt que déclarée. Gustave étoit trop peu habitué à des condescendances de la part de la Russie, pour ne pas consentir à rétablir la paix, si Catherine eût voulu rappeler l'ambassadeur qui lui déplaisoit, éloigner de sa cour les suédois rebelles, et promettre de ne plus s'immiscer dans les affaires particulières de la nation suédoise avec son souverain; et peut-être ne l'avoit-il rompue que pour l'édifier de nouveau sur une base plus solide. Catherine auroit donné de bon cœur quelque satisfaction à la Suède pour entretenir la bonne intelligence; mais son conseil eut un autre avis. Le ministre de la marine Tchernichef avoit alors de l'influence. La guerre avec la Suède devoit être une guerre maritime plus que continentale; il espéroit donner un nouveau lustre à son département; il opina pour la guerre, promit des victoires, exagéra l'insolence des Suédois, mit surtout en jeu l'amour-propre de la souveraine, dont la dignité se trouvoit, disoit-il, étrangement blessée. Son avis fut appuyé par beaucoup d'autres membres du conseil; il prévalut. Le seul ministre des finances le combattit, parcequ'il connoissoit mieux que personne le côté foible de la question; mais peut-être n'osa-t-il dévoiler tout ce qu'il savoit. Ses raisons ne pa-

rurent pas suffisantes, et Catherine se décida avec d'autant plus de promptitude que l'ennemi étoit plus pressant.

Déjà le roi de Suède marchoit en personne sur Friederichsham, ville frontière de la Finlande russe, du côté de la Suède. Après la prise de cette place, il n'y avoit plus rien qui pût arrêter l'ennemi jusqu'à Pétersbourg. L'impératrice n'avoit alors à sa disposition que quelques soldats invalides et quelques détachements de ses gardes. Elle quitta sa maison de plaisance de Tzarkozélo, où elle ne se croyoit pas en sûreté, et vint se renfermer dans sa capitale. Elle ordonna même que l'on tînt prêts des relais pour la transporter à Moskou; mais néanmoins la sérénité étoit sur sa figure. Elle paroissoit tranquille, et disoit que les chevaux de poste qu'elle avoit commandés étoient pour lui amener du canon.

Il est du moins certain que cette femme, toujours supérieure au danger quand il l'approchoit, malgré l'indécision où elle pouvoit être alors de l'issue de cette guerre, ne perdit pas un instant la tête, et fit tout ce qu'il étoit possible de faire pour décider le succès en sa faveur. Elle ne put d'abord envoyer en Finlande qu'un corps de huit mille hommes, encore mal armé et imparfaitement organisé; elle n'en publia pas moins,

dans une déclaration en réponse à celle du roi de Suède, qu'ayant depuis long-temps prévu cette rupture, elle avoit mis ses places frontières dans le meilleur état de défense. Pendant que sa fermeté entretenoit le calme et la sérénité parmi ses sujets, son or et ses intrigues semoient le trouble et la division parmi ceux de Gustave. Quoiqu'elle eût renforcé son armée de Finlande aussi promptement qu'il étoit possible de l'espérer, et qu'elle en eût donné le commandement à Michelson (1), qui jouissoit déjà d'une grande réputation militaire, il est cependant très vrai qu'elle dut ses premiers avantages à la trahison plutôt qu'à la force. Son escadre battit celle des

(1) Michelson est un homme de basse extraction, qui s'est élevé par son mérite et ses services. La Russie lui doit, entre autres services, d'avoir pris le rebelle Pugatchef, étant alors général divisionnaire dans l'armée du comte Panin. La guerre qu'il fit en Finlande contre les Suédois ne fut pas approuvée des gens du métier. Cependant Michelson possède l'art militaire; mais il n'est peut-être pas assez entreprenant. Souvarof disoit : Michelson connoît la guerre, mais elle ne le connoît pas : moi je ne la connois pas, mais elle me connoît. Michelson commande aujourd'hui l'armée russe en Turquie, et sa manière nonchalante d'agir prouvé qu'on n'a pas eu tort depuis long-temps de refuser à ce général de la vigueur et de la promptitude.

Suédois à Hogland, parceque les capitaines des vaisseaux suédois firent mal leur devoir ; et sous les murs de Friederichsham plusieurs régiments suédois posèrent leurs armes et refusèrent de marcher à la voix même de leur roi, parceque des officiers rebelles, gagnés par la Russie, leur persuadèrent que Gustave violoit les priviléges et la constitution de leur patrie en entreprenant une guerre offensive sans le consentement des États du royaume.

Potemkin, uniquement occupé de la guerre de Turquie, n'apprit pas sans le plus vif déplaisir la nouvelle de la rupture avec la Suède. Il en fit de vifs reproches à l'impératrice, et accusa son conseil d'impéritie et d'imprévoyance. En militaire habile, Potemkin craignoit une diversion qui, en obligeant de partager les forces, devoit affoiblir sur tous les points. En politique prudent, il pensoit qu'il eût mieux valu négocier avec la Suède, la calmer même en lui montrant pour le moment quelque condescendance (sauf à reprendre un autre ton par la suite), que de se l'attirer pour ennemie, et de déranger par cette guerre insignifiante le plan d'une autre guerre dont on pouvoit attendre les plus grands avantages ; enfin, considérant les choses en ambitieux à qui les moyens ne semblent jamais

assez prodigieux quand il s'agit d'assouvir sa passion, il trouvoit très mauvais qu'on l'eût mis dans le cas de détourner quelque chose de ceux qu'il comptoit employer contre les Turcs. Aussi traita-t-il la guerre de Suède de guerre de *vieille femme*, prétendant que la garnison de Pétersbourg étoit suffisante pour la soutenir, et s'obstinant à vouloir disposer pour son propre compte du reste des forces de l'Empire ; ce qu'il auroit fait si l'impératrice n'y eût mis obstacle en opposant sa volonté formelle à celle de son ministre.

L'armée russe étoit cependant assez nombreuse à cette époque pour faire face à ses deux ennemis; car, suivant l'état que Potemkin en fit dresser en 1788, elle montoit à cinq cent mille hommes. Mais ce nombre (à supposer même qu'il ne fût pas exagéré) n'exprimoit pas positivement ce qui se trouvoit présent sous les drapeaux. L'état annonçoit comme complets des régiments pour lesquels on attendoit des recrues; or, ces recrues arrivoient avec lenteur, et tous les hommes enrôlés ne rejoignoient pas les corps auxquels on les destinoit, parcequ'il en périssoit beaucoup en route. Ce n'étoit cependant pas en soldats que l'armée éprouvoit le plus grand déficit, mais elle n'avoit pas ce qu'il lui falloit d'armes, de mu-

nitions et d'habillements. Tout cela tenoit à des vices d'administration, dont le caractère de Potemkin, impétueux despotique, tantôt d'une activité excessive et tantôt d'une nonchalance outrée, étoit la principale cause. Il n'avoit pu se résoudre non plus, malgré l'avantage qu'il pouvoit y trouver pour le succès de ses propres entreprises, à mettre sur un bon pied l'armée d'Ukraine, commandée par le maréchal Romanzof. Sa haine contre ce général l'avoit emporté sur l'intérêt dont il étoit pour lui d'être bien secondé par ce corps d'armée dans ses mouvements et ses opérations, et il l'avoit laissé dans un dénûment tel, qu'il en étoit comme paralysé. Enfin, les changements que Potemkin avoit introduits dans les troupes s'étoient faits avec précipitation, et la guerre étant survenue, on n'avoit pas eu le temps de les mûrir et de les consolider. Il en résultoit que les troupes n'étoient pas assez exercées dans les manœuvres nouvelles; que plusieurs corps qui avoient changé d'armes, tels que des hussards qui étoient devenus chevau-légers, servoient mal dans un genre qui ne leur étoit pas familier. L'artillerie sur-tout, qui, plus que toutes les autres armes, a besoin d'instruction et de théorie, et n'est d'une utilité efficace à la guerre que lorsqu'elle a été bien préparée pendant la paix,

se ressentoit d'une organisation encore très imparfaite, et peut-être auroit-elle mal servi contre tout autre adversaire que contre des Turcs. Tous ces défauts, qui pouvoient devenir autant de causes d'affoiblissement, menaçoient les Russes d'une campagne désastreuse, si l'énergie de Potemkin n'y avoit suppléé en imprimant à son armée un mouvement vigoureux, par l'effet duquel les obstacles, en quelque sorte entraînés, cessèrent de paroître sensibles.

Pendant que la Russie soutenoit avec effort, quoiqu'avec succès, deux guerres que son ambition avoit provoquées, Catherine et son ministre, qui sentoient que l'Europe ne pouvoit pas être spectatrice indifférente de cette double lutte, intriguoient dans toutes les cours, resserroient ou relâchoient les liens qui les attachoient aux autres puissances, d'après les rapports et les intérêts divers de la Russie avec elles. Un coup-d'œil sur ces rapports et sur les intrigues politiques qui agitoient l'Europe à une époque où la Russie dominoit dans les cabinets, et avoit un intérêt si pressant à les diriger à son gré, peut n'être pas ici déplacé.

L'allié le plus intime de la Russie étoit toujours l'empereur d'Autriche, qui comptoit partager avec elle le fruit des victoires que les deux

puissances se promettoient de remporter de concert.. Joseph II, qui, par l'union de sa maison à celle de France, avoit alors la plus grande prépondérance dans le cabinet de Versailles, étoit, entre ce cabinet et celui de Pétersbourg, le négociateur d'une alliance dont il auroit formé le chaînon intermédiaire, et qui, si elle eût eu lieu, auroit mis l'Europe sous le joug de la France, de l'Autriche et de la Russie. Pour le bonheur des autres puissances, le plus grand obstacle à cet arrangement vint de la part de Potemkin, qui, se doutant que cette triple alliance ne pourroit que déplaire infiniment à l'Angleterre, et ménageant cette puissance dont les flottes auroient pu l'empêcher d'envoyer dans l'Archipel l'expédition avec laquelle il projetoit de réduire Constantinople, préféra les avantages réels de la conquête de la Turquie, qu'il croyoit certaine, à l'honneur vague et peu profitable de tenir l'Europe dans les chaînes, et employa tout son crédit sur l'esprit de Catherine pour empêcher la conclusion du traité proposé par Joseph II. Ce refus de la Russie refroidit l'empereur, qui, déjà embarrassé de ses affaires particulières et des troubles de ses États, poussoit avec beaucoup moins de vigueur la guerre contre les Turcs. Ce refus

irrita le cabinet de Versailles, qui s'en expliqua en termes précis par l'organe de son ministre à Pétersbourg, et fit déclarer en même temps qu'il soutiendroit Gustave son allié, et ne permettroit pas que la constitution établie en Suède par ce monarque fût renversée. Ce refus tranquillisa l'Angleterre et la Prusse, qui se trouvèrent alors plus disposées à se rendre médiatrices pour la pacification du Nord, et à moins gêner les projets de la Russie sur d'autres points. Enfin le résultat le plus immédiat du refus du cabinet de Pétersbourg fut que toute l'Europe désira de voir finir cette querelle du Nord, dont les parties belligérantes elles-mêmes commençoient à être fatiguées; et ce résultat si conforme aux vues de Potemkin, qui avoit toujours blâmé la guerre avec la Suède, et qui n'aspiroit qu'à pouvoir suivre sans obstacle celle de Turquie, fit qu'il s'applaudit beaucoup du conseil qu'il avoit donné à Catherine dans cette conjoncture délicate.

Ce ministre, toujours profond dans ses plans, et dont le génie auroit été parfait s'il avoit su saisir et conduire les détails, comme il embrassoit les grands rapports, avoit formé sur la Pologne un projet un peu différent, pour la gloire et l'intérêt de la Russie, de celui qui a été exé-

cuté, peu de temps après lui, par les ministres ses successeurs. Loin de vouloir assujettir et démembrer cet État, Potemkin vouloit au contraire en faire l'allié de la Russie, et, sous ce titre séduisant manier à son gré les forces et les ressources de ce royaume qui, dans un tel système, eût été tout entier à sa disposition; tandis que par le partage qui a été conclu, la Russie a perdu tout l'avantage qu'elle pouvoit tirer des plus belles contrées de la Pologne qu'elle a cédées à l'Autriche et à la Prusse. La foiblesse du gouvernement de Pologne, l'anarchie qui y régnoit, et que la Russie auroit eu soin d'entretenir, n'auroient jamais mis les Polonois en mesure d'opposer un refus aux mesures de leur redoutable voisine, et celle-ci, sous le titre d'amie, auroit tiré un bien plus grand parti de la Pologne, qu'elle ne peut le faire comme ennemie ou comme dominatrice. Voilà ce que sentoit Potemkin; et au commencement de la guerre des Turcs, il avoit proposé à la diète, dont il avoit mis les principaux membres dans ses intérêts, de faire cause commune avec lui contre les ennemis du nom chrétien. La liberté du passage pour ses troupes, l'abondance des vivres, du bétail, des chevaux qu'elle pouvoit acheter à peu de frais en Pologne, les recrues

qu'elle auroit eu la facilité d'y faire indépendamment des troupes que lui auroit fournies la république, tout assuroit à la Russie des bénéfices considérables dans cette alliance. La négociation fut long-temps tenue secrète; mais, par une imprudence dont on ne devine pas bien la cause, le cabinet de Pétersbourg crut devoir instruire officiellement celui de Berlin du traité qui alloit se conclure. Potemkin, furieux en apprenant cette démarche, fit à l'impératrice des reproches sanglants sur l'ineptie de ses ministres, qui profitoient de son absence pour perdre le fruit de ses soins et de ses combinaisons: sa colère étoit fondée. Le roi de Prusse s'empressa de faire à Varsovie les plus fortes représentations sur le danger de l'alliance où l'on vouloit entraîner la Pologne. Il engagea la république à conserver son indépendance, lui promettant son secours pour la maintenir. Cependant Potemkin avoit besoin, pour ses troupes, du passage sur le territoire polonais; il fallut négocier pour ce seul objet qui auroit été une des premières conditions du traité, et l'on ne put obtenir ce passage (qu'on n'auroit pas pensé pouvoir jamais être disputé) qu'en promettant non seulement de faire observer aux troupes russes la plus sévère discipline, mais encore de payer

chèrement toutes les denrées et tous les objets qui seroient pris ou consommés.

Sur ces entrefaites s'ouvrit contre les Turcs la campagne de 1788, pour laquelle Potemkin avoit fait de grandes et belles dispositions. L'objet de cette campagne étoit d'éloigner ou de contenir les armées turques par différents mouvements et différentes positions, de manière à pouvoir assiéger tranquillement Ozakof (1), et n'être

---

(1) Ozakof, ville de la Bessarabie, située près de la mer Noire à l'embouchure du Dniéper, est importante par sa force, qui en fait de ce côté le boulevard de la Russie, comme elle étoit auparavant celle de l'Empire ottoman, et ne l'est pas moins par sa situation avantageuse pour le commerce et sa population, qui montoit alors à trente-cinq mille ames. La prise d'Ozakof étoit de la plus haute importance pour la Russie, parcequ'elle lui donnoit toute la navigation du Dniéper, achevoit de lui assurer la navigation de la mer Noire, et tenoit en bride tout à la fois les Turcs et les petits Tartares, en coupant toute communication entre ces ennemis communs du nom russe. Il falloit Ozakof à la Russie pour lui assurer la possession de la petite Tartarie et de la Crimée, et en même temps pour consolider la tranquillité de ces provinces et laisser un libre cours au projet de les rendre florissantes par la culture et le commerce. On voit que l'ambition de Potemkin étoit au moins raisonnée, et que sa passion des conquêtes avoit pour objet la gloire et l'avantage de son pays.

point inquiété dans les opérations contre cette place.

L'armée russe avoit reçu de grands renforts, et tout étoit préparé pour porter des coups décisifs. Dès le mois de mai le quartier-général de l'armée d'Ukraine s'étoit avancé de Kiow jusque sur les bords du Dniester. Les Turcs, à ce mouvement, avoient quitté les frontières de la Pologne pour se rapprocher de Yassy; mais le colonel autrichien Fahei les avoit suivis dans cette marche rétrograde, leur avoit enlevé beaucoup d'artillerie et de bagage, et ayant rencontré le prince Ypsilanti, hospodar de Moldavie, qui fuyoit de Yassy, il avoit dissipé son escorte et fait ce prince prisonnier.

L'armée d'Ekaterinslof avoit aussi décampé au mois de mai pour se porter sur Olviopol, et Potemkin avoit établi son quartier-général à Elisabethgrad, ville neuve sur l'Ingus.

Pour faciliter sa marche, cette armée se sépara en deux divisions. Potemkin, en personne, conserva la direction de la première. La seconde fut commandée par les lieutenants généraux Paul Potemkin et Samoïlof. Celle-ci passa le Bog, et marcha sur la rive droite de ce fleuve, tandis que l'autre suivoit la rive gauche. A la fin de juin les deux corps étoient réunis au village

d'Alexandrovska, à peu de distance d'Ozakof.

Cette approche de l'armée russe occasionna de grands mouvements dans la flotte turque, qui mouilloit sous les murs de cette place. Celle des Russes, partie de Kherson sous les ordres du prince de Nassau (1) et du commodore Paul Jones (2), porta sur les vaisseaux turcs, afin de

---

(1) Le prince de Nassau-Siegen s'est fait connoître par son intrépidité et son caractère chevaleresque, belles qualités sans doute, mais qui ne confèrent pas le talent du commandement, comme le prince de Nassau en a été la preuve au service de Russie. Après s'être illustré par ses voyages et ses aventures, sa tentative contre Jersey, son combat des batteries flottantes devant Gibraltar, il a vu sa gloire s'éclipser dans les mers du Nord contre le roi de Suède. Long-temps soutenu par la faveur de Catherine, il avoit, dans les derniers temps, encouru pour le moins son indifférence, si ce n'est sa disgrace. Il n'a rien épargné pour faire parler de lui et se rendre fameux; il a fini par mourir dans ses terres de Pologne complètement oublié.

(2) Dans la guerre de l'indépendance, Paul Jones, corsaire américain, se rendit plusieurs fois redoutable aux Anglais. Il fut placé au service de Russie par l'entremise de l'ambassadeur de France, et s'y distingua; mais son existence dans la marine russe ayant excité le mécontentement des capitaines anglais, que la Russie ménageoit, on lui suscita exprès à Pétersbourg une aventure qui fit

parvenir au moins à les éloigner de la côte et les empêcher de nuire aux opérations de l'armée de terre. Il s'engagea un combat très vif. Le prince de Nassau fut d'abord obligé de céder au feu des Turcs, mais il fut bientôt secouru par Paul Jones, tandis que la flotte turque recevoit de son côté un renfort commandé par le vieux capitan-pacha. Le combat recommença avec une nouvelle chaleur; mais enfin la victoire resta aux Russes. Les Turcs prirent la fuite avec perte de trois galères, et la flotte russe vint tranquillement insulter aux mêmes murs que son ennemie protégeoit un jour auparavant.

Mais celle-ci n'étoit pas vaincue de manière à ne pouvoir pas se relever. Elle reparut quelques jours après. C'étoit cependant de la destruction de cette flotte que devoit dépendre le sort d'Ozakof; car les Russes, une fois maîtres de la mer, empêchoient tous les secours qui pouvoient se jeter dans cette place par cette voie; et l'armée, commandée par Potemkin, étoit postée de manière à ôter aux Ottomans tout espoir de pouvoir ravitailler par terre cette importante forteresse. Dans cet état des choses,

---

de l'éclat, pour avoir le droit de le faire sortir de l'Empire par la voie de la police.

on tint, le 16 juin, un grand conseil sur la flotte russe, et il fut décidé que, sans plus tarder, le lendemain on engageroit la bataille avec les Turcs. Effectivement, le 17 à quatre heures du matin les Russes commencèrent l'attaque avec une vivacité sans égale. Ils avoient eu le bonheur, pendant la nuit, de recevoir un renfort de vingt-deux chaloupes canonnières, qui leur furent envoyées de Krementchouk. Leur feu fut terrible. Les Turcs se défendirent avec un courage héroïque; mais les talents n'étoient pas égaux sur les deux flottes, et l'on étoit sur un élément où la science décide de la victoire. Après un combat de cinq heures la flotte turque fut dispersée. Plusieurs vaisseaux sautèrent, d'autres échouèrent à la côte. Une partie des équipages se sauva dans les chaloupes, mais accueillis à terre par les troupes de la division de Souvarof, tous les hommes de ces vaisseaux échappés aux flots furent tués ou faits prisonniers. Les Turcs perdirent dans cette journée cinquante-sept bâtiments de différentes grandeurs, parmi lesquels le vaisseau amiral de soixante canons. Ils eurent six mille hommes tués ou pris. On leur coula à fond deux frégates, deux chébecks, une galère et plusieurs autres petits bâtiments; mais du grand nombre de ceux qui tombèrent entre les

mains des Russes, il ne se trouva qu'un vaisseau de cinquante canons en état de servir. La perte des Russes fut peu considérable, parceque l'artillerie turque mal dirigée ne fut point du tout meurtrière.

Pendant que ces évènements se passoient, l'armée de Potemkin, sur différentes colonnes, s'étoit insensiblement approchée d'Ozakof et avoit achevé l'investissement de cette ville par une vaste circonvallation. Potemkin avoit posé son camp sur les bords du Dniéper, à une lieue de la ville. De là il écrivit à l'impératrice que son projet n'étoit point encore de commencer les travaux du siège, et que, pour épargner le sang, il vouloit tâcher de surprendre la forteresse ou de l'engager de se rendre par arrangement. Dans cette position il y eut quelques escarmouches entre les troupes russes qui alloient à la reconnoissance de la forteresse, et celles de la garnison turque qui sortoient pour tâcher de se procurer des vivres, ou d'enlever les convois de l'ennemi.

En attendant qu'on fît d'une manière plus sérieuse l'attaque d'Ozakof, les troupes austro-russes, sous les ordres du prince de Cobourg et du comte Soltikof, assiégeoient Choczim, clef de la Moldavie du côté de la Pologne. A la première reconnoissance, les ouvrages avancés de

la place ne paroissant pas susceptibles d'une grande défense, on résolut de les emporter d'assaut, ce qui fut exécuté. Seize cents hommes turcs, qui les défendoient, furent tués ou pris dans cette circonstance.

Alors les assiégeants commencèrent le bombardement, qui réduisit bientôt la ville dans un triste état. Les bras manquoient pour éteindre l'incendie, et plus encore pour résister aux continuelles et vives attaques des troupes alliées, qui faisoient tous les jours de nouveaux progrès. Enfin le gouverneur, ne voulant pas risquer un assaut, consentit à capituler. On permit à la garnison de se retirer à Bender; mais tout ce que renfermoit la forteresse resta au pouvoir des Austro-Russes. Cent cinquante-trois pièces de canon, quatorze mortiers et beaucoup de munitions de guerre et de bouche furent la proie du vainqueur, et servirent d'instrument à des conquêtes nouvelles.

Cependant les moyens de négociation ou de séduction par lesquels Potemkin avoit espéré se rendre maître d'Ozakof n'ayant pas réussi, ce général commença enfin à assiéger la ville dans les formes. Mais le terrain sablonneux dans lequel est situé Ozakof présentant beaucoup de difficultés pour ouvrir la tranchée, et, en outre, la

ville étant très irrégulièrement fortifiée, de manière que dans quelques endroits aucuns ouvrages avancés ne défendent les approches du corps de la place, on trouva à propos, tout en continuant les travaux du siège, de tenter plusieurs attaques pour tâcher d'enlever la place de vive force, même avant que l'artillerie eût fait brêche. L'impatience de Potemkin ne lui auroit pas permis, d'ailleurs, de s'astreindre à toutes les longueurs d'un siège parfaitement régulier. D'un autre côté, les sorties continuelles de la garnison provoquoient des combats partiels très sanglants et très meurtriers, qui, renouvelés tous les jours, rendirent enfin la diminution d'hommes sensible dans l'armée russe. Le climat, la rigueur de la saison, les maladies qui s'engendrent toujours dans les camps permanents, consommèrent aussi une multitude de soldats. On fut obligé de faire venir de grands renforts à l'armée, et néanmoins le siège traînoit en longueur. On étoit au commencement de l'hiver, et l'on pouvoit craindre de passer en entier sous les murs de cette place une saison qui feroit immanquablement des ravages effroyables dans l'armée. Dans ces conjonctures, Potemkin, qui ne vouloit point renoncer à son entreprise, et qui étoit décidé à emporter Ozakof à tout prix,

résolut un assaut. Cette détermination étoit terrible, sans doute ; elle devoit coûter bien du sang. N'auroit-il pas péri le double d'hommes par le froid, la faim et les maux de tous genres, si l'on étoit resté pendant tout l'hiver devant Ozakof ? et ce nombre de braves que la fatigue et la misère auroient enlevés, n'auroient-ils pas eu la douleur de mourir sans gloire ? Certes, la guerre est un mal ; c'est le plus cruel des fléaux. La morale exigeroit qu'on l'évitât toujours ; mais lorsqu'on a été entraîné à la faire par nécessité ou par ambition, il est certain que de la conduire avec trop de lenteur et de ménagement, c'est en augmenter les horreurs.

Potemkin étoit maître depuis quelques jours de l'île de Bérézau, située à l'embouchure du Dniéper, et qui, ayant un fort, avoit été jusqu'alors un dernier asile pour les vaisseaux turcs, d'où ils trouvoient la possibilité de faire de temps en temps passer quelques secours dans la place, et par-là de relever les forces et le courage de la garnison. Il avoit confié cette expédition à un général, Espagnol d'origine, nommé Ribas, qui s'en étoit acquitté heureusement. Cette prise avoit été jugée assez importante pour qu'on eût répandu beaucoup de récompenses et de gratifications parmi les troupes qui avoient servi dans

cette circonstance ; entre autres huit officiers qui s'étoient distingués d'une manière particulière avoient reçu des épées d'or (1).

Dès le commencement du siège, le maréchal Romanzof avoit prescrit au général d'Elmpt de poursuivre sa marche le long du Pruth jusqu'à Ganya. D'un autre côté, le général Soltikof avoit reçu ordre, après la prise de Choczim, de se rendre à Belzi. Ces différents mouvements, qui avoient été exécutés, mettoient les armées russes en position de contenir les Turcs sur le Danube et de couvrir le siège d'Ozakof. D'après une telle réunion de circonstances, il devenoit indispensable pour elles de brusquer leurs opérations, pour ne pas perdre, par un trop long retard, le fruit de la position la plus heureuse, et il falloit emporter la ville par un coup de force, dès que les assiégés mettoient une opiniâtreté irrésistible à refuser de se rendre.

Dans l'un des conseils de guerre qui furent tenus à ce sujet, le prince de Nassau offrit (si l'on vouloit lui confier la conduite de cette opé-

---

(1) Une épée d'or est estimée ordinairement huit cents roubles, et l'on y trouve ces mots gravés : *récompense de la valeur*. Quel souverain fit jamais des dons plus riches à de simples officiers de ses armées ?

ration) de pratiquer bientôt une brèche à un endroit périlleux de la forteresse qu'il avoit observé, et de faire passer par cette ouverture un régiment entier. Potemkin, qui ne souffroit pas qu'on affectât devant lui de la jactance, même quand il n'étoit pas impossible que l'évènement la justifiât, lui demanda ironiquement combien il avoit fait de brèches à Gibraltar ? Cette mauvaise plaisanterie déplut si fort au prince qu'il s'en plaignit à la cour, demanda son rappel, et fut effectivement retiré de l'armée de Potemkin pour être employé contre les Suédois.

Cet homme si fier, qui recevoit avec si peu de modération les avis des généraux, n'épargnoit rien au contraire pour se rendre agréable aux soldats, dont l'affection, dans le projet qu'il avoit de hasarder un coup de main, pouvoit lui être plus nécessaire que celle des officiers. Sa conduite à cet égard ne fut même pas calculée sur de bons principes; car non seulement il s'efforça d'exciter l'émulation et le courage des troupes en leur promettant le pillage de la ville, mais encore il toléra parmi elles la plus grande indiscipline, afin de les attacher à sa personne par cet excès d'indulgence. Dès ce moment, l'insubordination, qui, chez le soldat russe, n'a pas besoin d'être fortement stimulée pour devenir excessive, fut

bientôt portée à un point tel que les officiers n'osoient qu'à peine se permettre des remontrances à l'égard de leurs soldats, bien loin de leur infliger des punitions.

Quoi qu'il en soit, ce moyen réussit à Potemkin, du moins pour le but qu'il se proposoit, et, dans une entreprise dont le succès devoit dépendre plutôt de la bonne volonté que de l'obéissance du grand nombre, il eut en peu de temps la satisfaction de voir son armée disposée à braver tous les dangers pour lui prouver son zèle et son amour.

Il ne laissa pas refroidir cette ardente disposition. Après avoir reconnu lui-même tous les côtés de la forteresse qui étoient accessibles, dressé le plan de son attaque et marqué les points par lesquels on devoit entrer, le 6 décembre 1788, à six heures du matin, il partagea son armée en six colonnes, dont quatre, sous la conduite du prince Repnin, devoient attaquer la ville par sa partie orientale, et les deux autres, sous le commandement du général d'artillerie Muller, devoient faire une attaque simultanée sur la partie occidentale. Il forma, en outre, deux corps de réserve prêts à soutenir les assaillants. Après ces préparatifs il ordonna l'assaut.

Le feu des assiégés fut terrible ; ils sentoient

qu'on vouloit leur porter un coup décisif, et qu'ils ne devoient rien épargner pour le parer. Cependant, malgré leur vigoureuse résistance, le général Pahlen emporta avec la première colonne le fort d'Hassan-Pacha, situé sur une hauteur, et successivement un autre fort voisin qui dominoit aussi la ville. La seconde colonne, conduite par le général Baïkof, pénétra dans un faubourg et se rendit maîtresse du chemin qui menoit de la ville à la citadelle. La troisième, bravant un feu de mitraille qui portoit la mort dans son sein, descendit dans le fossé de la place. Alors le colonel Markof, à la tête des chasseurs, posa une échelle et monta le premier à l'escalade du rempart. Le prince Volkouski, commandant de cette colonne, fut tué dans cette occasion.

Pendant que cela se passoit, la quatrième et la cinquième colonne avoient aussi franchi le chemin couvert, traversé le fossé, et, menaçant les remparts, donnoient à l'ennemi les plus vives inquiétudes et l'obligeoient à partager son attention et ses forces. Le fossé s'étant trouvé d'une grande profondeur à l'endroit où ces colonnes attaquoient, elles n'avoient pu en effectuer le passage qu'avec une perte horrible; mais ni cet obstacle, ni la vivacité du feu des assiégés, ni l'effet des mines n'avoient été capables d'arrêter

l'impétuosité des Russes. Pendant que la cinquième colonne étoit abîmée dans le fossé, les corps de ceux qui la composoient servoient de pont à la sixième, laquelle, sous les ordres du général Samoïlof, parvenoit au haut des remparts et s'emparoit des bastions.

Alors les Turcs chassés des fortifications, pris entre plusieurs feux, serrés de plus près à mesure qu'ils se retiroient, n'eurent plus que la foible ressource de se réfugier dans les maisons, ressource vaine et désastreuse, qui, sans sauver la garnison, expose les malheureux habitants à être immolés avec elle ; c'est précisément ce qui arriva à Ozakof. Le soldat russe naturellement féroce, exaspéré par une longue résistance, et également animé par la passion de la vengeance et du butin, n'épargna ni le sexe ni l'âge, et massacra tout ce qui appartenoit à la race des vaincus. Il fit plus, il s'acharna sur ses victimes et en fit périr une multitude dans de longs supplices. Le nombre des morts fut si grand qu'il fut impossible de les enterrer tous. On les mena par charretées hors de la ville, et on les abandonna aux chiens sur la rivière gelée. Tirons le rideau sur ces scènes de carnage, et applaudissons aux peuples qui, faisant la guerre d'après des principes plus humains, n'exposent à la mort et à la

douleur que ceux qui se sont voués par état à les souffrir, et épargnent aux habitants désarmés d'une ville les horreurs d'un assaut et les effets d'une vengeance qu'ils n'ont pas provoquée.

D'après le calcul de Potemkin, huit mille trois cent soixante-dix Ottomans perdirent la vie dans l'assaut, et onze cent quarante moururent de leurs blessures, sans comprendre dans ce nombre les habitants des deux sexes qui furent massacrés. Le butin que les Russes firent dans cette occasion fut immense. Le prince Potemkin présenta à l'impératrice une émeraude trouvée à Ozakof, de la grosseur d'un œuf, taillée en carré long, et d'une belle proportion, quoique pas entièrement pure : Catherine la portoit en collier, entourée de diamants.

On trouva dans la place trois cent dix canons et mortiers. Parmi les prisonniers de guerre il y avoit un pacha à trois queues, trois chefs de galères qui avoient le rang de pacha à deux queues, et quatre cent quarante-huit autres officiers de marque.

Dans le compte que rendit le prince de la perte des Russes il ne la porta qu'à neuf cent vingt-six soldats et trente-un officiers, dont cinq seulement de l'état-major. On conçoit que, suivant l'usage, la perte des vainqueurs fut consi-

dérablement diminuée. Des calculs plus justes ont porté à plusieurs milliers d'hommes le nombre de Russes qui périrent sous les murs d'Ozakof, et la totalité du siège, qui dura plusieurs mois, dut leur enlever au moins trente mille hommes; mais ce sont là de ces résultats de l'ambition que l'on n'aime point à avouer.

L'on a prétendu qu'au fort de l'attaque le feld-maréchal étoit à l'écart, ou du moins hors de la portée du canon, et qu'assis à terre, la tête appuyée dans ses mains, il ne la relevoit que pour s'écrier de temps en temps : Seigneur, ayez pitié de nous ! On ajoute que, dès que la ville fut prise, il se rapprocha d'un air triomphant, et expédia aussitôt le colonel de Bauer, pour porter à Pétersbourg cette importante nouvelle. Tous ces faits peuvent être vrais; mais ce qu'on a voulu en induire contre le courage de Potemkin est une calomnie. De toutes les actions de guerre, il n'y en a peut-être aucune où le général en chef doive éviter plus soigneusement de se mêler à ses soldats que dans un assaut. A quoi serviroit sa présence dans un point, tandis que là tout dépend de l'ensemble, et que même une attaque partielle qui réussit, loin d'être utile aux autres, ne fait qu'exposer à une destruction certaine la troupe courageuse qui est parvenue seule

à son but, tandis que celles qui doivent coopérer avec elle ont échoué? Potemkin, avant l'assaut d'Ozakof, avoit réglé lui-même ses dispositions et donné ses ordres. Il ne pouvoit, il ne devoit pas en faire davantage.

L'officier que le prince avoit dépêché à Pétersbourg fit une diligence incroyable, puisqu'en quatre jours et demi il parcourut une route de plus de trois cents lieues. Il arriva le soir assez tard à Pétersbourg, et remit ses dépêches à Momonof, à qui le prince les avoit adressées. L'impératrice étoit au lit, mais le favori osa troubler son sommeil pour lui apprendre une nouvelle aussi agréable. Dans le premier transport de joie elle répandit des larmes. Elle se leva aussitôt pour écrire au grand-duc et à quelques seigneurs qui étoient dans son intimité ce peu de mots : *Ozakof est pris*. Le lendemain elle dit à son cercle : J'étois malade, mais la joie de cette nouvelle m'a guérie. Le colonel Bauer reçut en récompense de son zèle et de sa promptitude une boîte d'or enrichie de diamants et renfermant mille ducats. Il fut nommé à un régiment, tandis qu'il n'avoit auparavant que le titre de colonel. Peu de jours après ce même officier fut renvoyé à Ozakof, portant au prince Potemkin le grand cordon de Saint-Georges, avec la plaque

en diamants, et une épée garnie de brillants, et estimée soixante mille roubles.

Tous les officiers qui avoient eu part à la prise d'Ozakof reçurent des médailles en or, et tous les soldats des médailles d'argent. Cette marque de distinction se porte à la boutonnière avec un ruban orange et noir.

Quoiqu'on eût dû prévoir depuis long-temps à Constantinople la prise d'Ozakof, cette nouvelle y jeta la consternation. Après le premier moment de stupeur, le peuple devint furieux, et peu s'en fallut que le grand-seigneur et son divan ne fussent les victimes de cette effervescence. Mais bientôt rentrant dans l'ordre, plutôt par apathie que par respect pour les lois, et se résignant aux décrets du sort plutôt par foiblesse que par raison, les Turcs stupides, grands et petits, maîtres et esclaves, souverains et sujets, oublièrent cette perte, et ne pensèrent ni aux moyens de la réparer, ni à ceux d'en éviter de nouvelles.

Pendant que Constantinople étoit dans la douleur, l'allégresse régnoit à Pétersbourg et les espérances montoient avec les succès. Mais celui dont le bonheur étoit au comble, c'étoit le héros de la victoire qui mettoit la joie dans l'Empire. Il n'aspiroit plus qu'à retourner à Pétersbourg

jouir de son triomphe. Mais il voulut auparavant mettre son armée et celle d'Ukraine en quartier d'hiver. L'armée d'Ukraine n'avoit cessé de tenir la campagne : depuis long-temps, à la vérité, les Turcs ne se montroient plus devant elle en ligne, mais ils les faisoient sans cesse harceler par leur nombreuse cavalerie, et il résultoit de là des combats continuels d'autant plus funestes qu'ils n'étoient pas décisifs. Enfin le général Kamenski, qui commandoit l'avant-garde de cette armée, résolut de finir cette petite guerre. Il porta ses troupes en avant sur trois colonnes, et sa marche fut si rapide et si bien combinée, qu'il enveloppa les Turcs et les força au combat près de Kalkusta. L'attaque des Russes fut si vive que l'action ne fut pas longue. Les Turcs plièrent de toutes parts, et échappant au fer de l'ennemi par la fuite, ils eurent plus de prisonniers que de morts. Ils perdirent tout leur bagage et leur artillerie, et furent réduits à l'impossibilité de se rallier de long-temps. Cette bataille finit la campagne de 1788. Potemkin cantonna son infanterie dans le territoire d'Ozakof et dans la Moldavie. Il envoya sa cavalerie derrière le Dniester, et, après avoir terminé ces arrangements, il prit le chemin de Pétersbourg.

CHAPITRE VI.

Réception magnifique faite à Potemkin, à son arrivée dans la capitale. État où il trouve la cour. Il passe l'hiver dans les fêtes et dans les intrigues. Il repart pour l'armée. Situation politique de la Russie et de l'Europe à cette époque. La Russie reste seule chargée de la guerre contre les Turcs et contre les Suédois. Pénurie d'argent. Demandes excessives de Potemkin. Opérations des campagnes de 1789 et 1790. Succès des Russes. Conquête de la Bessarabie et de la Moldavie. Prise d'Ismaël. Potemkin met l'armée en quartier d'hiver et se rend à Yassy.

APRÈS la campagne brillante qu'il venoit d'achever et les services importants qu'il avoit rendus à sa souveraine et à sa patrie, Potemkin sembloit être arrivé au plus haut dégré de sa fortune et de sa gloire. Il étoit de tous les Russes le plus puissant, le plus admiré, le plus riche, le plus redouté. Rien ne manquoit en apparence à son

bonheur, si l'apparence étoit toujours dans ce genre l'expression de la réalité, et si la condition essentielle du bonheur n'étoit pas d'avoir son principe dans le calme du cœur et dans le témoignage d'une bonne conscience; disposition de l'ame qui seule peut lui faire trouver un nouveau degré de félicité dans les faveurs que la fortune lui envoie. Cette vérité, devenue triviale en théorie, est la moins connue de toutes dans la pratique, et chaque jour l'homme puissant est puni par les tourments secrets de son ame, de l'appareil insultant de prospérité dont il écrase l'homme vulgaire, sans que les ennuis qui le dévorent, et qui souvent éclatent au dehors, rendent plus sages les ambitieux qui lui succèdent, et moins envieuse la multitude obscure qui en est le témoin.

L'instabilité des choses humaines est telle, que, semblable aux astres du ciel dont le mouvement est continuel, quoiqu'il soit insensible à nos regards, l'étoile d'un homme ne peut jamais rester fixée au-dessus de la roue de fortune. Celui qui ne peut plus grandir doit décliner, c'est une loi invariable de notre nature. Nous verrons bientôt Potemkin subir en quelque chose l'influence de cette loi, et sans l'avoir plus mérité qu'un autre; car ce fut à l'époque où il avoit été le plus réel-

lement utile, et où la direction qu'il avoit donnée aux affaires avoit eu le résultat le plus avantageux pour l'Empire, qu'il put s'apercevoir que l'absence avoit diminué son crédit auprès de la souveraine, tandis que ce même crédit avoit toujours été croissant lorsqu'il étoit plutôt un intrigant de cour, qu'un ministre essentiel ou un général habile.

Ce ne fut cependant pas au moment de son arrivée à Pétersbourg qu'on put s'apercevoir de ce changement. Catherine, assez grande pour étouffer toute petite passion lorsqu'il s'agissoit de l'éclat de son trône et de l'intérêt de ses États, voulut qu'on fît au vainqueur d'Ozakof une réception digne des succès brillants qu'il avoit obtenus.

Pour donner à cette réception un véritable air de triomphe, l'impératrice avoit fait illuminer à deux lieues de distance de Pétersbourg le chemin par lequel Potemkin devoit arriver. Au moment où il entra dans la ville, tous les canons de la forteresse tirèrent, honneur qui ne s'accordoit jamais qu'à la souveraine elle-même. Le prince alla descendre à son palais, voisin du palais impérial. Il n'avoit pas encore achevé sa toilette que l'impératrice vint le surprendre dans son appartement; elle resta long-temps avec lui,

puis elle se rendit dans la salle de bal de son palais, où toute la cour rassemblée attendoit sa présence. Elle parut avec l'air le plus gai, et dit à ses courtisans qu'elle venoit de chez le prince Potemkin, et qu'elle avoit voulu, en allant lui faire visite la première, lui témoigner la grande satisfaction qu'elle avoit de ses services. Cependant quinze jours s'étoient à peine écoulés, que les courtisans qui approchoient le plus près de sa personne crurent remarquer qu'il n'existoit plus une aussi parfaite intimité qu'autrefois entre elle et son ancien favori. On sait d'ailleurs qu'il s'étoit souvent élevé entre eux des mésintelligences par lettres. Potemkin n'avoit point assez senti qu'on ne peut pas toujours écrire ce que l'on peut dire. Il lui étoit arrivé plusieurs fois, dans cette correspondance, de contredire avec emportement, et de blâmer avec amertume ce qui s'étoit fait sans le consulter. Et puis, il avoit été obligé, pour soutenir les grandes dépenses de la guerre, de demander des sommes considérables, et ces demandes, toujours importunes, avoient servi de prétexte aux courtisans envieux de sa faveur pour le peindre sous les plus noires couleurs aux yeux de l'impératrice, et pour indisposer cette princesse contre lui.

Néanmoins l'état des choses entre Catherine

et son ministre étoit loin de ressembler à de la défaveur. Les succès obtenus par le prince dans la dernière campagne pouvoient en faire espérer de bien plus considérables pour la suivante. Il n'étoit plus chimérique de penser à la conquête de la Grèce, et par conséquent il étoit juste de ménager celui qui avoit commencé cet important ouvrage, et qui mieux que personne pouvoit le mener à son terme. Catherine sentoit cela ; elle ne pouvoit se dissimuler qu'elle avoit besoin de Potemkin ; l'habitude en étoit prise, son ascendant étoit établi ; et si dans le fond de son ame l'impératrice étoit décidée à ne plus avoir pour lui la même condescendance, en ce qui concernoit la distribution des charges et des graces, et le maniement des finances ; d'un autre côté elle vouloit qu'il fût de ses sujets le plus grand et le plus honoré, et que les distinctions les plus flatteuses lui fussent prodiguées, tant pour lui servir de récompense et d'encouragement, que pour l'attacher à sa personne par le lien qu'elle savoit être le plus propre à l'enchaîner. Il avoit déjà reçu toutes les marques d'honneur imaginables, et les présents les plus riches en charges, en terres, en argent ou en diamants. A ces dons, Catherine joignit la faveur aimable et gracieuse de donner à Potemkin des

fêtes brillantes dont il étoit le héros; et les principaux seigneurs, pour plaire à la souveraine, imitèrent son exemple. Pendant deux mois, Pétersbourg fut le théâtre des plaisirs et des divertissements les plus magnifiques. On s'efforça à l'envi d'imaginer ce qui pouvoit flatter davantage l'orgueil du personnage pour qui l'on faisoit tous ces frais. Ses principaux exploits et sur-tout l'assaut d'Ozakof furent retracés en danses, en musique, en feux d'artifice. Tous les arts concoururent à célébrer sa gloire, et cependant il ne reçut ces témoignages d'empressement que comme ceux de l'adulation, ou comme des hommages qui lui étoient dus: il parut toujours froid et presque insensible à tout ce qu'on inventoit pour lui plaire.

Tel étoit le malheur de son caractère, que tout ce qui pouvoit le plus charmer et éblouir un mortel disparoissoit devant ses yeux, lui devenoit même insupportable lorsque la moindre peine secrète l'agitoit, et sur-tout lorsque cette peine étoit de nature à blesser son orgueil. Il étoit outré contre Momonof qu'il avoit cru son ami, son serviteur dévoué, et qu'il avoit trouvé, à son arrivée à la cour, prenant vis-à-vis des courtisans des airs de hauteur que Potemkin ne jugeoit pas lui convenir; mais ce qui lui pa-

roissoit bien plus choquant encore, affectant l'égalité avec lui. Sa fierté et son amour-propre en avoient été révoltés au point qu'il avoit tout mis en usage pour décider l'impératrice à renvoyer Momonof; et ce qui avoit porté au comble sa colère et son mécontentement, elle s'y étoit absolument refusée. Catherine aimoit son favori et n'avoit pu se résoudre à le sacrifier aux fantaisies de Potemkin; elle s'étoit même fait un mérite de son refus auprès de Momonof. Celui-ci, qui redoutoit le prince, conseilla à l'impératrice d'essayer de le calmer, en lui prodiguant extérieurement les marques de faveur et de distinction les plus flatteuses. L'impératrice se conforma à cet avis, au point que la veille de la fête de Pâques, lorsque, selon le rit grec, toute la cour se rassemble dans la chapelle du palais pour assister au service, et qu'ensuite tous les courtisans sont admis à baiser les mains de l'impératrice en lui adressant des vœux, Potemkin s'étant approché le premier, Catherine, au lieu de permettre qu'il lui baisât la main, l'embrassa affectueusement, et ajouta à cette expression si honorable de son amitié de lui faire à haute voix des remercîments des services importants qu'il avoit rendus à sa personne et à l'Etat. Elle lui passa en même temps au cou un collier en

diamants de l'ordre de Saint-Alexandre, de la valeur de soixante mille roubles.

Elle espéroit que tant de libéralités et de témoignages d'attachement feroient enfin consentir Potemkin à partir pour l'armée sans insister davantage sur le renvoi de Momonof, et sans faire, pour lui-même, de nouvelles demandes d'argent. Mais elle n'avoit pas calculé juste. On étoit déjà au commencement de mai, et Potemkin s'obstinoit à rester, et prétendoit ne pas quitter Pétersbourg sans convenir d'une sorte de capitulation avec sa souveraine. Il exigeoit qu'avant son départ Momonof fût congédié, un autre favori élu, et qu'elle lui donnât, pour les frais de la campagne qu'il alloit faire, six millions de roubles. Il eut beau se montrer obstiné, pour cette fois Catherine le fut encore plus que lui. Elle lui accorda la somme qu'il demandoit, mais elle ne voulut pas consentir à lui immoler les affections de son cœur. Potemkin, sentant que la saison le pressoit, et que le devoir, l'honneur et la nécessité l'appeloient également, partit dans le courant de mai 1789 pour l'armée, laissant, à son grand regret, Momonof en place, et n'emportant pour toute consolation que la promesse que l'impératrice lui avoit faite, de ne point nommer ce favori vice-chancelier de l'Empire,

comme il le désiroit depuis long-temps, à la place du comte Ostermann.

Cette promesse étoit plutôt conforme aux intérêts de l'impératrice qu'à ceux de Potemkin ; car Momonof ne convenoit nullement à la place éminente à laquelle il osoit prétendre, et ce choix auroit été blâmé par tout l'Empire. Il est à remarquer que Potemkin ne donna jamais à l'impératrice que les conseils les plus judicieux pour le choix des personnages qu'elle devoit élever à des emplois d'importance. Un sentiment juste des convenances et de la dignité de sa souveraine, joint à un principe d'équité et d'attachement au bien de l'État, lui inspiroit de l'attrait pour les gens de mérite et en même temps le désir de les voir distinguer. La nature même le dirigeoit mieux en cela que l'éducation ; car Potemkin n'avoit certainement pas puisé dans les leçons qu'il avoit reçues de ses instituteurs ni dans les exemples du monde au milieu duquel il avoit vécu, l'idée de rendre au mérite la justice et l'honneur qui lui sont dus. Mais il étoit doué de l'instinct des grandes ames ; il étoit né fier, noble et généreux ; et tout observateur attentif pourra voir dans la vie de cet homme célèbre qu'il dut ses vertus et ses qualités à lui-même, ses vices et ses défauts, au contraire, aux préjugés de sa nation et

aux mœurs, encore entachées de barbarie, du pays où il avoit reçu le jour.

Quelque temps avant son départ pour l'armée, il donna une preuve du tact qu'il portoit dans ces petites circonstances de la vie qui exigent, pour s'y bien conduire, plus de discernement que de génie. Catherine, qui nourrissoit un ressentiment profond contre le roi de Suède, et qui ne pouvoit lui pardonner la guerre qu'il lui faisoit, composa un opéra (1) qu'elle intitula *le Guerrier maladroit*. L'intention de cet ouvrage étoit évidente, et l'impératrice répandoit le ridicule à pleines mains sur l'objet de sa haine. Elle n'épargna rien pour rendre brillante la représentation de cette œuvre dramatique. Martini composa la musique; le ballet coûta vingt mille roubles à monter; la dépense des décorations, du costume des acteurs, les embellissements de la salle, etc., allèrent au moins au double de cette somme. Catherine vouloit que sa pièce fût jouée sur le grand théâtre national. Po-

(1) Cette princesse, comme on sait, a composé plusieurs pièces de théâtre, mais qui, toutes, ayant trait à quelques vues politiques, sont plutôt curieuses comme étant de la main d'une grande souveraine et dévoilant ses projets, que comme ouvrages dramatiques: leur mérite, dans ce genre, est au-dessous du médiocre.

temkin désapprouva fortement cette idée, et ne craignit point de s'en expliquer. Il jugea qu'elle n'étoit propre qu'à aigrir le roi de Suède, et à perpétuer la guerre. « Je ne suis, ajouta-t-il, « ni juge ni critique, mais je préfèrerois que « l'impératrice eût pris un autre délassement. » Par ménagement pour son opinion, on suspendit la représentation jusqu'après son départ, et lorsque la pièce fut jouée, ce fut au théâtre de l'Ermitage, où le public n'étoit point admis. Potemkin prouva dans cette occasion, comme il avoit fait dans bien d'autres, que Catherine ne pouvoit rien perdre à l'écouter, quoiqu'elle ne voulût pas ordinairement avoir l'air de régler sa conduite d'après son impulsion. On nous pardonnera un désir assez naturel de faire valoir le personnage dont nous écrivons l'histoire, et l'on doit nous le pardonner d'autant plus, que nous n'avons dissimulé aucun de ses défauts; mais il est certain que la vie de Potemkin et celle de Catherine, mises à côté l'une de l'autre, montrent parfaitement ce que Potemkin auroit été sans Catherine, mais n'indiquent pas aussi clairement ce que cette princesse auroit été sans l'homme de génie qu'elle avoit choisi très judicieusement pour son conseil. Il est du moins certain qu'elle n'a rien fait d'aussi grand, et sur-tout d'aussi habilement

combiné avant et après lui, que ce qu'elle a fait de son vivant.

Cependant Catherine, qui soutenoit avec tant d'opiniâtreté Momonof contre Potemkin, étoit au fond mécontente de son favori. Elle étoit ennuyée de ses fréquentes maladies, et plus encore fatiguée du joug qu'il osoit faire peser sur elle. Ce n'est pas que Momonof ne fût aimable, ses moyens de plaire étoient réels, car ils existoient plus encore dans son esprit que dans son extérieur, quoiqu'il fût d'une tournure agréable; et ce favori eût probablement conservé son crédit et sa place peut-être jusqu'à la mort de Catherine, s'il n'eût pas occasionné lui-même son renvoi par ses imprudences. Il affectoit de traiter l'impératrice comme un être sur qui on a tout empire. Il lui faisoit de fréquentes infidélités; mais entre autres il montra si peu de mesure et de discrétion dans son intrigue avec la princesse Tcherbatof, que Catherine put se convaincre par ses propres yeux de la perfidie de son favori. Elle le disgracia à l'heure même, et le condamna à épouser son amante. Mais ce fut la seule vengeance qu'elle tira des deux ingrats (car la princesse Tcherbatof, aimée et distinguée d'une manière particulière par la souveraine, n'étoit pas moins coupable à son égard que Momonof.)

Elle combla de biens ce couple imprudent, mais elle l'exila de sa présence, et les deux époux eurent ordre d'aller vivre à Moskou. Bien des gens perdirent à la disgrace de Momonof. Il étoit bon, accessible et bienfaisant. L'héritier du trône, le grand-duc, entre autres, trouvoit en lui un serviteur empressé à profiter du crédit dont il jouissoit pour adoucir les ennuis de celui qui devoit un jour être son maître, mais qui dans le moment actuel avoit bien moins de puissance que lui. Ce trait fait honneur au cœur et à l'esprit de Momonof. C'étoit annoncer une ame généreuse, exempte de petites craintes et de petites passions, que de se montrer favorable au grand-duc dans la position où ils étoient tous deux. Il fut regretté de ce prince; il dut l'être de toute la cour et du public, sur-tout lorsque le caractère de son successeur, Platon Zubof, fut mieux développé et mieux connu (1).

(1) Platon Zubof, issu d'une famille ancienne, mais sans illustration, étoit lieutenant aux gardes lorsqu'il fut choisi pour favori. Il devint d'abord comte, puis prince, puis tout ce qu'un sujet peut être par la multitude de dignités qu'il accumula et l'immense faveur dont il parvint à jouir. Il fut le dernier favori de Catherine, et eut sur elle autant d'empire qu'en avoit eu Potemkin; mais cela ne prouve que la foiblesse où l'âge avoit réduit l'esprit

Potemkin apprit avec beaucoup de mécontentement la nomination de ce jeune homme au poste de favori. Ce poste étoit devenu si important depuis que Catherine, en avançant en âge, laissoit toujours prendre à ses amants plus d'ascendant sur sa personne et sur ses décisions, que le personnage qui l'occupoit ne pouvoit plus sembler indifférent. Le hasard seul avoit présidé au choix de Zubof. Il se trouvoit de garde à Tzar-

---

de la fière impératrice. Autant le joug de Potemkin pouvoit lui faire honneur, autant celui de Zubof étoit humiliant pour elle. Le premier, en la tyrannisant dans son intérieur, la rendoit du moins au dehors grande et illustre; le second l'auroit rapetissée, si Catherine avoit jamais pu l'être. Ce personnage ne possédoit aucune des qualités propres au rang qu'il occupoit et à sa grande influence dans les affaires. Il ne connoissoit ni les hommes ni les choses, n'avoit ni caractère, ni énergie, ni grandes vues; il étoit vain et arrogant à l'excès avec tout le monde, flexible, doux et rampant auprès de Catherine: c'étoit par ce moyen qu'il s'insinuoit dans son esprit et le gouvernoit. Les erreurs politiques des dernières années du règne de Catherine doivent être mises sur son compte. Potemkin détestoit Zubof, et nous sommes convaincus que ce n'étoit point parcequ'il le craignoit, comme on a voulu le faire croire, mais parcequ'il ne voyoit en lui qu'un brouillon qui détruisoit l'ouvrage qu'il avoit fait et celui qu'il avoit préparé.

kozélo au moment où l'impératrice, venant de renvoyer Momonof, et le cœur encore plein d'amertume, voulut le remplacer sur-le-champ. Le comte Soltikof lui présenta Zubof qu'il connoissoit, parcequ'il étoit voisin de campagne de son père. Catherine le prit sans balancer, comme elle auroit pris tout autre. Potemkin, qui sans doute connoissoit plus particulièrement le nouveau favori et ses talents, par les notes qu'il avoit pu recevoir sur son compte, comme il en recevoit sur celui de tous les officiers de l'armée, ne le croyoit pas fait, selon toute apparence, pour mériter la haute faveur à laquelle on l'élevoit, car il blâma ce choix et fut fort irrité qu'il eût été fait sans sa participation. L'évènement prouva que l'habile et pénétrant ministre n'avoit pas eu tort. Cependant on a beaucoup dit, dans le temps, qu'il redoutoit Zubof. On s'est plu à répéter un jeu de mot qu'il avoit fait sur son nom : il avoit, disoit-on, un jour chargé un courrier qu'il envoyoit à l'impératrice, de dire à cette princesse que sa santé seroit parfaite s'il pouvoit être débarrassé d'une *dent* qui le faisoit beaucoup souffrir; or, *Zubof* en russe signifie *dent*. Cette particularité peut être vraie, sans qu'il le soit que Potemkin, à la distance où il étoit de Zubof, sous tous les rapports, ait pu craindre en lui un

rival. Quoi qu'il en soit, il sollicita vainement auprès de l'impératrice le renvoi de ce nouveau favori. Catherine voulut le conserver, parce-qu'elle l'avoit et qu'il lui paroissoit pénible d'en chercher un autre. Potemkin, éloigné alors de Pétersbourg, et la tête trop pleine des affaires les plus importantes pour s'occuper long-temps des intrigues de la cour, n'insista plus sur ce point. L'impératrice garda son amant, et s'attacha bientôt très fortement à lui. La mort de Potemkin, arrivée peu d'années après, ne laissa plus à Zubof d'adversaire qui pût balancer son crédit; et depuis ce moment il régna dans le cœur de la souveraine sans partage et en maître absolu.

Cependant la guerre continuoit. La consommation d'hommes étoit effrayante, et la difficulté d'avoir des recrues se faisoit déjà sentir. Le prince ne demandoit cependant pas moins de soixante-trois mille hommes pour compléter son armée. Les finances étoient encore plus épuisées que la population. Les troupes étoient payées avec irrégularité, parcequ'on manquoit de numéraire. La guerre de Suède seule, si inutile et si ruineuse, avoit coûté depuis sa naissance vingt-deux millions de roubles. Les dépenses de la marine et les réparations qu'exigeoient les flottes pouvoient faire prévoir que cette guerre,

si elle se prolongeoit, coûteroit bientôt encore une fois autant. Effrayé de ce tableau, le ministère de Catherine vouloit la paix; mais cette princesse ne la vouloit point, et Potemkin encore moins. Tous deux, enflammés par la prise d'Ozakof, s'obstinoient plus fortement que jamais dans leur projet chéri de la conquête de la Turquie. L'impératrice, pour son propre compte, aigrie à l'excès contre le roi de Suède, ne vouloit pas plus entendre parler d'arrangement avec ce monarque qu'avec le grand-seigneur. Dans cette situation violente, pour faire face aux besoins de l'État, on eut recours à une nouvelle émission de papier-monnoie; ressource funeste, qui, rendant les autres nations maîtresses du change de la Russie, leur donna la facilité de pomper ce qui s'y trouvoit encore de numéraire, et enleva totalement à cet Empire ce nerf et cet aliment des États.

A cette pénurie d'espèces, qui pouvoit entraver les opérations et rendre bien des projets inexécutables, se joignoient encore d'autres difficultés. Joseph II venoit de mourir, et son frère Léopold, qui lui avoit succédé, effrayé de trouver la monarchie autrichienne dans un état de dissolution, le Brabant soulevé, la Hongrie éclatant en murmures et menaçant de révolte, la Bohême

et l'Autriche réclamant leurs privilèges violés, avoit conçu, en prince prudent et sage, qu'une guerre étrangère étoit le comble des fléaux pour un corps dont les forces avoient aussi peu d'ensemble que celles de sa monarchie. Il avoit en conséquence proposé des accommodements aux Turcs, et il se disposoit à laisser la Russie seule chargée de tout le poids de la guerre. D'un autre côté la mort de Joseph, affoiblissant les liens de l'amitié particulière qui existoit entre ce prince et la cour de Versailles, devoit ôter à celle de Vienne l'influence qu'elle avoit sur la politique de la France. D'ailleurs, la France voyoit commencer dans son sein la révolution terrible qui a bouleversé sa constitution et ses mœurs. Absorbée dans la contemplation et le sentiment de sa situation intérieure, la France ne portoit plus ses regards sur l'Europe. Elle en étoit comme séparée; son gouvernement étant sur le point de changer de caractère, son esprit, son système politique devoient changer aussi. Les autres puissances étoient dans la nécessité d'attendre la consommation de ce changement, avant de pouvoir compter sur la solidité d'un traité avec cette puissance. La Russie et l'Autriche n'avoient donc plus lieu de se flatter, comme elles l'avoient peut-être fait du temps de Joseph, d'avoir sa

coopération pour détruire l'Empire ottoman en Europe. Il étoit même incertain si la France continueroit d'accéder aux vues que la cour de Pétersbourg et de Vienne avoient sur un Empire qui étoit son antique allié. En même temps que ce nouvel ordre de choses affoiblissoit la position de la Russie vis-à-vis de la Turquie, il donnoit plus de poids aux résolutions des puissances qui ne vouloient pas la ruine des Turcs. La Prusse et l'Angleterre, les principales de celles à qui la conservation de l'Empire ottoman importoit comme un garant de leur propre sûreté, parvinrent à détacher le Danemarck de l'alliance qu'il avoit contractée avec la Russie pour faire la guerre à la Suède. La cour de Copenhague, à l'ouverture de la campagne, s'excusa auprès de celle de Russie de ne pouvoir fournir le contingent qu'elle avoit promis, et garda la neutralité. Catherine, qui sentit d'où partoit le coup, fut outrée contre l'Angleterre; mais elle fut obligée d'ajourner sa vengeance; et peu d'années après la révolution de France ayant changé l'équilibre de l'Europe et les systèmes politiques des cours, l'impératrice, loin de se venger, resserra ses liens de tous genres avec une puissance qu'elle auroit anéantie, si elle l'avoit pu, à l'époque dont nous parlons.

Voilà donc la Russie chargée seule de la guerre contre les Suédois, comme de celle contre les Turcs. Potemkin ne pensoit qu'avec impatience à cette guerre de Suède qui dérangeoit ses vastes projets contre la Turquie, parcequ'elle obligeoit à une division des forces de l'Empire. Pour lever plus promptement cet obstacle qu'il ne pouvoit plus supporter, il vouloit qu'on terminât cette guerre dans moins d'une campagne, en détruisant le champ de bataille sur lequel les deux puissances se mesuroient. *Il faut, disoit-il, à tout prix pénétrer dans la Finlande suédoise, la dépeupler, la ravager, la rendre tellement inhabitable, que le diable même ne fût pas tenté d'y établir sa demeure.* Ce conseil violent parut fait pour être suivi. On fit venir des confins de la Tartarie trois mille Bachkirs (1) qui devoient

(1) Les Bachkirs sont des Tartares sujets de la Russie; ils demeurent dans le gouvernement d'Uffa; ils sont divisés en plusieurs tribus, et forment en tout une population de trente mille familles. Quelques uns d'entre eux ont des habitations fixes; la plupart sont nomades en été, et retournent l'hiver dans leurs huttes. Ce fut parmi ces peuples que Pugatchef trouva ses plus nombreux et ses plus opiniâtres partisans. Ils paroissoient avoir conservé les principes de ce rebelle; car, pendant leur passage ou leur séjour à Pétersbourg, ils parloient mal de l'impéra-

travailler à l'exécution sanglante méditée contre la malheureuse Finlande. Mais on eut bientôt lieu de se repentir d'avoir employé ces hommes, espèce de sauvages; ils traitèrent aussi impitoyablement les parties de la Finlande appartenant à la Russie que celles qui obéissoient à la Suède, saccageant, pillant et assassinant les amis comme les ennemis. Cependant leur indiscipline même les rendoit redoutables aux combats. Les Suédois n'eurent d'autre moyen de s'en débarrasser que de les faire tomber dans des embuscades, et ils en détruisirent de cette

---

trice, mais témoignoient beaucoup d'attachement pour le grand-duc. Leurs armes sont un long fusil qu'ils portent en bandoulière et qu'ils manient assez mal, une épée et une pique dont ils se servent mieux, parceque ce sont leurs armes nationales. Ils sont forts et nerveux. Leur physionomie n'est point désagréable et annonce du courage. On leur avoit dit que les Suédois portoient au bras une écharpe blanche, et depuis ce temps ils donnoient indistinctement la chasse à tout linge blanc. Ayant rencontré l'aide-de-camp du prince de Nassau, officier français plein de talents et de mérite, qui portoit le bras en écharpe parcequ'il avoit été blessé, ils se jetèrent sur lui avec de grands cris, le massacrèrent, et portèrent en signe de triomphe au bout d'une pique sa croix de Saint-Louis, qu'ils prenoient pour un ordre suédois.

manière un grand nombre. On prétend que du côté des Russes on fut obligé d'user de procédés pareils pour diminuer le nombre de ces barbares, qui étoient devenus onéreux et redoutables à l'armée même qui les employoit. Il est du moins certain qu'il n'en retourna dans leur pays que quelques centaines de ceux qui avoient fait la campagne de Finlande.

Potemkin, mécontent du conseil de Catherine au sujet de la guerre de Suède, qui avoit été décidée si légèrement et avec si peu de raison, n'étoit guère plus satisfait de la conduite des ministres à l'égard de la Pologne. Les Polonais, indignés des vexations et des insolences qu'ils éprouvoient de la part des ambassadeurs de Russie, ainsi que de tous les agents russes, tant civils que militaires, et non moins révoltés du peu de cas qu'on faisoit à Pétersbourg de leurs remontrances et de leurs réclamations, se soulevoient de toutes parts, et se préparoient à venger par la force leurs privilèges et leur dignité violés. Cette nouvelle querelle éclatoit d'autant plus mal à propos, qu'elle pouvoit devenir un obstacle invincible au passage des troupes russes sur le territoire polonais, pour joindre les armées qui faisoient la guerre en Turquie. Potemkin connoissoit mieux que personne l'importance de

ce passage, et de quel danger même il pouvoit être pour ses troupes d'en être privé. Il fit à l'impératrice les plus vifs reproches de l'ascendant qu'elle laissoit prendre à ses ministres, et du peu de mesures que ceux-ci gardoient dans leur conduite. Il fut d'avis de négocier sans délai avec la république de Pologne pour rétablir la liberté du passage qui avoit été interrompu ; mais les Polonais se sentant plus forts des ménagements mêmes qu'on étoit obligé de garder à leur égard, et d'ailleurs secrètement excités par la Prusse, ne consentirent à ce qu'on leur demandoit qu'avec des restrictions. Ils exigèrent que les troupes russes ne passàssent que par petites divisions sur le territoire de Pologne ; qu'une division ne pût mettre le pied sur leur frontière du côté de la Russie, que lorsque celle qui la précédoit auroit atteint la frontière opposée. De plus, les troupes devoient être munies de passe-ports des commandants de la frontière, et payer avec exactitude sur leur route tout ce qu'elles consommeroient. Enfin les États confédérés de Pologne, déclarant qu'ils étoient décidés à observer la plus exacte neutralité dans la guerre présente entre la Russie et la Porte, exigèrent de la première qu'elle retirât tous les magasins qu'elle avoit formés jusque-là en Po-

logne, mesure d'autant plus nécessaire, disoient-ils, à leur tranquillité, que la plupart des préposés à la garde de ces magasins étoient des gens remuants qui cherchoient à faire naître des mouvements parmi les sujets polonais. L'impératrice ne voulut pas s'engager à satisfaire à cette demande par une réponse formelle. En termes généraux elle promit de ménager la nation, et peu après elle fit notifier aux États qu'elle avoit ordonné au prince Potemkin de faire transporter sur les bords du Dniester les magasins qui étoient en Pologne. Cette négociation, au reste, fut la dernière entre cette république et sa formidable voisine. L'impératrice ayant peut-être, à cette époque, juré secrètement sa perte, put se livrer sans obstacle à ce projet par la paix avec la Turquie et la mort de Potemkin. Les Polonais, qui se flattoient d'avoir recouvré leur indépendance, mais qui avoient besoin d'un appui, cherchèrent celui de la Prusse, et ne trouvèrent dans ce cabinet que des gens séduits par celui de Pétersbourg, et aussi avides de leurs dépouilles que ce dernier. Il étoit donc probable dès-lors que la Pologne disparoîtroit du rang des nations. Cet évènement a été consommé, et tout ce qui s'est passé postérieurement peut faire présumer que cette résolution est sans retour.

Il résultoit, du concours de ces diverses circonstances, que Potemkin, qui avoit quelquefois promis à l'impératrice d'abattre dans deux campagnes au plus la puissance ottomane, pouvoit déjà prévoir qu'une troisième ne suffiroit pas pour parvenir à ce but, et qu'il falloit néanmoins se résoudre à la soutenir, sous peine de perdre le fruit des premières. Catherine le sentoit comme lui, et indépendamment de ce que son ambition trouvoit son compte dans l'espoir de voir sa puissance infiniment augmentée par le succès de ses armes, il paroît qu'elle saisissoit avec plaisir cette occasion de tenir dans l'éloignement un homme dont elle redoutoit le joug, quand il étoit près d'elle. La lassitude que Catherine éprouvoit à cet égard avoit son principe dans la nature humaine. Non seulement il y avoit long-temps que Potemkin n'étoit plus son amant, mais il avoit même cessé d'être avec elle un homme galant et soigneux de lui plaire. Uniquement occupé de profondes combinaisons et des intérêts les plus importants, la conduite d'une guerre considérable et l'administration d'un Empire, qu'il dirigeoit du moins comme surveillant, l'absorboient tout entier, et ne lui donnoient pas le temps d'observer des formes et des procédés qui ne s'accordent guère avec l'esprit des affaires, et qui

nuisent souvent à leur célérité. Potemkin exprimoit brusquement sa volonté, et prétendoit qu'elle fût suivie sans obstacle et sans délai. Il mettoit de l'aigreur dans ses discours et dans ses remontrances, pour en imposer, couper court à toutes discussions, et ne pas éprouver les refus qu'entraîne trop souvent une manière douce et modérée de faire ses demandes. Cependant Catherine, toute grande femme qu'elle étoit, ne cessoit pas d'être femme. Potemkin ne prenoit pas la peine de dissimuler à Catherine la domination qu'il prétendoit exercer sur elle; et Catherine, dès qu'elle apercevoit le joug, étoit disposée à la résistance, même lorsque sa raison lui prouvoit que les demandes qu'il faisoit si impérieusement étoient justes et fondées sur une utilité évidente. C'est ce que nous avons vu plusieurs fois dans le cours de cette histoire, relativement aux affaires politiques et au choix de quelques uns de ses favoris et de ses ministres; mais cette lutte devoit être fort désagréable pour Catherine, même lorsqu'elle l'emportoit. Potemkin, obligé de fléchir, ne fléchissoit cependant qu'après de longues résistances, et Catherine ne voyoit arriver qu'avec effroi les moments où elle étoit dans le cas de repousser de toute la force de sa volonté celle de son impérieux ministre.

On conçoit donc que l'absence d'un tel homme lui laissoit une tranquillité habituelle dont elle savouroit trop les charmes pour qu'elle ne désirât pas avec ardeur de la voir se prolonger.

Ce qui la tourmentoit sur-tout étoit les demandes excessives d'argent que Potemkin lui faisoit. Il demanda, pour la campagne de 1789 qui alloit s'ouvrir, une somme extraordinaire de huit millions de roubles, indépendamment des six millions destinés à l'entretien de l'armée et à tous les frais de la campagne. Cette somme devoit être employée à corrompre les membres du divan pour obtenir d'eux ce qu'on voudroit dans les négociations de paix qui alloient s'entamer à Yassy, ou, en supposant que ces négociations n'eussent aucun résultat décisif, cette somme devoit servir à préparer une expédition sur la mer Noire, pour aller porter le fer et le feu dans le cœur même de Constantinople. Potemkin vouloit, disoit-il, diriger lui-même cette entreprise. La fière impératrice s'enflammoit à cette idée, et devant elle disparoissoient les difficultés qu'elle s'étoit cru d'abord obligée d'élever contre l'énormité d'une telle demande, dans un instant où les finances étoient si épuisées. Non seulement Potemkin obtint les huit millions de roubles, mais il prévit qu'il obtiendroit davantage encore,

si le besoin d'exécuter ses vastes desseins l'exigeoit.

A peine le printemps s'étoit-il fait sentir, qu'avant même l'arrivée du général en chef à l'armée, la guerre avoit reparu avec toutes ses fureurs. A la fin de mars, trois ou quatre mille Turcs se montrèrent sur le Pruth, et chassèrent l'espace de dix lieues quelques régiments de Cosaques qui vouloient s'opposer à leur passage. Ce petit corps n'étoit que le précurseur d'une division de quinze ou seize mille hommes qui arriva bientôt sur les avants-postes russes, et qui étoit suivie elle-même de la grande armée turque, sous la conduite du grand-visir. A cette nouvelle le maréchal Romanzof, qui commandoit l'armée d'Ukraine, renforça ses avant-postes et se mit lui-même en mouvement. Le premier avril il y eut une affaire assez vive entre les avant-gardes des deux armées, mais elle n'eut rien de décisif.

Il n'étoit pas réservé au comte Romanzof de cueillir les lauriers de cette campagne. Depuis long-temps Potemkin le détestoit et voyoit d'un oeil jaloux son mérite et son crédit dans l'armée. Ce crédit étoit tel, et l'opinion qu'on avoit des talents et des vertus du maréchal si bien établie, qu'on n'auroit pas osé faire autrement que de

lui confier un commandement, indépendant de toute autre autorité. Dans l'impuissance où il se voyoit de réduire ce vieux et estimable guerrier à recevoir ses ordres, Potemkin s'attacha à lui faire éprouver assez de contrariétés pour le dégoûter et l'obliger à demander sa retraite. Il garda pour sa propre armée non seulement le plus grand nombre, mais encore l'élite des troupes. Il laissa manquer l'armée d'Ukraine des choses les plus nécessaires; et cependant, maître de diriger les plans et les ordres comme chef du conseil de la guerre, il exigea du maréchal une suite d'opérations pour la réussite desquelles il auroit fallu une armée beaucoup plus nombreuse et mieux montée que celle qu'il commandoit. Il ne se contenta pas de cela, il entretint à l'armée de Romanzof plusieurs officiers qui contrôloient ses opérations et se permettoient même de faire des rapports en cour contre lui. Les plaintes que fit le maréchal à cet égard ne furent point écoutées, et pendant qu'on soutenoit ses détracteurs, on refusoit des récompenses à ceux qu'il désignoit comme les ayant méritées pour s'être distingués sous ses ordres. Las de tant d'injustices, l'illustre général, qui par ses victoires avoit fixé l'ascendant que les Russes depuis ce temps n'ont pas cessé d'avoir sur les Turcs,

abandonna la carrière qu'il avoit si glorieusement parcourue, et demanda son rappel. Potemkin se fit attribuer aussitôt le commandement que résignoit Romanzof. Il devint alors généralissime de toutes les troupes employées contre les Turcs. Cette grande armée prit le nom *d'armée du Sud*, et le commandement de celle d'Ukraine, qui n'en fut plus désormais qu'une division, fut confié au général Kamensky.

La guerre prenoit la tournure de devenir très vive et de se prolonger. Le sultan Abdul-Hamet venoit de mourir, laissant le trône à son neveu Sélim, jeune prince dans la vigueur de l'âge, que l'on connoissoit pour être d'un caractère belliqueux, et ennemi déclaré des Russes (1). Ainsi tout portoit à conjecturer que les négociations qui se poursuivoient à Yassy, quoique les

---

(1) C'est ce même Sélim qui vient d'être déposé et remplacé par un fils d'Abdul-Hamet son prédécesseur. Sélim n'a point soutenu l'opinion qu'on avoit conçue de lui à son avènement au trône. Abandonné à d'infâmes amours, ce prince a négligé l'administration de son Empire; et non seulement il ne s'est pas mis en mesure de résister aux puissances européennes, mais il a même été obligé de composer avec tous les pachas qui se sont révoltés contre lui, et dont le nombre a augmenté à raison de sa foiblesse et de sa condescendance.

armées en fussent aux mains, ne tarderoient pas à se rompre, puisqu'aucun des deux partis ne paroissoit vouloir la paix. On ne pensa donc plus qu'à se battre; mais les Turcs ne furent pas heureux : forcés dans leurs retranchements de Galatz par le lieutenant-général Defelden, battus dans toutes les rencontres qui eurent lieu pendant les mois de mai et de juin, ils furent enfin atteints, malgré la rapidité de leur retraite, le 20 juillet, près de Fokschaw, par le lieutenant-général Suvarof, qui les défit complètement. Les suites de cette victoire furent la prise de Fokschaw et d'une grande quantité de munitions de guerre et de bouche que cette place renfermoit, et qui furent d'autant plus utiles que les vivres manquoient à l'armée russe, parceque le pays qui étoit le théâtre de la guerre ne suffisoit pas à sa subsistance, et que ses convois de l'intérieur n'arrivoient pas régulièrement.

Suvarof, non content de faire triompher ses compatriotes, fut encore l'appui et le sauveur de leurs alliés. Les Autrichiens, commandés par le prince de Cobourg, ces Autrichiens dont la conduite pendant toute cette guerre a été d'une mollesse et d'une ineptie tellement incompréhensibles, qu'on ne peut s'empêcher de croire que leurs généraux avoient des ordres secrets pour

agir comme ils le faisoient, ces maladroits Autrichiens s'étoient laissé envelopper près de la rivière Rimniks par l'armée du grand-visir, qui avoit jugé plus sûr de s'en prendre à ces ennemis-là qu'aux Russes. Il leur avoit dérobé sa marche avec assez d'art pour leur ôter le soupçon du danger qu'ils couroient, et Cobourg se trouva en présence d'une armée très supérieure, lorsqu'il croyoit n'avoir affaire qu'à un nombre d'hommes égal au sien. Dans cette extrémité, il ne croit pas avoir de meilleur parti à prendre que de réclamer l'assistance de Suvarof, dont la division étoit la plus voisine de la sienne. La circonstance ne permettoit pas de réfléchir long-temps. Le bouillant et intrépide Russe ne répond que ces mots : *Je marche.* Il arrive sur le terrain que les Turcs croyoient déjà illustrer par leur triomphe, et ne s'arrête pas. Sans reprendre haleine et sans compter le nombre de ses ennemis, il fond sur eux. Les Turcs, étonnés de l'arrivée d'une troupe qu'ils croyoient bien loin d'eux, et ne doutant pas, à la vigueur et à l'audace de l'attaque, qu'elle ne soit suivie d'une beaucoup plus nombreuse, chancellent, plient, et sont bientôt dans une déroute complète. Suvarof les poursuit avec acharnement, leur tue six mille hommes, leur fait un plus grand

nombre de prisonniers, enlève presque tous leurs canons, leurs bagages et quantité de drapeaux, s'empare de leur camp où il trouve des richesses immenses, et les met enfin hors d'état de tenir la campagne et de s'opposer aux progrès subséquents des armées coalisées. En récompense de cette brillante action, Suvarof fut surnommé *Rimnikskoi*, et reçut le double titre de comte de l'Empire romain et de l'Empire russe. Il est beau d'illustrer ainsi sa noblesse, et de faire passer de pareils titres à sa postérité.

Tous les généraux russes se distinguoient à l'envi; et tel est le résultat constant de l'unité et de l'énergie imprimées par une seule et bonne tête aux opérations militaires. Quand les chefs des différents corps d'armée sont contenus dans la subordination, et ne voient point jour à l'emporter l'un sur l'autre pour obtenir le commandement général, il ne leur reste d'autre ambition que celle de se faire remarquer par leur obéissance, et de remplir avec distinction les ordres qu'on leur donne. Potemkin n'étant nullement disposé à perdre les moindres portions des prérogatives de chef suprême, personne ne pensoit à les lui disputer, ni à s'opposer à ses déterminations; chacun étoit souple et docile, et n'aspiroit qu'à se rendre digne de conserver

le commandement particulier qui lui étoit confié. Pendant que Suvarof battoit les Turcs partout où il les trouvoit devant lui, Repnin ne les poussoit pas avec moins de vigueur. Après avoir défait en plusieurs rencontres, pendant les premiers jours de septembre, le séraskier Hassan-Pacha qui lui étoit opposé, il remporta enfin, le 12, une victoire complète, et l'obligea à se renfermer avec les débris de son corps d'armée dans Ismaïl. Le général Kamenski s'empara de Galatza sur le Danube, la première place de la Moldavie après Yassi. Il réduisit en cendres cette ville belle et riche; conduite que Potemkin désapprouva fortement, de même que les cruautés commises par ce général qu'il fut enfin contraint de destituer. Le général Ribbas fit une conquête plus importante encore; il prit à la vue de la flotte turque le château d'Adchibeï où se trouva une artillerie nombreuse, et sur-tout une quantité de poudre qui fut extrêmement utile à l'armée russe. Le colonel Platof, détaché du corps d'armée du prince d'Anhalt-Bembourg, fit prisonnier un pacha à trois queues avec toute sa troupe, au nombre de plus de mille hommes.

Pendant que les différentes divisions de l'armée balayoient ainsi les troupes turques répandues dans la Bessarabie et la Moldavie, les

concentroient dans la partie méridionale de cette dernière province, dont les places principales étoient déjà cernées et isolées de tout secours, et les poussoient vers le Danube, dernier rempart de l'Empire ottoman, le corps d'armée principal, commandé par Potemkin, approchant comme une masse redoutable, s'avançoit derrière les corps plus légers à qui il avoit donné l'ébranlement et qui lui avoient frayé le passage. Ce corps achevoit l'ouvrage que ses précurseurs avoient ébauché; il s'établissoit sur le terrain qu'ils n'avoient fait que parcourir, et en prenoit possession d'une manière inexpugnable. Les villes d'Ekerman, Belgnod, Palauka, se soumirent successivement aux armes du prince. La garnison de la première avoit essayé une résistance après être entrée en pourparler. Elle croyoit gagner du temps; mais on ne prenoit pas Potemkin au dépourvu, ses moyens étoient prêts. Il fit attaquer la place par l'armée de terre et par la flottille en même temps, et avec la même vigueur. En s'obstinant à une vaine défense la garnison s'exposoit à une destruction certaine et totale; elle se rendit.

Alors Potemkin s'approcha de Bender, et aimant mieux, pour éviter l'effusion du sang, prendre cette place par composition que par force, il y envoya des prisonniers turcs faits à

Akerman, lesquels purent donner témoignage de l'humanité dont usoit le vainqueur lorsqu'on ne l'irritoit pas par une résistance vaine. En même temps il faisoit menacer les habitants de toute sa rigueur, s'ils l'obligeoient à prendre la ville après avoir dédaigné sa modération. Cependant il ne négligeoit pas les moyens d'attaque, parce-qu'il connoissoit assez les hommes pour savoir que rien ne donne plus de poids à des paroles de douceur que l'appareil de la force. Par ses ordres, toutes ses troupes s'approchèrent pour cerner étroitement Bender. Il fit remonter le Dniester à cinquante chaloupes canonnières qui s'avancèrent contre le fort, et à peine les différents corps eurent-ils pris les positions qui leur étoient désignées, qu'il ordonna au général Samoilof d'attaquer, à la tête des Cosaques, un des faubourgs de la ville du côté de l'orient. Cette attaque eut un plein succès. La forteresse fit un feu très vif pour déloger les troupes qui s'étoient emparées du faubourg; mais ce fut inutilement. Alors le commandant députa un aga, qui vint annoncer au général en chef que les habitants de Bender l'attendoient et étoient disposés à se soumettre à lui; mais ce député ne faisoit point mention de la garnison. Potemkin écrivit au commandant pour l'engager à se rendre, promettant, s'il y

consentoit, de le faire transporter lui, sa troupe et tous leurs bagages sur le Danube, ou par-tout ailleurs où ils voudroient aller, et le menaçant, au contraire, s'il continuoit d'arrêter par un fol entêtement ses armes victorieuses, de faire passer toute sa garnison au fil de l'épée. La réponse du commandant n'ayant pas encore été décisive, Potemkin déclara qu'il n'entendroit plus à aucune proposition, et fit recommencer le feu d'une manière plus terrible que jamais. Cette rigueur inspira de l'effroi aux habitants. Ils envoyèrent une nouvelle députation pour offrir de capituler; mais ils demandèrent que le château ne fût évacué qu'au bout de vingt jours par les troupes turques, et que pendant cet espace de temps aucun militaire russe ne pût y entrer. Pour toute réponse Potemkin ordonna l'assaut, et les députés n'étoient pas rentrés dans la ville, que déjà les Russes en menaçoient les remparts de tous côtés. Cette démonstration, qui alloit être bientôt suivie d'un effet terrible, apprit enfin au commandant ce qu'il avoit à attendre d'un ennemi si audacieux, et qui ne s'en laissoit point imposer. Il dépêcha sans plus tarder un officier pour annoncer que la ville et le fort se rendoient à discrétion. Ainsi cette forteresse importante tomba entre les mains des Russes, par la fer-

meté et la contenance énergique de leur général, sans aucune perte d'hommes. On trouva dans la place trois cents canons, la plupart de forte, vingt-cinq mortiers, quarante tonneaux de poudre, une quantité prodigieuse de boulets, de grenades et d'armes de toutes espèces, enfin une provision immense de farines et de biscuits. La garnison turque fut conduite sur le Danube.

Potemkin chargea Valérien Zubof (1) de porter à Pétersbourg cette nouvelle importante. Il traitoit avec distinction ce jeune officier frère du favori, preuve qu'une haine aveugle ne le diri-

(1) Valérien, le plus jeune des frères du favori Zubof, partagea avec celui-ci les faveurs de la souveraine, et auroit peut-être été choisi pour amant en titre s'il se fût trouvé à Tzarkosélo au moment de la disgrace de Momonof. Valérien étoit bon officier et surtout distingué par son courage; il avoit perdu une jambe par un boulet de canon, et cet accident avoit à peine diminué les agréments de sa personne. Valérien étoit en tout fait pour plaire; il joignoit de l'esprit et de l'instruction à une figure charmante. Il commanda en chef l'armée contre les Persans, à la fin du règne de Catherine. Cette guerre n'eut pas des résultats très importants, mais Valérien n'en reçut pas moins des récompenses fort au-dessus de ses exploits.

geoit point contre Platon Zubof, et qu'ainsi que nous l'avons conjecturé, ce personnage ne lui déplaisoit dans la place de favori que parcequ'il y croyoit son influence dangereuse à l'Etat. Valérien fut parfaitement accueilli de l'impératrice. Elle lui accorda la croix de Saint-Georges et le titre d'adjudant d'aile, qui donnoit le rang de général major.

Quant au conquérant lui-même, Catherine déploya à son égard cette générosité dont elle seule a donné le modèle parmi les rois des temps modernes, et que, suivant toute apparence, aucun n'égalera par la suite. Elle lui donna cent mille roubles en or, une couronne d'émeraudes taillées en laurier, enrichie de diamants superbes, et estimée cent cinquante mille roubles. Enfin elle fit frapper trois médailles d'or en son honneur. On voyoit sur chacune le profil du héros couronné; les trois revers présentoient l'un une carte de Crimée, l'autre un plan d'Ozakof, le troisième celui de Bender.

Toutes ces différentes actions et ces conquêtes avoient rempli l'hiver de 1789 à 90, et le printemps de cette dernière année. Aucune bataille importante n'avoit fourni aux armées russes l'occasion de s'illustrer par de nouvelles victoires; car les Turcs ne tenoient plus contre elles en rase cam-

pagne. Leurs armées coupées, dispersées, réduites à de petits corps, n'étoient pas en mesure de s'opposer à la masse redoutable qui continuoit de s'avancer contre elles. Potemkin s'étoit approché sans obstacle d'Ismail. Cette place, située près de l'une des bouches du Danube, étoit d'une haute importance, parceque sa prise achevoit la soumission de la Moldavie, et ouvroit la porte à de nouvelles conquêtes pour la campagne suivante. Potemkin vouloit réduire Ismaïl avant de mettre ses troupes en quartier d'hiver. Il la faisoit assiéger par Suvarof, et lui-même avec son armée couvroit ce siège à quelque distance, et étoit prêt à s'opposer à toute entreprise que les Turcs auroient pu faire pour secourir la place. Ceux-ci n'étoient pas en état de le tenter, et ils n'inquiétoient nullement Potemkin dans ses opérations. Cependant la garnison d'Ismaïl, brave et bien commandée, résistoit avec vigueur, et, malgré le nombre de troupes qui l'assiégeoit, il y avoit sept mois que les Russes étoient sous ses murs, et la place ne paroissoit point encore disposée à se rendre. Potemkin, ennuyé des longueurs de ce siège, et n'étant ranimé par l'approche d'aucun danger ni par l'attrait d'aucune gloire à cause de l'inaction où se tenoient les Turcs, avoit fini par s'endormir au sein d'une

trop grande sécurité. Entouré de courtisans et de femmes, plus occupé de festins, de jeux et de spectacles que des travaux guerriers, il vivoit dans son camp d'une manière peu exemplaire pour ses soldats; et l'homme qui aspiroit à renverser un Empire se laissoit lui-même subjuguer par la mollesse. Heureusement ce général avoit affaire à des ennemis plus abandonnés encore que lui à la paresse et à l'insouciance, à des ennemis mous par caractère, et qui avoient perdu, par leurs défaites multipliées, jusqu'au moindre reste d'énergie. S'ils avoient essayé de réveiller leur fier antagoniste, sans doute celui-ci leur auroit prouvé que son sommeil n'étoit que celui du lion. Il étoit réservé à l'une des femmes qui se consacroient à amuser et distraire le héros ennuyé, de le faire sortir de la léthargie où il étoit plongé.

En essayant devant lui la divination par les cartes, cette femme lui prédit qu'il prendroit Ismaïl dans trois semaines. Potemkin, qui à ces mots fit sans doute un retour sur lui-même, et sentit qu'on pouvoit lui reprocher avec justice la non reddition de cette place, depuis sept mois qu'il l'assiégeoit, répondit qu'il y avoit une manière plus sûre de deviner, et aussitôt il envoya ordre à Suvarof de prendre Ismaïl dans

trois jours. Celui-ci, qui n'attendoit peut-être que ce commandement pour l'exécuter, assembla sa troupe, lui exposa énergiquement ce qu'on attendoit d'elle, lui dit qu'il falloit non seulement obéir, mais réussir, et sachant par expérience que le carnage est malheureusement un appât pour le soldat et un moyen de l'animer, il termina son discours en disant, *point de quartier*, et il ordonna l'assaut. Deux fois les Russes furent repoussés ; à la troisième ils escaladèrent les remparts, pénétrèrent dans la ville, et passèrent tout au fil de l'épée. Ils avoient perdu quinze mille hommes dans les fossés d'Ismaïl ; ils vengèrent cette perte en faisant mordre la poussière à trente-cinq mille Turcs. Suvarof écrivit à l'impératrice : *L'orgueilleuse Ismaïl est à vos pieds*.

Ainsi se termina la campagne de 1790. Potemkin mit toute l'armée en quartier d'hiver et se rendit à Yassy, où les négociations pour la paix s'étoient continuées pendant tout l'été. Potemkin se présenta à ce congrès avec la plus imposante supériorité ; il venoit d'obtenir des succès éminents ; il s'étoit mis dans une position redoutable pour la campagne suivante ; il avoit subjugué toutes les forteresses qui couvroient Constantinople du côté du nord ; il avoit

enlevé les magasins des Turcs, dispersé ou détruit leurs armées; il étoit maître de la mer. La prise d'Ismaïl lui donnoit la facilité d'intercepter les secours que les armées turques sur le Danube pouvoient attendre de la mer Noire par les bouches du fleuve. Enfin son armée victorieuse, aguerrie, pleine d'enthousiasme, vivoit sur le pays ennemi et prenoit des forces aux dépens de ses adversaires, en attendant la saison de la battre de nouveau.

CHAPITRE VII.

Catherine veut la paix avec les Turcs. Potemkin s'y oppose. Il retourne à Pétersbourg. L'impératrice l'accueille avec éclat. Séjour de Potemkin dans la capitale. Description d'une fête pompeuse qu'il donne à la souveraine et à toute la cour. Le prince Repnin ouvre la campagne de 1791 par une victoire. Sur l'ordre exprès de l'impératrice, il signe à Yassy les préliminaires de la paix. Potemkin, quoique malade, part pour Yassy. Sa maladie augmente dans cette ville. Il la quitte pour se faire transporter à Ozakof. Il meurt en chemin. Effet de sa mort sur l'impératrice. Portrait et éloge de Potemkin. Réflexions sur sa vie et ses actions.

Nous venons de voir Potemkin faire une démarche qui sembloit annoncer le désir de couronner ses exploits par une paix glorieuse, et toute l'Europe dut lui supposer cette intention,

lorsqu'on apprit qu'il s'étoit transporté au congrès d'Yassy après la prise d'Ismaïl. Cependant il étoit loin de penser à la paix, et les avantages que lui promettoit la campagne prochaine lui sembloient trop grands, pour qu'il négligeât de les obtenir. Son but en arrivant à Yassy étoit de former des prétentions si fortes, qu'elles fussent inacceptables, et, par ce moyen, de rendre toute conciliation impossible.

Mais si le ministre avoit beaucoup d'éloignement pour la paix, ses rivaux, qui avoient aussi une grande influence et une grande autorité dans l'Empire, la désiroient vivement. Catherine elle-même, après avoir voulu la guerre avec cette impatience qui ne doute jamais des succès et ne calcule pas les moyens, mettoit aujourd'hui la même ardeur à souhaiter la paix, parceque la guerre n'avoit pas eu, à son gré, des résultats assez prompts et assez décisifs. Elle voyoit ses finances épuisées; les conquêtes faites sur l'ennemi, les richesses qu'elle lui avoit enlevées ne pouvoient servir à les rétablir, parceque la prospérité des finances d'un État ne dépend que d'une bonne administration et des ressources intérieures fondées sur l'agriculture et le commerce, et nullement d'un capital obtenu par la voie des armes en pays étranger, capital qui se

consomme et se dilapide plus rapidement qu'il n'a été acquis. L'impératrice étoit sur-tout fatiguée et humiliée des continuels emprunts auxquels il lui falloit avoir recours, et des difficultés qu'elle trouvoit à les remplir, à cause du peu de crédit que ses finances inspiroient. La Hollande, pour lui prêter de l'argent, osa lui demander le cautionnement d'une maison de banque de Pétersbourg : une autre puissance exigea la signature de l'héritier du trône. Catherine s'étoit soumise à la première condition ; elle ne voulut jamais accepter la seconde. Le consul anglais lui offrit d'une façon plus généreuse trois millions, de la part des commerçants de sa nation établis à Pétersbourg ; mais cette somme étoit loin de suffire aux énormes besoins de l'État. Ici se renouvela donc encore une fois ce spectacle que les États modernes ne cessent de donner depuis que les armes à feu et l'immensité des armées ont rendu la guerre tout à la fois plus dispendieuse et plus longue, et que ces causes ont augmenté la force de la défensive dans la même proportion qu'elles diminuoient la rapidité de l'offensive. On avoit déjà vu nombre de puissances former des projets gigantesques qui s'étoient évanouis en fumée, non qu'elles eussent éprouvé de la part de leurs ennemis une résis-

tance invincible, mais parcequ'elles n'avoient pas trouvé en elles-mêmes les moyens nécessaires pour parvenir à leur but ; de même on vit la Russie, victorieuse et ayant affaire à un ennemi qui fuyoit à son seul aspect, s'arrêter au milieu de ses triomphes, et renoncer à des conquêtes certaines, parcequ'elle n'avoit pas la force de poursuivre sa marche pour aller s'en emparer.

Potemkin, alors trop occupé de la guerre pour penser à l'administration intérieure de l'Empire, ne s'apercevoit pas des embarras qu'éprouvoit Catherine sur l'article des finances ; son rôle se bornoit à demander et à recevoir, sans s'inquiéter par quelle voie on se procuroit de quoi satisfaire à ses demandes. Il avoit ainsi, pour sa part, tout l'agrément de la guerre (car les succès et la gloire le dédommageoient de ses fatigues) ; mais Catherine, au contraire, en supportoit tout l'ennui. Etoit-il étonnant que, dans cette situation des choses, l'opinion de la souveraine fût variable, tandis que celle du guerrier restoit constante ?

Indépendamment de cette cause de contradiction que Potemkin trouvoit à ses désirs et à ses vues, il avoit encore à lutter contre le favori Zubof qui le détestoit, et qui, aspirant à se

rendre nécessaire et à s'emparer du pouvoir dont le prince jouissoit, avoit un intérêt pressant à faire prédominer un système différent de celui de Potemkin, et à faire cesser une guerre qui couvroit de gloire son rival et le rendoit l'objet de l'admiration de l'Empire. Zubof fomentoit donc vivement le penchant que Catherine montroit pour la paix. Loin de lui adoucir les ennuis que la guerre pouvoit lui causer, il les aigrissoit au contraire. La correspondance de Catherine avec Potemkin se ressentoit de l'état de son ame; elle montroit de la mauvaise humeur, et le bouillant Potemkin ne faisoit que l'irriter par ses réponses tranchantes et par le refus formel, dans lequel il persévéroit, de conduire les négociations vers un but pacifique.

Cette discussion par voie épistolaire s'anima au point que Potemkin pensa que sa présence seroit utile à Pétersbourg, et qu'il n'avoit que ce moyen de décider Catherine à se rendre à son avis. Pour cette fois il se trompoit par trop de confiance en lui-même, et dans l'ascendant qu'il se flattoit d'exercer toujours quand il lui plaisoit de mettre tous ses moyens en usage. Aussitôt qu'il eut annoncé son retour, l'adroite Catherine lui montra le plus vif empressement de le revoir. Elle fit faire avec appareil tous les prépa-

ratifs nécessaires pour le recevoir splendidement; mais en attendant, elle donnoit sous main au prince Repnin, qui venoit de prendre le commandement de l'armée du Sud en l'absence de Potemkin, de pleins pouvoirs pour signer les préliminaires de la paix, dès qu'il en trouveroit l'occasion favorable.

Petemkin reparoissoit à Pétersbourg et devant sa souveraine avec tant de titres glorieux, qu'il n'eût pas été possible de faire même entrevoir le moindre mécontentement à sa vue. Aussi Catherine parut oublier celui qu'elle éprouvoit, pour ne se souvenir que des exploits et des services du prince. Il convenoit à sa gloire de soutenir et d'approuver publiquement l'homme de son choix, et à sa reconnoissance d'honorer le guerrier heureux dont les succès promettoient à l'Empire des bornes infinies. Tout fut donc mis en usage pour donner au retour du héros l'air d'un triomphe. Une multitude d'ouvriers furent employés jour et nuit à raccommoder le chemin de Moskou à Pétersbourg, pour rendre sa route plus facile et plus prompte. On illumina à plusieurs lieues de distance, et, dans l'incertitude du jour de son arrivée, cette illumination se continua tous les soirs pendant plus d'une semaine. Chaque jour, par ordre de l'impératrice, on

envoyoit au-devant de lui des courriers qui avoient ordre de poursuivre leur route jusqu'à ce qu'ils le rencontrassent, et de rapporter en toute hâte de ses nouvelles; enfin, aucun des témoignages les plus flatteurs d'attention qu'un souverain puisse donner à un sujet ne furent négligés de la part de Catherine, pour prouver à Potemkin le cas qu'elle faisoit de sa personne, et à quel point elle vouloit que le public en fût pénétré.

Lorsqu'elle le sut arrivé à Moskou, elle décida de lui envoyer une députation d'honneur. Le comte Besborodko se mit avec empressement sur les rangs pour y être compris, et fut nommé. Ce zèle parut extraordinaire à la cour, et fut suspect aux Zubof. Ils ne virent pas sans inquiétude une circonstance qui rapprochoit deux hommes également fins et ambitieux; tous les deux nécessaires à la souveraine par leurs talents, quoique dans des genres divers; ayant tous deux un grand crédit sur son esprit; et lesquels, possédant, l'un une grande vigueur de caractère, et l'autre la souplesse et la persévérance, pouvoient, en réunissant leurs qualités et leurs moyens, dominer la cour et y détruire tous les partis qui oseroient lutter avec eux. C'étoit bien effectivement dans cette intention que Besbo-

rodko, mécontent de Zubof, pensoit à se rapprocher de Potemkin; et celui-ci, absent depuis long-temps de la cour et ayant perdu le fil des intrigues, reçut avec plaisir un homme qui pouvoit lui communiquer des lumières très essentielles, et le mettre au fait de particularités qu'il lui importoit de connoître. Il ne manqua pas de s'instruire à fond auprès de Besborodko, et lorsqu'il parut devant la souveraine il étoit bien préparé, et savoit d'avance tout ce qui pouvoit servir à ses vues et comme il devoit s'y prendre pour les faire prévaloir.

Le prince fit son entrée à Pétersbourg le 11 mars 1791. L'impératrice lui fit l'accueil le plus flatteur et le plus gracieux; elle y mit même tant d'empressement, que les yeux des courtisans exercés crurent démêler de l'affectation dans ses gestes et dans ses paroles.

Il y avoit au moins de la contrainte. La longue absence de Potemkin avoit produit l'effet ordinaire de l'absence. Il est peu de caractères d'hommes qui tiennent à cette épreuve, celui d'une femme n'y tient jamais. Potemkin étoit devenu étranger à Catherine pour la société habituelle et intime; il avoit laissé à d'autres le temps de gagner cette confiance particulière qui provient du besoin qu'on a souvent de sou-

lager son cœur, et qui fait qu'on le soulage avec l'objet qu'on a le plus près de soi. D'ailleurs, l'impératrice et son ministre différoient maintenant de vues, quant à l'objet sur lequel précisément ils étoient le plus d'acoord la dernière fois qu'ils s'étoient séparés. Catherine sentoit qu'elle auroit des comptes à rendre de son changement d'opinion; qu'on lui arracheroit son secret par la ruse, si on ne la forçoit pas en quelque sorte à le dire. Il sembloit qu'elle vouloit éloigner ce moment par des démonstrations publiques, dont l'effet devoit être d'enivrer Potemkin, et de ne lui donner que le temps de penser à l'éclat qu'il jetoit, et à son triomphe, sans lui laisser celui de s'occuper de la politique et des affaires de l'État.

Potemkin sentit parfaitement ce qui se passoit dans le cœur de sa souveraine. Il s'aperçut de la diminution de son crédit dans son esprit; mais il ne jugea pas son ascendant perdu, et pensa qu'il pourroit reprendre avec le temps ce que l'éloignement et les efforts de ses rivaux lui avoient ravi. Renfermant dans lui-même ses observations et ses projets, il s'appliqua à dissimuler profondément, vis-à-vis de la cour, le changement momentané qu'il y avoit dans sa situation; et il y réussit d'autant mieux que Catherine continuoit

de le traiter au dehors avec les plus grandes marques de considération et d'amitié, et qu'à peine peut-être osoit-elle s'avouer à elle-même qu'elle vouloit se soustraire à l'empire de celui qui, depuis si long-temps, en exerçoit un presqu'absolu sur elle.

Pour mieux convaincre le public qu'il ne cessoit pas d'être ce favori impérieux, jouissant aussi réellement que la souveraine elle-même de la toute-puissance, et incapable d'ailleurs de plier son orgueil à avoir l'air de reconnoître une autorité, Potemkin prit envers les courtisans un ton plus assuré, plus hautain, plus despotique que jamais. Il en imposa par ces manières, non-seulement à la cour, mais peut-être même à Catherine. On craint quelquefois celui qu'on voit ne rien craindre. Les hauteurs de Potemkin éclatoient sur-tout à l'égard de Zubof. Il étoit incapable de garder vis-à-vis de lui le moindre ménagement; et lorsque ce favori (souvent employé par sa maîtresse) avoit à l'entretenir de quelques affaires d'Etat, Potemkin lui témoignoit un dédain et une légèreté de manières bien voisine du mépris. Il fit usage encore d'un autre genre de prestige (si toutefois on peut mettre sur le compte de la politique ce qui s'accordoit si bien avec son caractère et ses goûts), ce fut

de se livrer aux plaisirs et à la dissipation avec une telle fureur, qu'on eût dit qu'il n'étoit pas occupé d'autre chose. Donnant sans cesse des repas somptueux, des fêtes splendides; couvert de riches habits; étalant dans ses ameublements, dans ses équipages, dans ses livrées, un faste oriental; entouré d'une cour aussi nombreuse que celle de la souveraine, et sur-tout d'une foule de femmes qui épuisoient toutes les ressources de leur art pour lui plaire, Potemkin s'enivroit de jouissances, paroissoit ne plus apercevoir le bonheur que dans les voluptés de tous genres, et vivoit comme s'il avoit oublié sa gloire, sa patrie et son ambition.

Le désir de fixer tous les regards; le projet d'annoncer une puissance, une sécurité, un bonheur digne d'envie; le goût inné des plaisirs et le besoin de les varier pour les rendre piquants, enfin la force d'un tempérament pour qui toute jouissance modérée n'en étoit pas une, tout cela contribuoit à plonger Potemkin dans des excès qui ne pouvoient qu'être funestes à son moral et à son physique, et porter quelquefois dans sa raison le désordre de sa santé. Ses facultés corporelles éprouvèrent tout d'un coup un affaissement qui démontra qu'un principe de destruction agissoit en lui avec force, et antici-

poit sur l'âge. Ce délabrement de sa santé jetoit son esprit dans une sorte de vacillation qui dénaturoit entièrement ce caractère fait pour être grand et élevé, et pour n'être agité que de passions nobles. Il s'ennuyoit de tout ; il s'irritoit dès qu'on lui faisoit la plus légère objection, et, par un singulier contraste, la complaisance le dégoûtoit. Despote à l'excès, personne plus que lui ne méprisoit les esclaves. Enfin Potemkin, pour avoir abusé de la vie, n'en avoit plus assez pour correspondre à ce qu'exigeoit en lui la faculté qui subsiste après toutes les autres, et qui accroît ses forces de leur épuisement, l'imagination. Il offroit le spectacle pénible d'un état habituel de contradictions qui le dégradoient, qui justifioient le désir qu'avoit Catherine de s'affranchir de son joug, et lui ôtoient peut-être à lui-même la possibilité de suivre le projet qu'il avoit formé de reprendre tout son ascendant.

Il y avoit déjà long-temps que l'impératrice lui avoit fait présent d'un palais qu'elle avoit fait bâtir sur les bords de la Néva, à l'une des extrémités de Pétersbourg. Ce palais, surnommé *Taurique* depuis qu'il appartenoit à Potemkin *le Taurien*, étoit devenu entre ses mains un monument prodigieux de luxe et de magnifi-

cence. Pendant que toutes ses pensées n'étoient tournées que vers les plaisirs, il conçut l'idée de donner dans ce palais une fête à l'impératrice, qui égalât tout ce qui avoit jamais étonné les hommes dans ce genre, et qui fût un témoignage éclatant de la fécondité de son génie, de son goût, de son opulence, en même temps que de sa reconnoissance envers sa souveraine. Pour bien comprendre les détails de cette fête surprenante, et du spectacle magique que Potemkin offrit aux yeux de l'impératrice et de sa cour, il faut connoître le théâtre où cette scène extraordinaire a eu lieu.

Le palais Taurique ne consiste qu'en un corps de logis et deux ailes, mais il occupe en longueur une vaste étendue de terrain. La façade de ce bâtiment est composée d'une immense colonnade qui supporte une coupole. En entrant on se trouve dans un grand vestibule, sur lequel donnent des appartements à droite et à gauche : au fond est un portique qui conduit à un second vestibule d'une grandeur prodigieuse, éclairé par le haut, et entouré, à une très grande élévation, d'une galerie destinée à l'orchestre, et dans laquelle on a placé des orgues. De là un double rang de colonnes conduit à la principale salle, destinée aux grands

festins. Il est impossible de rendre l'impression que fait ce temple gigantesque ; il a plus de cent pas de long, il est large à proportion, et il est formé par un double rang de colonnes colossales : il y a entre elles, à demi-hauteur, des loges ornées de festons élégamment sculptés, et garnies dans l'intérieur d'étoffes de soie. On a suspendu à la voûte des globes de cristal qui servent de lustres, et dont la lumière est réfléchie à l'infini par une multitude de glaces répandues dans cette vaste salle. Il n'y a ni meubles ni ornements : mais aux deux extrémités, qui s'arrondissent en demi-cercle, il y a des vases de marbre de Carrare, surprenants par leur prodigieuse grandeur et par la beauté de leur travail. Près de cette salle se trouve le jardin d'hiver, qui n'en est séparé que par la colonnade. La voûte de ce bâtiment immense est soutenue par des pilastres qui ont la forme de palmiers : on a pratiqué dans l'intérieur des murs des tuyaux de chaleur, qui circulent tout autour des bâtiments ; et des canaux de métal, remplis d'eau chaude, entretiennent une égale température sous ce parterre délicieux.

L'œil, tantôt se promène avec ravissement sur des plantes et des arbustes de tous les pays,

tantôt il se repose avec admiration sur une foule de belles statues antiques dont ce lieu enchanteur est orné. Un obélisque transparent reproduit à la vue, sous mille teintes diverses, ces merveilles de l'art et de la nature; et une porte tapissée de glaces les réfléchit à l'infini. La température délicieuse, l'odeur enivrante des plantes, et le silence voluptueux de ce lieu enchanteur, plongent l'ame dans une douce rêverie et transportent l'imagination dans les bois de l'Italie : l'illusion ne se détruit que par l'aspect de tout ce que l'hiver a d'âpre et de rude, quand vos regards charmés se portent hors des croisées sur les frimas et les glaçons qui entourent ce magnifique jardin. Au milieu de cet Elysée s'élève majestueusement la statue de Catherine II en marbre de Paros.

C'est sur ce théâtre de sa grandeur que Potemkin disposa les apprêts de la fête qu'il donna à sa souveraine. Les préparatifs de cette fête étoient immenses, comme tout ce que son imagination enfantoit. Il avoit occupé pendant plusieurs mois les artistes de tous les genres; plus de cent personnes se rassembloient tous les jours pour se préparer aux rôles qu'il leur avoit confiés, et chaque répétition étoit une espèce de fête.

Enfin, le jour fixé arriva au gré de l'impatience de toute la capitale. Outre l'impératrice et la famille impériale, le prince Potemkin avoit invité toute la cour, les ministres étrangers, la noblesse du pays, et un grand nombre de particuliers des premières classes de la société.

L'ouverture s'en fit à six heures du soir par un bal masqué : à l'approche de la voiture de l'impératrice, on distribua avec profusion des mets, des habillements et des boissons de toute espèce à la populace assemblée. Le prince se porta au-devant de la souveraine pour lui offrir la main. Il étoit vêtu d'un habit écarlate, couvert d'un long manteau de dentelle d'or parsemée de pierreries. Il avoit relevé sa parure d'autant de diamants qu'un homme peut en mettre sur sa personne. Son chapeau, entre autres, en étoit si chargé, qu'il fut obligé de le faire porter par un de ses adjudants.

L'impératrice entra dans le vestibule aux accords d'une musique brillante, exécutée par plus de trois cents musiciens. De là, elle se rendit dans la principale salle, où la foule la suivit : elle monta sur une estrade qui avoit été élevée pour elle au milieu, et qui étoit entourée de décorations et d'inscriptions en transparents.

La foule se distribua sous la colonnade et dans les loges. Alors commença le second acte de ce spectacle extraordinaire.

Les grands-ducs Alexandre et Constantin, à la tête de la plus belle jeunesse de la cour, exécutèrent un ballet. Les danseurs et danseuses étoient au nombre de quarante-huit, tous habillés en blanc, revêtus de magnifiques écharpes, et couverts de pierreries dont on estimoit la valeur à plus de dix millions de roubles. Le ballet fut exécuté sur des airs choisis, analogues à la fête et entremêlés de chants. Le célèbre Le Picq termina le ballet par un pas de sa composition.

On passa alors dans une autre salle, ornée de plusieurs riches tapisseries des Gobelins : au milieu on voyoit un éléphant artificiel, couvert d'émeraudes et de rubis ; un Persan richement vêtu lui servoit de cornac. Au signal qu'il donna, en frappant sur une cloche, une toile se leva et l'on vit dans le fond un magnifique théâtre. On y représenta deux ballets d'un genre nouveau ; et le spectacle fut terminé par une comédie fort gaie, qui amusa beaucoup l'assemblée. Au spectacle succédèrent des chœurs, des danses variées, et une pompe asiatique, remarquable par la diversité des costumes, tous

représentant les divers peuples soumis à la domination de l'impératrice.

Bientôt après tous les appartements, illuminés avec le plus grand soin, furent ouverts à la curiosité de la foule empressée. Tout le palais sembloit en feu ; le jardin étoit couvert de pierres étincelantes ; des glaces sans nombre, des pyramides et des globes de cristal réfléchissoient en tout sens ce spectacle magique. Toutes les croisées de ce jardin d'hiver, qui sont autant de portes pour passer au jardin d'été, étoient masquées ce jour-là par divers feuillages et fruits qui paroissoient enflammés ; et tandis que l'œil étoit enchanté de toutes ces magnificences, l'odorat étoit flatté du parfum voluptueux que répandoient des cassolettes masquées par des fleurs de toute espèce, de manière que, respirant l'odeur de ces fleurs, on croyoit la devoir à leurs branches illuminées qui éblouissoient les regards.

On servit une table de six cents couverts. Potemkin, debout derrière l'impératrice, la servit lui-même, jusqu'à ce qu'elle lui eût ordonné plusieurs fois de s'asseoir. Tous les convives qui ne purent pas prendre place à cette table furent servis debout. La vaisselle étoit d'or et d'ar-

gent. Les mets les plus recherchés étoient servis dans des vases de la plus grande richesse; les liqueurs les plus précieuses couloient à grands flots de coupes antiques; des lustres du plus grand prix éclairoient la table. Les officiers et les domestiques, richement vêtus, s'empressoient, en grand nombre, à prévenir les désirs des convives.

L'impératrice resta, contre sa coutume, jusqu'à une heure après minuit; elle sembloit craindre en s'éloignant de troubler la félicité de son favori. Quand elle se retira, des chœurs nombreux et une musique harmonieuse firent retentir les voûtes du palais d'un hymne en son honneur. Elle en fut si émue, qu'elle se tourna vers le prince Potemkin pour lui témoigner sa satisfaction: celui-ci, entraîné par le sentiment de tout ce qu'il devoit à sa souveraine, se jeta à ses pieds, prit sa main et l'arrosa de larmes. Ce fut la dernière fois qu'il put, dans ce lieu, lui donner ce témoignage de respect et de reconnoissance.

Mais tandis qu'il ordonnoit des fêtes et qu'il faisoit partager son ivresse à toute la capitale, la guerre recommençoit au midi de l'Empire sous les auspices d'un vieux guerrier qui,

étranger aux plaisirs et à l'oisiveté, cueilloit les lauriers que Potemkin sembloit maintenant dédaigner. Le prince Repnin, commandant en chef de l'armée du Sud pendant l'absence du général-ministre, ouvrit la campagne de 1791 par des opérations brillantes. Il fit attaquer par le général Goudouvitch, qui commandoit une division russe sur les frontières du Kuban, un corps de trente mille Turcs, qui s'y étoient rassemblés sous les ordres du séraskier Batal-Bey. Quoiqu'en nombre inférieur, les Russes défirent les Turcs, s'emparèrent de leur camp, qu'ils trouvèrent abondamment pourvu, et firent prisonnier le général en chef avec plus de la moitié de sa troupe. On soupçonna Batal-Bey de s'être rendu par trahison. La supériorité du corps qu'il commandoit et le désir extrême qu'il témoigna d'aller à Pétersbourg peuvent répandre sur ces soupçons quelques lueurs de vraisemblance (1).

---

(1) On sait que, par principe d'honneur et de religion, les généraux musulmans, même après la perte d'une bataille dont on peut leur imputer le mauvais succès, préfèrent ordinairement de retourner à Constantinople, quoique certains que la mort les y attend. Batal-Bey, qui aimoit l'argent et la vie, avoit pris avec lui, en en-

Après cette bataille les Turcs proposèrent une trêve qui fut refusée. La guerre se continua avec vivacité et de la manière la plus brillante pour les Russes ; par-tout ils soutinrent leur supériorité. Dans les escarmouches, comme dans les combats de divisions d'armée, par-tout ils eurent l'avantage, et ils en étoient venus à ne plus compter le nombre de Turcs qu'ils attaquoient, tant il leur paroissoit que la victoire devoit leur être constamment fidèle.

Cette guerre avoit un appât extrême pour le soldat russe, à cause du riche butin qu'il faisoit sur l'ennemi, et peut-être par cette seule raison que celui-ci avoit tout à perdre et l'autre tout à gagner, le succès ne pouvoit pas être douteux pour ce dernier.

Le général Koutourof passa le Danube, entra en Bulgarie, attaqua et battit près de Babada un corps de quinze mille Turcs, qui étoit retranché

---

trant en campagne, une grande partie de ses immenses richesses et les avoit enterrées en lieu sûr. Il voulut aller jouir avec sécurité de l'une et de l'autre à Pétersbourg ; mais il perdit la part la plus considérable de ses trésors, n'ayant jamais osé confier à personne le lieu où ils étoient déposés. Catherine II, toujours généreuse, lui fit une pension de douze mille roubles.

dans leur camp. Il prit le camp et la ville qu'il réduisit en cendres. Ce fut une grande perte pour les Turcs, qui avoient dans cette ville des magasins considérables. Les troupes légères russes poursuivirent au loin les débris de l'armée turque, et lui firent nombre de prisonniers, parmi lesquels on remarqua le prophète Elie Mansur. Il étoit renommé parmi ses compatriotes par ses prédictions toujours favorables au succès de leurs armes. Ses oracles avoient une telle influence sur les esprits, qu'ils inspiroient aux dévots musulmans plus de confiance et de présomption qu'ils n'en tiroient de la force et du nombre de leurs combattants. Mais Elie fut lui-même victime de sa sécurité qu'il avoit inspirée ; car il tomba dans les mains de l'ennemi.

Cependant tous les avantages remportés jusqu'à cette époque n'étoient encore obtenus que sur les corps avancés des Turcs. Leur grande armée s'assembloit sous Matzin en Bulgarie, et déjà elle s'élevoit à un nombre formidable. Le grand-visir Youzouf, qui devoit en prendre le commandement, étoit arrivé. Elle étoit prête à s'ébranler, et son général en chef sembloit plutôt disposé à venir au devant des Russes qu'à les attendre. Le prince Repnin sentit qu'il falloit le prévenir, et sans doute il dut s'applaudir

de trouver, dans cette circonstance, l'occasion d'acquérir de la gloire unie à ce qu'exigeoit le bien de l'Etat. Fort de la confiance de l'impératrice, dont il avoit la preuve dans sa poche, il ne perdit point de temps à consulter Potemkin. Ne prenant conseil que de son expérience, et sûr de la valeur de ses troupes, il se mit en marche, passa subitement le Danube, surprit le grand-visir qui ne s'attendoit pas à tant de diligence, et n'hésita pas à attaquer une armée de plus de cent mille combattants, en ayant à peine quarante. La bataille fut longue et opiniâtre, la victoire long-temps indécise. Les Turcs se défendirent avec un courage et une obstination qui auroit dû les rendre invincibles, mais qui, en épuisant leurs forces, rendit peut-être leur défaite plus entière. Les Russes en firent un carnage horrible; et ce qu'ils trouvèrent de provisions et de richesses dans un camp fraîchement établi, et où venoit de se rendre ce que l'Empire ottoman avoit de plus illustre, est incalculable. Le grand-visir, ayant vu échouer d'une manière si cruelle son dernier effort, perdit l'espoir de vaincre jamais les troupes russes, et ne s'occupa plus que de conclure la paix aux conditions les moins défavorables. Il fit faire au général russe des proposi-

tions, auxquelles celui-ci entendit d'autant plus facilement, qu'il savoit bien qu'en terminant la guerre il remplissoit les intentions de sa souveraine. Loin donc de rendre la paix difficile et onéreuse aux Turcs, au grand étonnement de ceux-ci, il facilita lui-même les articles du traité. Le Dniester fut envisagé comme la borne naturelle des deux États, et pour établir sans retour ces limites incontestables, les Turcs consentirent à abandonner tout ce qu'ils possédoient entre ce fleuve et le Bog. Les préliminaires furent signés à ces conditions, et le prince Repnin eût la gloire de terminer cette œuvre importante dont il avoit décidé la conclusion par une victoire (1).

---

(1) Ce ne fut qu'après la mort de Potemkin que Besborodko ratifia les préliminaires et conclut la paix à Yassy. Au commencement la négociation marcha sans obstacles; mais le ministre russe ayant exigé, de la part de sa maîtresse, une somme considérable, et qui surpassoit le pouvoir des agents turcs, cette demande occasionna de grandes contestations, et on vit le moment où le traité seroit rompu. Cependant les plénipotentiaires ottomans ayant reçu ordre de conclure la paix à tout prix, furent obligés de consentir, non sans se plaindre beaucoup, à donner la somme demandée; mais aussitôt que le contrat particulier qui en régloit le paiement fut signé par les ministres turcs, Besborodko, qui avoit ses ordres, et qui

Cependant Potemkin s'obstinoit à rester à Pétersbourg. On étoit au mois de juillet; les trois mois les plus précieux d'une campagne qui devoit être décisive étoient déjà écoulés, et celui qui étoit l'auteur de cette guerre, et qui avoit un intérêt si pressant à ce qu'elle fût avantageuse, paroissoit s'endormir dans un lâche repos; mais la paresse n'étoit pas ce qui retenoit ce caractère impatient et altier. Il avoit un motif plus fort pour prolonger son séjour dans la capitale. L'impératrice étoit décidée à conclure la paix; son ministre étoit entêté à continuer la guerre : mille raisons le déterminoient à ne pas se départir de cette opinion; mais la plus décisive pour lui, peut-être, étoit qu'il s'apercevoit que Catherine étoit entraînée au parti de la paix par Zubof, et l'amour-propre de Potemkin souffroit étrangement de ne pouvoir pas l'emporter dans cette circonstance sur ce favori qu'il détestoit, et qu'il ne croyoit fait, dans aucun cas, pour lutter avec lui. Il résistoit donc aux sollicitations pressantes que lui faisoit Catherine de se rendre à l'armée

---

devoit se contenter de la satisfaction qu'on donnoit à l'orgueil russe, le déchira et en rendit les pièces aux agents de la Porte, disant avec fierté que sa souveraine n'avoit pas besoin de l'argent des Ottomans.

et d'aller forcer la paix par ses victoires. Il ne vouloit pas partir de Pétersbourg qu'il n'eût la promesse de l'impératrice de le laisser seul juge dans cette cause, et maître de prolonger la guerre tant qu'il la jugeroit nécessaire. Ces dispositions contradictoires de la souveraine et de son ministre occasionnoient entre eux des discussions très aigres et très vives. Catherine montroit de l'humeur, et ne pouvoit pas se résoudre à ordonner; Potemkin bravoit le courroux de sa maîtresse, et étoit parfaitement décidé à ne pas obéir.

Pour s'éviter le désagrément d'une résistance directe qu'elle prévoyoit, Catherine avoit voulu engager plusieurs seigneurs à se charger de la commission de signifier à Potemkin l'ordre de partir, mais tous s'étoient refusés à exécuter ce message dangereux. L'embarras de la souveraine étoit extrême, lorsque les victoires de Repnin vinrent très à propos l'en tirer. A ce bruit, Potemkin réveillé est aussi pressé de courir à l'armée qu'il avoit montré auparavant de répugnance pour s'y rendre. Il ignoroit encore à cette époque quelle avoit été la suite des succès de Repnin, et l'impératrice se garda bien de lui avouer la confiance qu'elle avoit accordée à ce vieux général; s'il l'avoit su, sa colère auroit encore précipité son

départ, et donné à sa marche la rapidité de la foudre.

Cependant sa santé, qui étoit dans un état alarmant, ne lui permettoit guère de se livrer à l'impétuosité de son caractère, et ne pouvoit recevoir que des atteintes incurables des nouvelles secousses physiques et morales qu'il éprouvoit. Malgré les précautions que l'on avoit prises pour rendre son voyage commode, et quelqu'adouci que fût le mouvement de son carrosse, il en fut incommodé; dès les premiers jours il sentit diminuer encore ses forces, déjà très affoiblies au moment de son départ. Il se ranima en apprenant, à quelques journées de Pétersbourg, par un courrier qui venoit de l'armée, que les préliminaires de la paix avoient été signés par Repnin. Mais cet éclair de vigueur ne fut que l'agitation de la fureur que lui causa cette nouvelle, et il n'en éprouva quelque temps après qu'un surcroît de foiblesse. Arrivé à Yassi, son premier soin fut de faire paroître Repnin devant lui, et de l'accabler des plus durs reproches (1);

(1) Il l'apostropha en le nommant *petit prêtre Martin*, parceque Repnin étoit petit et grand partisan du Martinisme. Malgré la fermeté avec laquelle ce général soutint la scène chaude que lui fit Potemkin dans cette circons-

sur ce qu'il avoit osé faire la guerre et la paix sans son aveu. Repnin, qui se sentoit secrètement appuyé par l'impératrice, osa, pour la première fois, braver la colère de Potemkin, et fut peut-être le premier des Russes qui eut cette témérité. Il répondit qu'il n'avoit fait que son devoir, et qu'il n'en devoit compte qu'à sa souveraine. Néanmoins le ministre se prépara à renverser son ouvrage; mais le ciel avoit décidé qu'il n'en auroit pas le temps.

Tous les jours, à chaque heure, son mal empiroit, et la mort approchoit de lui. Potemkin, usé par le travail, les fatigues, l'ardeur de son imagination, celle de mille passions diverses, enfin par les excès de tous genres auxquels il s'étoit livré depuis si long-temps, sentoit la vie se consumer et s'épuiser en lui, sans qu'il eût une maladie caractéristique. Loin de penser à se guérir en prenant un régime convenable à son état, il s'impatienta au contraire de son mal, et

---

tance, il ne put pas éviter la vengeance de celui-ci. Potemkin le fit rappeler de l'armée et envoyer en exil dans ses terres. Ce trait ne fait honneur ni au sujet qui sollicita cette injustice, ni à la souveraine qui s'y prêta. Repnin, qui étoit courtisan, pardonna à sa maîtresse, revint à sa cour après la mort de Potemkin, et fut encore employé avec distinction.

prétendit le vaincre par la force de son tempérament. Il éloigna ses médecins, et ne prit plus pour nourriture que de la viande salée et des raves crues, et pour boisson des vins chauds et des liqueurs fortes. Bientôt le mal empira ; l'inflammation gagna son sang; sa situation devint désespérée. On écrivit à Pétersbourg que Potemkin ne pouvoit plus vivre : Catherine reçut assez froidement cette nouvelle. On en fit honneur à la fermeté de son caractère; on devoit mettre ce stoïcisme sur le compte de son incrédulité. Elle ne croyoit pas sans doute qu'elle alloit perdre sitôt le héros de son règne, et elle prouva, au moment de la catastrophe, le prix qu'elle attachoit aux jours d'un sujet si illustre et si nécessaire.

Celui-ci, en attendant, s'agitoit pour profiter d'un reste de vie, et son plus grand tourment étoit de ne pouvoir pas se livrer, avec assez d'assiduité, aux grandes affaires qui l'occupoient. Enfin sa situation, empirant de jour en jour, lui devient insupportable; le séjour de Yassy lui paroît, sous tous les rapports, funeste à sa santé; il se décide à quitter cette ville et à se faire transporter à Ozakof, choix dont on ne devine pas bien la raison. Il part le 15 octobre 1791, à trois heures du matin. A peine a-t-il fait

quelques verstes, qu'il se trouve excédé du mouvement de sa voiture. Il veut descendre; on étend, au pied d'un arbre, un tapis sur lequel on le couche. Il n'a plus la force de proférer une parole; il n'a plus que celle de serrer la main de la comtesse Branitska, sa nièce favorite, qui étoit auprès de lui, et meurt entre ses bras. Ainsi périt en un clin d'œil, sur un grand chemin, l'homme qui, de son temps, avoit le plus rempli l'Europe de son nom; l'homme le plus magnifique de son siècle, plus puissant que bien des rois, fondateur d'une quantité de villes et de palais, qui avoit augmenté d'un tiers en valeur réelle le territoire de l'Empire où il étoit né, et qui en avoit accru l'éclat au point d'en éblouir les autres nations. Il étoit âgé de 55 ans.

La nouvelle de la mort de Potemkin fit sur Catherine un effet vraiment terrible; elle tomba plusieurs fois en foiblesse, se fit saigner, et donna tous les signes d'une douleur qui tenoit en quelque sorte de l'effroi. Potemkin étoit le premier soutien de sa puissance et le plus bel ornement de son trône; elle le savoit. Elle n'ignoroit pas qu'elle perdoit dans sa personne un ami dévoué qui avoit su constamment la faire respecter et craindre, et qui s'étoit rendu trop redoutable pour que personne essayât jamais de résister à

son ascendant. Catherine, par la mort de Potemkin, perdoit un tuteur nécessaire à ses intérêts, et montra depuis la foiblesse et l'indécision d'une femme qui n'a plus de soutien.

Cet homme extraordinaire prenoit si peu de peine à dissimuler ses vices, et tout ce qui émanoit de lui avoit un caractère si frappant, que de son vivant, et pendant les premières années qui ont suivi sa mort, on n'a parlé que de ses défauts, sans faire aucune mention de ses hautes qualités. Ce n'est pas ainsi que la postérité prononcera sur son compte, et, osant anticiper sur son arrêt, ce n'est pas ainsi que nous le jugerons nous-mêmes.

Potemkin avoit reçu de la nature tous les avantages qui peuvent rendre un homme remarquable et intéressant; ses traits réguliers et fortement prononcés, son regard noble, doux et fier tout ensemble, sa taille colossale et dans les plus belles proportions, tout annonçoit en lui la force, la vigueur et l'audace. L'ame ne démentoit rien de ce que promettoit un si beau corps. Potemkin étoit sensible, non de cette sensibilité douce qui entraîne à la pitié, mais de cette sensibilité fière qui excite à l'enthousiasme et donne la passion de la gloire. Il n'aima qu'une femme dans sa vie; cette femme fut la plus grande de son temps. Il l'aima, non en

esclave, mais en amant indépendant qui se plaît à élever, à embellir, à faire admirer l'objet de ses affections; et cette passion qu'il eut pour elle fut toujours mêlée à l'amour de son pays. Ce dernier sentiment fut par dessus tout la vertu caractéristique de Potemkin. C'est la plus noble des vertus et la source de mille autres. Cet homme célèbre ne perdit jamais de vue la gloire du nom russe, et l'idée de faire de la Russie la puissance dominante de l'Europe par la force réelle et la force d'opinion. Ce fut là le but de ses négociations, de ses conquêtes, de ses établissements, de ses règlements en tous genres, même de l'orgueil qu'il affectoit, de son faste et de ses énormes dépenses. Un tel but peut faire pardonner bien des défauts; il rend bien des vices moins odieux, sur-tout lorsqu'il est suivi avec une persévérance qui a fini par être couronnée du succès.

Effectivement, si nous le suivons dans sa politique, nous le verrons constamment occupé d'assurer la prépondérance de la Russie, en prévenant ou éloignant tout ce qui pouvoit balancer cette prépondérance ou la lui enlever. Il dirigea toujours son système de conquêtes vers les points où la Russie étoit à peu près sûre de vaincre, et ne trouvoit ni rivaux ni copartageants. On sait

qu'il n'auroit jamais consenti au partage total de la Pologne, dont l'anéantissement, comme royaume, agrandissoit les puissances voisines de la Russie des lambeaux qu'elles en arrachoient, et diminuoit la puissance de celle-ci de toutes ces parts mêmes sur lesquelles elle exerçoit auparavant une influence souveraine. Ce partage a été fait par des gens qui étoient loin d'avoir le génie de Potemkin; mais il est bien extraordinaire qu'on ait pu faire consentir Catherine à cette œuvre impolitique. Il n'est pas de plus grandes preuves qu'elle avoit perdu son génie tutélaire en perdant son grand ministre; et si, après la mort de ce ministre, le règne qu'il a illustré n'a plus produit que des erreurs, il n'est pas injuste de lui attribuer la plus grande part des merveilles qui ont éclaté de son vivant.

Potemkin savoit qu'il ne feroit de grandes conquêtes qu'avec des troupes nombreuses et disciplinées, et qu'il n'auroit un militaire respectable qu'en donnant à l'État les moyens de l'entretenir. Il remplit cet objet dans la guerre principale qu'il entreprit, et qui, par cette raison, lui tenoit tant au cœur; car les provinces dont il a agrandi l'Empire devoient être une source intarissable de richesses pour la Russie, en même temps qu'elles lui donnoient des bornes

naturelles, inexpugnables (ce qui rendoit ces acquisitions doublement utiles); de plus, la conquête de ces provinces formoit ses troupes, les familiarisoit avec la guerre, ses fatigues et ses dangers, et, ajoutant la science et l'expérience à leur bravoure personnelle et à toutes les autres qualités guerrières qu'elles possédoient, en faisoit les meilleures troupes du monde.

Il étoit sans cesse occupé de ce qui pouvoit contribuer à accroître la richesse territoriale et industrielle, le commerce et généralement la prospérité intérieure de l'Empire. Ce fut dans cette vue qu'il fit tant d'efforts pour achever la conquête de la Crimée et du Kuban. Ce fut dans cette vue qu'il employa la puissance dont il disposoit à réédifier des villes dans ces contrées, à y creuser des ports, à y construire des canaux et des établissements de tous genres, à y amener un grand nombre de familles de tous les pays, pour vivifier rapidement ces colonies nouvelles. Ce fut enfin dans cette vue qu'il voulut agrandir la domination de l'Empire russe de toute l'étendue des côtes de la mer Noire. Il savoit très bien que la Russie ne pouvoit espérer que dans cette partie un accroissement réel de puissance et de richesses. Il savoit que pour faire fleurir son commerce et son agriculture, et augmenter

sa population, elle devoit se tourner de ce côté et non pas du côté du Nord, bien moins encore de celui de la Pologne. Il nous paroît hors de doute que s'il avoit été forcé d'opter, il auroit mieux aimé céder Pétersbourg à la Suède, que de rendre la Crimée à la Turquie, et il auroit eu raison, eu égard à la vraie prospérité de l'Empire. Pour juger si les conceptions d'un homme d'Etat ont été grandes et son ambition bien fondée, il faut suivre ses vues dans l'avenir, et sous ce rapport nous croyons qu'on ne peut qu'applaudir aux idées et aux opérations de Potemkin. Si son impatience de jouir et les formes despotiques qu'il employoit ont entraîné de grands abus dans l'exécution de ses projets, et retardé même le développement des germes qu'il a semés, il n'en est pas moins vrai que ces germes devoient un jour produire des fruits très utiles au pays qui les renferme, et que c'est par ces suites éloignées, et non pas uniquement par les résultats immédiats, qu'un homme qui travaille pour les générations futures a le droit d'être jugé.

Quant à la partie militaire, on ne peut nier qu'il ne se soit parfaitement acquitté de son emploi de président de la guerre, et qu'il n'ait perfectionné l'armée russe dans son organisation intérieure, sa composition, sa discipline, sa

tenue, ses armes, ses manœuvres. Il éleva le génie de cette nation en exaltant son courage indomtable, et en lui faisant faire la guerre avec une audace et une vigueur qui lui conviennent, et que cependant elle n'avoit pas montré jusqu'alors dans ses opérations militaires, parceque personne (si ce n'est peut-être Munich) n'avoit parfaitement démêlé ce trait du caractère russe. Souvarof, si apprécié de Potemkin, si constamment employé par lui, a été, à cet égard, l'héritier de ses principes, et s'est montré invincible.

Potemkin augmenta considérablement l'armée russe : il soumit à l'Empire une pépinière de soldats qui avoient bien eu le nom de ses sujets jusqu'alors, mais qui néanmoins lui avoient été de fort peu d'utilité; ce sont les Cosaques qui formoient une milice libre, gouvernée par des lois républicaines, qu'on appeloit la *setche*. Potemkin abolit cette institution à laquelle personne n'avoit osé toucher jusqu'à lui. Il enrégimenta les Cosaques, les assujettit aux mêmes lois de recrutement et de discipline que les autres troupes. Il les employa ensuite dans leur vrai genre, c'est-à-dire comme troupes d'avant-postes, mais en les faisant agir d'après les principes et la tactique qui convient à cette espèce de guerre (ce qu'ils ne faisoient

point auparavant); et il prouva, par l'effet que ces changements produisirent dans les Cosaques, de quelle utilité ces hommes pouvoient être à l'armée russe. Potemkin les aimoit beaucoup et en étoit aimé. Ils idolâtroient aussi Souvarof, qui leur rendoit bien leur attachement, et qui a su les faire servir avec une grande distinction. Les Cosaques, qui ont depuis si peu de temps une organisation régulière, ne sont pas encore maintenant ce qu'ils peuvent devenir. Si le gouvernement russe continue de s'occuper de cette troupe et des moyens de la perfectionner, il peut faire des Cosaques braves, intelligents, fidèles, infatigables, nombreux et passionnés pour la guerre; il peut en faire, disons-nous, le principal instrument de ses succès et la terreur de ses ennemis.

Potemkin, qui non seulement ne faisoit rien qu'en grand, mais même avec une sorte d'exagération, avoit créé dans l'armée un corps d'élite de quarante mille grenadiers et autant de chasseurs. Ces troupes n'étoient point attachées aux régiments, mais servoient en corps séparés, ce qui est la meilleure manière d'employer les hommes d'élite. La cavalerie russe, avant Potemkin, étoit presque insignifiante; les hussards étoient inconnus dans cette armée; depuis les changements introduits par Potemkin et les améliora-

tions qu'il a faites, ces deux armes sont parvenues en Russie au point de pouvoir être assimilées à celles de la même espèce dans les meilleures troupes européennes. Potemkin fit aussi connoître aux Russes l'artillerie volante, cette excellente invention de Frédéric-le-Grand. Enfin, soit que les circonstances l'aient favorisé, soit que son génie, bien approprié à celui de sa nation, ait été précisément le vehicule qu'il falloit pour la perfectionner, il est certain qu'à sa mort, c'est-à-dire à une époque où l'armée prussienne dégénéroit déjà, et où celle de France étoit négligée, l'armée russe étoit la première de l'Europe. Elle méritoit à peine le quatrième rang quand Catherine étoit montée sur le trône.

L'action la plus éclatante de Potemkin a été l'assaut d'Ozakof; il n'a jamais gagné de batailles rangées. On pourroit peut-être, par cette raison, lui refuser le titre de grand général. Il est cependant certain qu'il avoit conçu en homme de génie le système de guerre moderne, et que les dispositions de ses campagnes étoient aussi justes que profondes. Il savoit le grand art de combiner la marche et la direction de ses colonnes, de manière à se rendre subitement maître d'un pays, à envelopper l'ennemi ou à couper ses communications, à lui enlever ses

magasins, et à le réduire enfin dans une impuissance complète, et dans l'obligation de s'avouer vaincu, même sans avoir livré bataille. Sous Potemkin les opérations avoient beaucoup d'ensemble; tous les généraux avoient des succès, chacun arrivoit au but qui lui étoit désigné; enfin la guerre se faisoit avec ces procédés lestes et faciles qui prouvent que celui qui la dirige est bien le maître de son plan, et que ses moyens d'exécution sont parfaitement dans sa main. Les guerres de Potemkin ont coûté du sang à la Russie, et cependant il n'étoit pas sanguinaire; la conquête de la Crimée et la prise de Bender en sont la preuve. Il épargnoit les hommes quand il pouvoit les épargner. Peut-être l'épouvantable assaut d'Ozakof étoit-il nécessaire pour frapper l'ennemi de terreur : il est du moins certain qu'il a produit cet effet.

Au surplus, il trouvoit dans la puissance qu'il avoit en Russie (puissance équivalente à celle du souverain, puisque pendant seize ans Catherine n'a eu que des vues semblables aux siennes, et n'a rien fait que par lui), les moyens nécessaires pour exécuter de grandes choses et ne pas laisser seulement en idée les grands projets qu'il avoit conçus. Les différentes charges dont il étoit revêtu lui donnoient la suprême direction

de toutes les branches de l'administration de l'État (1), et il tiroit de ces charges un revenu immense qui, joint à sa fortune foncière, le mettoit à même de dissiper d'incroyables richesses (2), qu'il employoit bien plus pour le public que pour ses jouissances personnelles. Sa capacité n'étoit point au-dessous des fonctions variées qu'il avoit à remplir. Quel génie fécond, en effet, que celui qui savoit également combiner un traité, une campagne, une nouvelle organisation d'armée ou de finances, et une fête! Les détails de celle qu'il donna au palais de Tauride, et précédemment ce qu'il avoit imaginé pour embellir le voyage de l'impératrice en

(1) Voici quels étoient ses principaux titres : commandant en chef de toutes les armées russes, chef général de toute la cavalerie, grand-amiral des flottes de la mer Noire, de la mer d'Azof et de la mer Caspienne, président du collège de la guerre, grand hetmann de Kosaques, etc., etc. Nous ne parlons point des titres purement honorifiques. Enfin, comme principal ministre et dépositaire des volontés intimes de Catherine, il n'y avoit aucune partie sur laquelle il n'influa aussi puissamment que s'il en eût été le chef immédiat.

(2) Sa fortune étoit estimée environ cinquante millions de roubles, ou plus de cent cinquante millions de livres tournois.

Crimée (toutes inventions qui partoient de sa tête et ne lui avoient été suggérées par personne), prouvent qu'il avoit autant de grace et d'élégance que de force et de profondeur dans l'esprit. Souverain de son pays, Potemkin en auroit été l'idole. Il ne se seroit vu alors dans la nécessité d'humilier personne, et ne se seroit fait aucun ennemi. Il avoit au suprême degré les vertus et les belles qualités du caractère russe : il en avoit aussi les défauts ; mais ce n'étoit pas une raison pour déplaire à ses compatriotes.

Tant de belles qualités étoient obscurcies par quelques vices, et nous ne les avons point dissimulés. L'orgueil, l'inconstance, l'intempérance sont sur-tout ceux qu'on lui a reprochés. Mais quand on considère sa position extraordinaire et sa fortune dépendante des caprices d'une femme, on conviendra peut-être que c'étoit uniquement par la crainte qu'inspiroit un caractère impérieux et indomtable qu'il pouvoit se maintenir et conserver son pouvoir. Les intrigues de cour lui firent quelquefois oublier des affaires importantes : tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il est fâcheux pour la Russie que Potemkin ait été exposé à s'occuper des intrigues de cour. Mais ces distractions des affaires ne peuvent pas précisément se taxer d'inconstance et de légèreté.

Il n'a jamais montré d'inconstance dans les grands projets politiques et militaires dont il a été occupé pour la gloire ou pour l'intérêt de la Russie, ni même dans ceux qui concernoient sa propre élévation. Son caractère n'a jamais varié : la force et l'audace en ont toujours fait l'essence, et jamais il ne s'est manifesté sous d'autre forme.

Nous ne le justifierons point de son intempérance et de son excessif amour du plaisir. Ce fut son vice dominateur, celui qui lui nuisit le plus comme homme public et comme homme privé. Ce vice le dégrada souvent. Les hommes éminents, ceux sur-tout qui tiennent le timon des États, sont bien plus coupables de s'y livrer que le vulgaire, puisque d'assez belles occupations et d'assez nobles jouissances peuvent être leur partage, pour qu'ils puissent dédaigner, même sans grands efforts, les plaisirs de la volupté et les amusements frivoles qui charment tant le commun des hommes. Nous condamnons donc sur ce point Potemkin sans réserve. Après cette preuve d'impartialité, nous pouvons redire encore que c'étoit un grand personnage, qui a fait honneur à sa patrie, et qui a répandu sur elle un lustre qu'elle a laissé pâlir depuis, et qu'elle ne recouvrera peut-être plus.

FIN.